ΕΛΛΗΝΙΚΗ ΙΣΤΟΡΙΚΗ ΕΤΑΙΡΕΙΑ

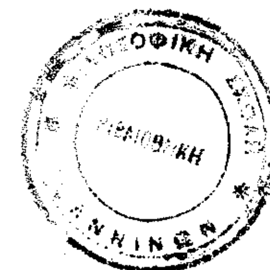
ΕΚΔΟΣΕΙΣ «ΒΑΝΙΑΣ», Θεσσαλονίκη

ΕΛΛΗΝΙΚΗ ΙΣΤΟΡΙΚΗ ΕΤΑΙΡΕΙΑ

ΒΥΖΑΝΤΙΑΚΑ

ΤΟΜΟΣ 5ος

ΘΕΣΣΑΛΟΝΙΚΗ 1985



Ο 5ος Τόμος των Βυζαντιακών εκδίδεται και με την ενίσχυση
του Υπουργείου Πολιτισμού και Επιστημών.

B Y Z A N T I A K A

ΕΠΙΣΤΗΜΟΝΙΚΟΝ ΟΡΓΑΝΟΝ
ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΙΣΤΟΡΙΚΗΣ ΕΤΑΙΡΕΙΑΣ

ΠΕΡΙΟΔΟΣ ΜΕΣΑΙΩΝΙΚΟΥ ΕΛΛΗΝΙΣΜΟΥ

Διευθυντής: Καθηγ. Ι. Ε. ΚΑΡΑΓΙΑΝΝΟΠΟΥΛΟΣ
Επιμ. Εκδόσεως: Ε. ΕΜΜΑΝΟΥΗΛ-ΚΟΡΡΕ - Ε. ΑΣΗΜΑΚΟΠΟΥΛΟΥ

Δ/νση: Καθ. Ι. Καραγιαννόπουλος, Παν/μιο Θεσσαλονίκης

ΠΕΡΙΕΧΟΜΕΝΑ

Z. V. OUDALTSOVA

LE ROLE DES TRADITIONS BYZANTINES DANS L'EVOLUTION CULTURELLE DE L'EUROPE

Une place particulière et sans conteste imminente appartient dans l'histoire de la civilisation européenne aussi bien qu'universelle à la culture byzantine qui émerveilla les contemporains non seulement par son faste, mais aussi par sa noblesse interne, l'élégance des formes et la profondeur de la pensée. Au cours du millénaire de son existence, l'Empire byzantin -héritier direct du monde gréco-romain et de l'Orient hellénistique- resta le centre d'une culture originale et brillante. Bien plus, jusqu'au XIII[e] siècle, Byzance par son niveau de développement de l'instruction, par l' intensité de sa vie culturelle et par l'éclat de sa culture matérielle, dépassait, sans conteste, tous les pays de l'Europe moyenâgeuse.

Il est impossible de comprendre le caractère de la culture byzantine et sa place dans l'evolution culturelle de la société moyenâgeuse de l'Europe sans examiner les questions théoriques générales de l'histoire de la culture.

Tout d'abord, compte tenu de la pluralité du terme «culture», de ses nombreuses intetprétations, nous prenons ici ce phénomène comme la réunion de l'activité créatrice spitituelle et matétielle de la société humaine. On ne peut tamener la notion de «culture» qu'à la vie spirituelle de l'homme. Mais il serait tout aussi erroné d'en exclure la culture matérielle. La sphère matérielle de la culture n'est évidemmant pas identique à la production, mais forme la base contemplative, créatrice, rationnelle de l'activité matétielle de l'homme. Ce ne sont pas la production même, les mécanismes, la technologie, mais les idées et les principes, les connaissances et les impulsions créatrices que l'homme a mis dans la creátion des valeurs matérielles. A notre avis, dans le phénomène «culture» se fondent en un seul tout les sphères matérielle et spirituelle de l'activité créatrice humaine, dirigée par la raison,le labeur et le talent de l'homme.[1]

La deuxième question théorique qui s'impose est celle du rapport des lois génétales du développement socio-économique et politique de la société et de l' évolution de la culture. Elle se rapporte sans conteste à une des questions théoriques complexes de la science historique et philosophique. A notre avis, les chamgements culturels survenus reflètent en fin de compte les transforma-

1. Oudaltsova Z. V. Certains problèmes non résolus de l'histoire de la culture byzantine. Vizantiiski Vremennik, 41, 1980, pp. 46-47.

tions radicales de la structure socioéconomique de la société. Les lois du processus culturel et historique sont secondaites par rapport aux lois du développement socio-économique de l'humanité. Mais le mécanisme de ces lois est extrêmement complexe et souvent contradictoire. Certaines formes de la vie culturelle sont directement déterminés par les particularités de telle ou telle structure sociale et disparaissent avec elle. D'autres sont conservées en beaucoup dans leur valeur unique en leur genre et passent en hérotage aux générations suivantes. La méthode de typologie, la révélation de ce qu'il y a de commun et de général dans le processus unique de l'évolution culturelle européenne peuvent être le fil d'Ariaane, permettant de trouver la juste voie de l'incarnation réelle des lois générales de l'histoire de la culture en tant que partie de l'évolution de toute la société. Nous examinons sous cette optique les particularités de la vie sociale et culturelle de Byzance. La révélation de ce qu'il y a de général et de commun dans la culture byzantine par rapport à l'Orient et à l'Occident, l'établissement du synchronisme et de l'asynchronisme de l'évolution culturelle de ces régions permettent de déterminer non seulement le «type» de la culture byzantine, son «aspect» culturo-historique, mais aussi sa place dans la vie culturelle de la société européenne.

Une troisième question théorique tout aussi importante pour comprendre se caractère de la culture byzantine est celle des influences culturelles, de l'action réciproque des diverses cultures. La culture byzantine, ses particularités typologiques, ses formes et ses manifestations, ne peuvent être comprises que dans le contexte général de l'évolution culturo-historique de l'Europe et de tout le monde civilisé qui lui était contemporain. Il est absolument inconcevable d'étudier la culture de Byzance isolément, en la séparant de la culture des pays et des peuples voisins tant en Orient qu'en Occident.

En étudiant les différences typologiques de telle ou telle culture, il est extrêmement important d'établir si les traits spécifiques de cette culture sont le résultar de manifestations internes, émanant des lois de son évolution, l'expression de différences de stades, inhérentes à la culture de tels ou autres peuples, ou sont le résultat de puissantes impulsions culturelles extérieures.

A notre avis, á Byzance, ce sont les facteurs internes de l'évolution culturelle qui prédominent. Mais cela n'exclut pas le fait qu'au cours de son millénaire d'existence, Byzance n'ait pas rencontré des impulsions extérieures, provenant de peuples proches de son stade de développement. C'est en premier lieu la cultur des pays d'Orient; l'Iran, l'Egypte, la Syrie, la Transcaucasie, et plus tard l'Occident latin et la Russie ancienne.[2] Dans l'action réciproque de

2. Oudaltsova Z. V. Les liens culturels russo-byzantins. Rapport au XIIIe Congrès

ces cultures se manifestent nettement les lois générales de la culture d'un stade de développement d'une culture, la spécificité de chaque région ou pays étant conservée.[3]

Par ailleurs, Byzance devait entretenir divers contacts culturels avec des peuples se trouvant à un stade inférieur d'évolution sociale (d'habitude, les Byzantins traitaient de haut ces peuples, les nommant «Barbares»). L'originalité de la culture de ces peuples reflétait à son tour un aegré déterminé de leur évolution historique générale et culturelle.[4]

En déterminant ce qi'il y a de commun et de particulier dans la culture de divers pays et peuples d'Europe, notamment dans la culture byzantine, nous nous heurtons à encore une question extrêmement importante, celle du rôle des traditions et des nouveautés dans le processus culturo-historique. Car on le sait, une des principales conditions de l'évolution graduelle de la culture est la continuité de la transmission d'une génération à l'autre de l'expérience, des connaissances, des habitudes.

Conserver les traditions séculaires, l'héritage culrurel de tel ou autre peuple permet de déceler non seulement les différences entre les époques culturo-historiques, les communautés socio-éthiques, mais aussi de déceler les liens héréditaires, temporaires et de temps existant entre eux. Les traditions, les stéréotypes, les phénomènes qui se répètent dans la culture sont à premier abord en contradiction avec la base individuelle, créatrice, mais en fin de compte contribuent à son auto-évolution. L'etude dans la culture des phénomènes traditionnels, des stéréotypes contribue en même temps à la compréhension des causes de la naissance de nouveaux traits individuels dans la vie culturelle de la société.

Comme on le sait,le problème de l'héritage culturel, notamment, de l'héritage de l'Antiquité, joue un rôle primordial pour la culture byzantine.[5] La

Internationale, Oxford 1966. -Proceeding of the XIIIth international Congress of byzantine Studies (5-10 September 1966), London, New York, Toronto, 1967. p. 81-91.

3. LAZAREV V. N. Constantinople et les écoles nationales à la lumière des nouvelles découvertes. Vizantiiski Vremennik, 1961,XVII, p. 93-104; ibid. L'art de la Russie du Moyen Age et l'Occident (XIe-XVe s.). Rapport au XIIIe Congrès international des sciences historiques. M. 1970.

5. DARKEVITCH V. P. Les liens de l'Europe orientale avec les pays d'Asie et Byzance aux IXe-XIIIe siècles. Thèse M. 1976; ibid. L'art laic de Byzance. Les oeuvres de l'artisanat d'art en Europe orientale aux Xe-XIIIe siècles. Thèse M., 1975; ibid. De certains motifs byzantins dans la sculpture de la Russie ancienne. -dans le recueil «Les Slaves et la Russie», M., 1963.

5. OUDALTSOVA Z. V. De l'histoire de la culture byzantine du haut Moyen-Age. -Dans de livre: «L'Europe du Moyen -Age: l'économie, la politique, la culture». Recueil d'articles à

force des traditions, des stéréotypes étaie très forte dans la culture byzantine, bien qu'elle changeât à différentes périodes de l'histoire byzantine.

A l'heure actuelle la grande majorité des byzantinistes reconnaissent le rôle des traditions antiques au cours de toute l'existence de l'Empire, toutefois la question du degré, de l'envergure, du caractère de l'utilisation à Byzance de l'héritage culturel de l'Antiquité suscitent de nombreux désaccords dans la science. Ces débats sont naturellement étroitement liés à la discussion générale sur la continuité et la discontinuité dans les relations sociales de Byzance.[6] Certains savants défendent la théorie de la continuité des traditions de la culture de l'Empire.[7] D'autres abordent ce problème avec une grande précaution.[8] Toutefois, je pense qu'il ne faut pas exagérer l'envergure de la conservation de l'héritage antique à Byzance. Bien entendu, le degré de stabilité des éléments de l'Antiquité dans les différentes sphères de la vie culturelle, était de loin inégal. Et presque partout naissaient de nouvelles idées, de nouvelles conceptions philosophiques et théologiques, politiques, éthiques et esthétiques. Ce n'est pas la continuité, mais la lutte idéologique constante du vieux avec le nouveau qui est la dominante aussi des rapports sociaux que de l'évolution culturelle de l'Europe dans son ensemble, et de Byzance en particulier.

Le problème de la continuité ou de la discontinuité de la culture byzantine (aussi bien que de l'évolution sociale de Byzance) est étroitement lié au problème théorique sur l'évolution progressiste de l'humanité. Nous estimons que le progrès est un stimulant puissant de l'évolution de la société et de sa culture. Toutefois, le mouvement de progression ne va pas en ligne droite, on y

l'occasion du 80ᵉ anniversaire de l'académicien S. D. Skazkine, M., 1972, pp. 260-276; Bytchkov V. V. L'esthétique byzantine p. 5 L'Antiquité et Byzance. Recueil d'articles sous la rédaction de L. A. Freiberg. M., 1975; Alpatov M. V. Les problèmes de l'étude de la peinture byzantine. -«Etudes de l'histoire de l'art russe ancien», M, 1967, pp. 26-41. Oudaltsova Z. V. La lutte idéologico-politique dans la haute-Byzance. M., 1974, pp. 3-5, 319-328.

6. Weiss G. Antike und Byzance. Die Kontinuität der Gesellschftsstruktur. -Historische Zeitschrift, 1977, 224, S. 529-560; Siouzioumov M. Y. Certains problèmes de l'évolution historique de Byzance et de l'Occident. Vizantiiski Vestnik, 1973, 35, pp. 3-18; Lemerle P. Le premier humanisme byzantin, Paris, 1971, p. 301-305; idem, Byzance et les origines de notre civilisation; -In: Venezia e l'Oriente fra tarde Medioevo e Rinascimento. Venezia, 1966, p. 1-17.

7. Haussig H. -W. A History of Byzantine Civilization, London, 1971, p. 320-350; 361-370.

8. Ahrweiler H. L'idéologie politique de l'Empire byzantin, Paris, 1975, p. 5 sq? Pertusi A. In margine alla questione dell'unmanesimo bizatino: il pensiero politcio del cardinal Bessarione I i suoi rapporti con il pensiero di Giorgio Gemisto Pletone. -RSBN, NS, 1968, 5, p. 96. Guillou A. La civilisation byzantine. Paris, 1974, p. 116, 204, 263; Wessel K. Die Kultur von Byzanz. Frankfurt am Main, 1970.

observe des zigzags et des reculs. Chaque étape progressiste du développement de la société a une origine, un point culminant et un déclin, et cela se rapporte également aux phénomènes de la culture. Mais ce n'est nullement un développement cyclique, mais le plus souvent un développement en spirales. Car il est composé d'une série ininterrompue d'essors et de chutes, une étape terminée est remplacée par une autre, nouvelle, beaucoup plus élevée par son contenu interne et son niveau. Dans l'ensemble, la culture byzantine moyenâgeuse par ses tendances principales était plus progressiste par rapport à la culture de l'époque de la basse-Antiquité. Par ailleurs, prédomina pendant longtemps dans la science la conception que la culture byzantine était un pas en arrière par rapport à la culture antique, qu'à l'epoque byzantine s'était produit une perte d'une série de réalisations et de valeurs du monde antique. Les nombreuses recherches des byzantinistes ont entiérement réfuté cette conception.[9] Elles avancent au premier plan précisément les tendances progressistes de l'évolution de la culture byzantine et de son art, marquée par le mouvement de progression aussi bien de toute la société byzantine que de diverses manifestations de sa vie culturelle.

Il est peu probable qu'un historien quelconque fasse renaître maintenant la théorie, qui a sombré dans le passé, de la stagnation, de l'immobilité de la culture byzantine, de son conservatisme et de sa soi-disant arriération par rapport à la culture antique. A présent, il est devenu assez clair, je pense, que la culture byzantine, c'est une étape logique du mouvement de progression de la culture européenne et universelle étape ayant toutefois ses particularités specifiques et typologiques, uniques en leur genre.

Pour démembrer la culture byzantine de toute la culture moyenâgeuse de l'Europe, ces facteurs peuvent servir de point d'orientation important: il existait à Byzance une communauté linguistique et confessionnelle dans le cadre de l'instruction unique de l'Etat. Malgré le caractère multi-ethnique de l'Empire byzantin, il avait un noyau ethnique principal - les Grecs; la langue grecque prédominait dans sa vie culturelle. La religion chrétienne, sous sa forme orthodoxe, prédominait à Byzance. Dans l'Empire byzantin, il a toujours existé une structure d'Etat stable et un gouvernement centralisé.

9. LAZAREV V. N. Histoire de la peinture byzantine. M., 1947; ibid. L'art byzantin et russe ancien. M., 1978; Polévoï VM. L'art de la Grèce. Le Moyen Age. M., 1973; Avérintsev S. S. La poétique de la littérature de la haute-Byzance. M., 1977; Bank A. V. Les arts appliqués de Byzance aux IXᵉ-XIIᵉ siècles. M., 1978; Likhatchev V. D. L'art ke Byzance aux IVᵉ-XVᵉ siècles. «Editions Iskousstvo», L., 1981. Littérature pour l'histoire de la culture byzantine; Z. V. Oudaltsova. Certains problèmes non résolus de l'histoire de la culture byzantine, p. 47-51.

La culture byzantine se distinguait de la culture des pays d'Europe Occidentale par la présence d' éléments des civilisations orientales. Par sa situation géographique, ethnique et économique, Byzance était en quelque sorte un «pont d'or» entre l'Orient et l'Occident aussi bien qu'elle était dans le développement culturel de l'Europe un chaînon entre la culture occidentale et orientale.[10] La culture byzantine, grecque ou plus exactement gréco-romaine dans son fond, s'est considérablement enrichie au cours du processus de sa formation et de son développement d'éléments de la culture des peuples d'Orient, ce qui lui conférait un coloris sans pareil, coloris qui la distinguait tant de la culture de l'Europe occidentale. C'est pourquoi la première particularité de la culture byzantine, c'est la synthèse des éléments occidentaux et orientaux dans les diverses sphères de la vie matérielle et spirituelle de la société. Toutefois, les traditions gréco-romaines, qui peu à peu triomphaient et aborbaient les autres influences, jouaient un rôle primordial dans cette synthèse. C'est précisément le triomphe de la culture gréco-romaine sur les influences multiples, notamment les fortes unfluences orientales, qui a contribué à conserver à une vaste échelle l'héritage culturel antique.

A la différence de l'Europe occidentale, qui à l'époque du haut Moyen-Age avait presque entièrement perdu les trésors de la culture antique, à Byzance les traditions de la civilisation gréco-romaine n'ont janais disparu, tandis que l'on ressentait dans une mesure bien moindre la décadence de l'unstruction, qu'un Occident. La Byzance chrétienne moyenâgeuse voudrait en quelque sorte, mais ne peut rejeter les vêtements de la culture antique et a sans cesse recours à cette source des connaissances.

C'est pourquoi, la deuxième distinction typologique importante de la culture byzantine est, à notre avis, la conservation à Byzance à une vaste échelle des traditions culturelles de l'Antiquité. Les lois historiques objectives, ayant engendré cette particularité typologique de la culture de Byzance sont, bien entendu, les tendances principales de l'évolution sociale et politique de l'Empire. Mais, évidemment, il est parfaitement logique, que s'est non pas la conservation des éléments de l'ancienne culture surranée, mais la formation de

10. L'apport des peuples de l'Orient dans la formation et le développement de la civilisation byzantine a reçu diverses appréciations dans la byzantologie. La théorie «des influences orientales» a aussi bien de fervents adeptes (Ainalov D. V. Les bases hellénistiques de l'art byzantin, Saint-Pétersbourg, 1900; Vryonis Sp. The Decline of Medieval Hellenism in Asia Minor and the Process of Islamization from the Eleventh through the Fifteenth Century. Berkeley and Los Angeles, 1971, p. 70, 85, 194; Haussig H.-W. A History of Byzantine Civilisation, p. 168-174, 332-343), Toutefois, je pense, qu'il convient ni d'exagérer ni de diminuer l'importance des traditions antiques comme étant un des composants de la culture byzantine.

nouvelles valeurs culturelles du monde moyenâgeaux qui présente le plus grand intérêt pour la science. C'est pourquoi, il convient ni d'idéaliser ni d'exagérer la conservation de la culture antique, surtout dans la Byzance moyenâgeuse.

Certaines autres particularités ke la culture byzantine ont été engendrées par les différences existant entre l'Eglise Orthdoxe orientale et l'Eglise catholique occidentale. Ces differences se faisaient sentir dans l'originalité des conceptions philosopho-théologiques des théologues orthodoxes et des philosophes d'Orient, dans la dogmatique, la liturgie, les rites de l'Eglise Orthodoxe, dans le système des valeurs éthiques et esthétiques chrétiennes de Byzance.

La conservation à Byzance d'un empire centralisé et un puissant pouvoir impérial eurent une grande influence sur l'idéologie et la culture de Byzance. A la différence de l'Europe morcelée du Moyen Age, l'Empire byzantin avait conservé les doctrines politiques étatiques et le culte de l'empereur, le qui a été reflété dans les diverses sphères de la vie culturelle de la société. Cela formait, à notre avis, encore une autre distinction typologique importante de la culture byzantine par rapport à la culture de l'Europe occidentale.

A Byzance, malgré l'influence toujours grandissante du christianisme, la création artistique laïque ne s'est jamais éteinte. L'extraordinaire épanouissement de Constantinople, ce «palladium des arts et des sciences», surpassant au XIIIe siècle par sa richesse et son éclat les civilisations qui lui étaient contemporaines de Londres et Paris, la Rome antique et Athènes, a contribué à conserver la culture laïque. Le culte de l' empire et de l'empereur donnait l'impulsion aussi bien au développenent de la culture laïque de la cour dans la capitale qu'au rapprochement de l'idéologie laïque et ecclésiastique. A Byzance, ont toujours vécu une vie active, la culrure laïque et l'instruction, liées d'un côte à l'aristoctarie byzantine et à l'intelligentsia laïque et d' autre part puisant de puissantes impulsions dans la culture populaire.

Nous n'avons fait que marquer les principales particularités typologiques de la culture byzantine: la synthèse des cultures gréco-romaine et orientale, la première prédominant, la conservation longue et stable des traditions antiques, la différence de la religion orthodoxe et de la religion catholique, l'hégémonie des doctrines étatiques et le rôle prédominant de la capitale ayant conduit à la centralisation de la culture byzantine, la conservation de la culture laïque et de l'unstruction. Ce sont naturellement, les principales particularités mais non pas les seules, peu s'en faut, de la culture de Byzance. Les études ultérieures donneront de nouvelles lumières à ce problème compliqué.

La civilisation byzantine a eu une influence profonde et souvent stable sur le developpement des cultures de nombreux pays de l'Europe du Moyen Age. L'aire de répartition de l'influence de la culture buzantine était extêmement

large: la Sicile, l'Italie du Sud, la Dalmatie, les Etats de la Péninsule Balkanique, la Russie ancienne, les peuples de Transcaucasie, et du Caucase du Nord, la Crimée - tous , ils ont eu dans une mesure ou une autre des rapports avec l'instruction byzantine. Bien entendu, l'influence byzantine la plus intensive s'est fait ressentir dans les paus où la religion orthodoxe s'était affirmée et était liée fortement à l'Eglise de Constantinople.

L'influence byzantine se faisait sentir dans le donaine de la relegion et de la philosophie, de la pensée sociale et de la cosmologie, de l'écriture et de l'instruction, des idées politiques et du droit, elle pénétrait toutes les sphères de l'art, la littérature et l'architecture, la peinture et la musique. Par l'intermédiaire de Byzance, l'héritage culturel antique et héllénistique, les valeurs spirituelles,crées non seulement en Grèce, mais aussi en Egypte et en Syrie, en Palestine et en Italie, étaient transmises aux autres peuples. L'influence de la culture byzantine était au Moyen Age la continuation de la diffusion des traditions culturelles millénaires du monde gréco-romain dans les pays de l'Europe du Sud-Est et de l'Est.

L'assimilation des éléments de la civilisation byzantine en Bulgarie et en Serbie, en Georgie et en Arménie, dans la Russie ancienne contribua au développement progressiste ultérieur de leurs cultures. C'était en ce qui concerne les classes dirigeantes de ces pays, la recherche des modèles les plus élevés, des valeurx spirituelles les plus raffinées, créées dans l'Europe du Moyen Age.

En règle générale, le degré d'efficacité de la pénétration de l'influence byzantine dépendait non seulement de l'activité de l'Etat byzantin et de l' Eglise Orthodoxe, mais aussi du niveau de développement de la culture populaire préchrétienne? Plus le niveau de la culture originale locale était élevé, plus y étaient solidement conservées les traditions de la création populaire païenne, plus l'influence de la civilisation byzantine y était restreinte.

Notons encore un fait important: les valeurs spirituelles des cultures locales païennes, créées à Byzance et apportées en sol étranger y subissaient souvent de profondes transformations et y commençaient en quelque sorte une nouvelle vie, acquéraient des traits tout autres sous l'influence du fond créateur national.[11]

Ainsi, une place en vue dans l'évolution culturelle de l'Europe appartient à juste droit à la culture de Byzance. L'influence culturelle de Byzance, comme on le sait, a survécu à l'Empire. C'est pourquoi, la civilisation byzantine suscite un vif interêt à notre époque contemporaine.

11. Kultura Byzantine т. I, M., 1984, c. 5-13; c. 668-684.

MARIE NYSTAZOPOULOU-PÉLÉKIDOU

CONSTANTINOPLE CENTRE DE POUVOIR ET D'AUTORITÉ

Constantinople centre de pouvoir et d'autorité

Constantinople en tant que centre de pouvoir et d'autorité est un sujet très vaste qui couvre en réalité toute l'histoire institutionnelle, civile et ecclésiastique, de l'Empire byzantin. Il serait par conséquent impossible dans les limites restreintes du présent rapport de faire une présentation, même la plus brève, de tous les éléments qui constituent ce pouvoir dans son évolution historique millénaire. Je me bornerai donc à en relever certains aspects essentiels.

Constantinople capitale de l'Empire

Constantinople, par sa place géographique privilégiée à la frontière de l'Europe et de l'Asie, avait une importance exceptionnelle, non seulement pour l'Empire mais aussi pour tout le monde médiéval. Capitale d'un État centralisé et bureaucratique, elle devient le centre de toute vie politique et économique, sociale et intellectuelle de Byzance. Capitale du prémier Empire chrétien et d'un État universel, elle devient le centre spirituel de l'Orient chrétien et du monde grec christianisé et acquiert avec le temps une importance unique dans le monde civilisé. Elle devient ainsi une ville-État au niveau universel qui fonctionne comme représentant de tout l'Empire. Constantinople est la «reine des villes et du monde entier», comme l'écrit au X[e] siècle Constantin Porphyrogénète[1]; deux siècles plus tard l'historien Nicétas Choniate l'appelle «oeil de toutes les villes, célébrité mondiale, spectacle, surnaturel, nourrice des Églises, tête suprême de la foi orthodoxe, protectrice des lettres...»[2].

Toutefois Constantinople n'avait pas acquis dès ses débuts cette place primordiale dans l'Empire, bien que sa fondation inaugure une ère nouvelle.

1. Constantin Porphyrogénète, *De Thematibus*, éd. A. Pertusi (Studi e Testi – 160), 1952, p. 85 l. 39-40: «βασιλίδα τῶν πόλεων καί τοῦ κόσμου παντός»; de même, p. 84 l. 1-4: «πόλις ἐστί Βασιλεύουσα τοῦ τε κόσμου παντός ὑπερέχουσα».

2. Nicétas Choniate, éd. H.-G. Beck – A. Kambylis – R. Keydell (CFHB, Series Berolinensis, XI/1), Berlin 1975, p. 763: «Ὦ πόλις, πόλις πόλεων πασῶν ὀφθαλμέ, ἄκουσμα παγκόσμιον, θέαμα ὑπερκόσμιον, ἐκκλησιῶν γαλουχέ, πίστεως ἀρχηγέ, ὀρθοδοξίας ποδηγέ, λόγων μέλημα...».

La première donc question qui se pose c'est quand Constantinople est devenue la capitale effective de l'Empire byzantin, c'est-à dire le centre du pouvoir étatique et de la vie politique de Byzance. Le professeur G. Dagron a consacré à ce sujet une remarquable étude intitulée «Naissance d'une capitale»[3], où il a démontré qu'il a fallu plus d'un siècle et une longue évolution intérieure pour que la «ville de Constantin» devienne de siège impériale la véritable et unique capitale de l'Empire byzantin.

Constantinople devait, dès sa fondation, se définir, du point de vue politique et du point de vue d'organisation ecclésiastique, avant tout par rapport à Rome, l'ancienne capitale de l'Empire romain, laquelle conservait sous certains aspects ses droits et son prestige et revendiquait la royauté unique. Leur lutte durera de longs siècles; elle connaîtra diverses étapes et prendra diverses formes politiques et ecclésiastiques: la primauté du pape, les pretentions du royaume franc et de l'empire germanique sur l'héritage de Rome, le schisme et les croisades en sont des plus importantes. Constantinople devait aussi se définir par rapport aux autres grands centres de l'Orient grecoromain: Antioche, Alexandrie et même Jérusalem, la ville sainte du Christ. Leur lutte prendra des formes religieuses -dogmatiques-, qui cachaient souvent de profondes oppositions nationales; elle aboutira au triomphe religieux de Constantinople, mais l'Empire perdra certaines de ses provinces orientales.

Par rapport à Rome, on doit souligner que dans l'idée unitaire de Constantin le Grand, idée qu'exprime la fondation de Constantinople, il n'y avait qu'un empire et un empereur. Par conséquent, il ne pouvait pas exister deux capitales. Constantinople a été fondée non pas pour supplanter Rome, mais pour être «la citadelle de l'Europe» à la frontière de l'Asie, le lien entre la partie occidentale et la partie orientale de l'Empire[4]. Au cours du IVe siècle, Rome et Constantinople étaient considérées comme un ensemble: elles représentaient une unité dans leur dualité. Les droits de Constantinople découlaient du fait qu'elle était la résidence impériale[5] et la «Nouvelle Rome».

3. G. Dagron, *Naissance d'une capitale. Constantinople et ses institutions de 330 à 451*, (Bibliothèque Byzantine, Études-7) Paris 1974. Notre exposé sur ce premier point repose essentiellement sur les thèses développées dans cette étude.

4. *ibid.*, p. 68-69.

5. Cf. *ibid.*, p. 27, où G. Dagron conclut: «Là où réside l'empereur, là est le centre de l'Empire... Constantin, en donnant son nom à sa résidence, implante *sa* Rome et fonde pour *sa* dynastie, c'est-à dire pour les héritiers de *son* Empire, une capitale». Pour la résidence impériale, voir en détail *ibid.*, p. 77 sq. Sur l'importance politique que l'on attribuait à la résidence impériale,

L'emploi du terme «Nouvelle Rome» est bien caractéristique de cette évolution dans la pensée politique de l'Empire. Rappelons qu'au temps de son fondateur Constantinople s'appelait «la ville de l'empereur» *(βασιλέως πόλις)*, tandis que Rome était toujours la ville-reine et la ville régnante *(βασιλίς* ou *βασιλεύουσα πόλις)*[6]. Ce n'est que Thémistios qui, s'adressant à Constance, emploie pour la première fois en 357 et 359 les termes *Nouvelle Rome* et *ville-reine* pour désigner Constantinople[7]. Vignt ans plus tard, en 379, le même auteur, s'adressant cette fois-ci à Théodose Ier, exprime le voeu que l'empereur prenne des mesures pour que Constantinople «soit vraiment la *deuxième Rome*»[8]. Ce qui prouve qu'il n'y avait pas encore un droit institutionnel qui assurerait à la ville de Constantin son rang de capitale. C'est donc «la rhétorique politique» qui la première emploie ces notions de Nouvelle ou Seconde Rome exprimant sans doute des tendances politiques, des buts politiques, mais aussi une conscience qui se formait sous les nouvelles réalités historiques. Cette conscience et ses réalités ont imposé de nouvelles institutions. Déjà au concile de Constantinople, en 381, on emploie le terme «Nouvelle Rome» pour justifier la place d'honneur après Rome accordée à Constantinople. Il est bien probable que cette préséance n'était pas encore un droit formellement établi – avec toutes les prérogatives qui en découlent[10]. Toutefois la répartition définitive de l'Empire a accéléré le processus; car après 395, il fallait définir les droits de la Nouvelle Rome par rapport à l'ancienne

cf. l'opposition ferme que Constant II a rencontrée à Constantinople, quand il a voulu en 663 faire venir en Italie sa famille ayant pris la décision de transporter sa résidence en Occident: Théophane, éd. de Boor, p. 348.

6. G. Dagron, *op. cit.*, p. 52, avec les sources relatives à la question.

7. Voir Thémistios, *Discours*, éd. G. Downey - A.F. Norman, I-II, Teubner, 1965-1971, p. 41 sq., 298: Discours III, prononcé à Rome en 357 et discours XXIII, daté en 359 par G. Dagron, «L'empire romain d'Orient au IVe siècle et les traditions politiques de l'hellénisme: le témoignage de Thémistios», *Travaux et Mémoires*, 3 (1968), p. 209-211. Cf. Dagron, *Naissance d'une capitale*, p. 52-53.

8. Thémistios, *op. cit.*, p. 184: discours XIV; cf. Dagron, *Naissance d'une capitale*, p. 53. Sur les termes *βασιλὶς πόλις*, *βασιλεύουσα*, *νέα Ῥώμη*, *δευτέρα Ῥώμη*, voir Erwin Fenster, *Laudes Constantinopolitanae*, Munich, 1968, p. 20 sq. 55 sq.

9. Cf. Dagron, *Naissance d'une capitale*, p. 54; l'iconographie officielle de la ville représentée sur les monnaies (voir en détail *ibid.*, p. 49 sq.) exprimait aussi les mêmes tendances et la même évolution dans la pensée politique.

10. G. Dagron, *op. cit.*, p. 54, pense que cette préséance n'avait alors qu'une valeur protocolaire, contrairement à Fr. Dölger, «Rom in der Gedankenwelt der Byzantiner», *Byzanz und die europäische Staatenwelt*, Berlin 1953, p. 83 sq., qui voit dans le terme «Nouvelle Rome», employé au concile de 381, déjà une réalité institutionelle.

pour justifier la politique indépendante de la partie orientale de l'Empire[11].

Ainci, en 451, le canon 28 du concile de Chalcédoine souligne que «la ville honorée de la présence de l'empereur et du sénat et jouissant des privilèges *égaux* à ceux de Rome, la plus ancienne ville impériale, devait avoir une grandeur *égale* à la sienne dans les affaires de l'Église *aussi* et venir au deuxième rang après elle»[12]. Cela signifie que dans les affaires de l'État Constantinople avait déjà acquis le rang de la capitale et était égale à Rome. D'autre part, en justifiant les privilèges de Constantinople par la présence de l'empereur –avec toutes les conséquences institutionnelles et politiques que cette présence entraîne– on suggère «l'idée que Rome n'a plus qu'une antériorité historique»[13] et que la vraie capitale est maintenant Constantinople.

La nouvelle capitale fut dotée du même statut et des mêmes privilèges que Rome. Cette assimilation institutionelle a pratiquement provoqué le recul de l'ancienne capitale, qui était en décadence, devant la nouvelle en pleine évolution; recul qui fut devantage accentué par le fait que Rome était pleine de reminiscences païennes, tandis que Constantinople représentait la nouvelle religion[14].

La conjoncture politique facilitera ce processus de consécration de Constantinople: l'Empire d'Occident aved Rome comme capitale succomba en 476 aux attaques barbares, tandis que l'Empire d'Orient a su surmonter la crise. Dorénavant Constantinople reste l'unique et incontestable capitale de l'Empire.

La confirmation de Constantinople prit aussi un caractère sacré. Toute une légende fut développée autour de sa fondation, attribuée à l'inspiration divine, et autour de ses origines, considérées comme le résultat d'une révélation. Constantinople était une ville sacrée, protégée par Dieu (θεοφύλακτος πόλις)[15]. Cet aspect religieux donnait un puissant fondement spirituel au pouvoir politique et ecclésiastique de Byzance.

Les deux sources de ce pouvoir étaient toujours la Royauté et le Sacerdoce. Il est évident que les valeurs qui stimulaient l'Empire byzantin dans

11. Cf. Dagron, *op. cit.*, p. 54.

12. *Ibid.*, p. 477-8.

13. *Ibid.*, p. 482.

14. Cf. G. Ostrogorsky, *Histoire de l'État byzantin*, Paris, 1956, p. 76.

15. G. Dagron, *Naissance d'une capitale*, p. 30 sq. Du même, *Constantinople Imaginaire*, *Études sur le recueil des Patria*, (Bibliothèque Byzantine, Etudes – 8), Paris, 1984, p. 18 sq., 78 sq., 191 sq., 328. Sur la définition θεοφύλακτος πόλις, *ibid.*, p. 18; cf. aussi P. Alexander, «The strength of Empire and Capital as seen through Byzantine Eyes», *Speculum*, 37 (1962), p. 345-347.

son histoire millénaire ne sont pas restées immuables: parallèlement à l'idée romaine toujours vivante, il fallait trouver de nouvelles formes, de nouvelles expressions idéologiques représentant chaque fois les réalités historiques et les exigences politiques. Il y a donc une évolution dans l'idéologie de l'Empire byzantin[16] et dans ses orientations politiques, ainsi que dans les possibilités et les moyens d'exercer le pouvoir. Toutefois, malgré l'évolution dans la pensée politique et dans la pratique, l'empereur et le patriarche demeuraient les deux sources du pouvoir à Byzance. Nous allons essayer d'en présenter très brièvement les traits essentiels[17].

L'empereur

Le pouvoir impérial à Byzance provient de la synthèse des traditions hellénistiques, de la pensée politique et des traditions romaines et des valeurs chrétiennes. L'empereur est considéré comme le délégué, le représentant de Dieu sur terre[18]. Après un long processus historique, l'empereur concentre dans ses mains tout le pouvoir et dirige toutes les affaires de l'État par son appareil bureaucratique: les *officia* d'abord, les *logothésies* et les *sécréta* ensuite. C'est de lui qu'émane toute autorité. Les autres forces politiques, le sénat, la population urbaine, perdent progressivement leur ancienne importance. Le *sénat* de Constantinople, créé par Constantin le Grand, élargi et renforcé par Constance, perd peu à peu sa compétence et devient une institution impériale qui réflète l'autorité du souverain[19]. Cette évolution est l'aboutissement d'un lent processus qui a commencé à Rome depuis –sinon avant– Auguste.

Le pouvoir impérial ne repose plus sur la souveraineté du peuple. Le *peuple* de Constantinople n'a rien de commun avec le peuple souverain de Rome republicaine et les *dèmes* perdent avec le temps leur importance politique des premiers siècles, quand leur opposition contre l'absolutisme impérial provoquait des troubles qui menaçaient l'empereur même. Ils aboutissent à

16. Voir à ce propos le traité de Hélène Ahrweiler, *L'idéologie politique de l'Empire byzantin*, Paris, 1975.

17. Je ne m'occuperai pas du grand rôle économique de Constantinople, facteur fondamentale de son pouvoir, parce que ce sujet sera traité dans notre Colloque par le professeur Jean Karayannopoulos.

18. Voir en détail G. Dagron, «L'empire romain d'Orient au IVe siècle...», *op. cit.*, p. 121-146 («Nouvelles définitions du pouvoir impérial»).

19. Voir le développement de G. Dagron, *Naissance d'une capitale*, p. 191-210.

jouer un rôle décoratif à la cour impérial[20]. Toutefois on doit souligner que le rôle du peuple et des dèmes ne réposait pas sur des lois et des institutions formellement reconnues.

De même, les *divisions administratives* (préfectures, diocèses, thèmes etc.) n'étaient que des mesures indispensables pour l'administration provinciale, mesures qui toute-fois n'altéraient pas la structure centralisée de l'État: en tête des unités administratives se trouvaient des fonctionnaires qui exerçaient un pouvoir délégué par l' empereur et dépendaient directement du pouvoir central et de son contrôle, la lutte des préfets du prétoir contre les organes de l'administration central et les efforts de l'empereur à limiter leur compétence[21] marquent dès la haute époque byzantine cette tendance de centralisation qui n'était pas effectuée sans résistance. La vie urbaine est également soumise à l'appareil bureaucratique. *L'autonome municipale* de certaines villes –survivance de l'antiquité– a été très rarement conservée ou appliquée, pour des raisons surtout militaires et économiques impératives, mais elle avait perdu son ancienne ampleur; elle n'avait qu'une portée limitée et ne signifiait point une indépendance politique vis-à vis de Constantinople[22].

Ainsi, une hiérarchie de fonctionnaires bien structurée assure le contrôle de l'État sur tous les domaines de l'administration et sur toutes les provinces de l'Empire. Au sommet de cette hiérarchie se trouve l'empereur. Toutefois il faut bien remarquer que l'Empire byzantin n'était pas un empire du type oriental; car toutes les institutions, bien qu'elles aient perdu leur force politique d'antan, n'ont pas cessé de jouer un rôle régulateur, qui maintenait l'autorité impériale dans les cadres de la tradition politique grécoromaine.

La centralisation bureaucratique et la toute-puissance impériale ont atteint leur point culminant à l'époque des empereurs Macédoniens. L'Etat se confond alors avec l'empereur, dont le pouvoir repose sur la volonté divine. L'empereur byzanin est l'élu de Dieu, «nommé par le Christ»; il est le chef suprême de toute l'administration de l'Empire, le chef de l'armée et l'unique source de la loi[23].

En même temps, l'empereur de Byzance, représentant l'universalité du

20. *Ibid.*, p. 297-364.

21. Cf. G. Ostrogorsky, *Histoire de l'État byzantin*, p. 62 sq.

22. Tel fut par exemple le cas de Cherson en Crimée, dont le autorités locales, les «archontes» et «prôtopolites», tout en conservant certains privilèges municipales, étaient intégrés dans le système administratif de l'Empire: cf. Marie Nystazopoulou, *La Chersonèse Taurique à l'époque byzantine* (Mémoire à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes), Paris, 1960, p. 221 sq. (dactyl.).

23. Cf. Ostrogorsky, *Histoire*, p. 272-3. Ahrweiler, *Idéologie politique*, p. 42.

pouvoir selon l'idée romaine et en sa qualité du chef de la chrétienté, était au sommet de toute autorité politique au niveau universel. Une hiérarchie d'État s'est développée et le souverain byzantin était le pére de cette «famille des princes et des nations»[24]; c'est de lui que découlait –du moint théoriquement– le pouvoir étatique et par là la consécration des autres chefs d'État. En effet, le titre d'un prince étranger devait être reconnu par l'empereur byzantin pour qu'il soit légitimé dans la communauté des États civilisés: le cas de Charlemagne en est le plus frappant. Constantinople devient ainsi le centre d'une suprématie idéale au niveau international. On doit toutefois remarquer que cette suprématie prévalait tant que se maintenait l'unité du pouvoir «romain» et l'universalisme politique de Byzance, ainsi que l'unité de l'Église chrétienne.

Nous arrivons donc à l'autre source du pouvoir: l'Église, dont l'autorité allait de pair avec le pouvoir civil.

L'Église et le patriarche

Constantinople ne fut pas seulement le centre du pouvoir politique représenté par l'empereur; elle fut aussi celui du pouvoir spirituel exercé par le patriarche. Toutefois il a fallu du temps pour que l'évêque de Constantinople devienne efectivement le patriarch oecuménique[25] et la tête de toutes les Églises d'Orient. En d'autres termes, constate dans les affaires de l'Église le même processus que l'on a remarqué dans les affaires de l'État. Rappelons que le concile de Nicée (en 325) n'a réservé aucune place spéciale à Constantinople[26]. Ce n'est qu'en 381 que l'Église de Constantinople acquiert son rang: le canon 3 du concile prescrit que «l'évêque de Constantinople aura la préséance d'honneur *(τά πρεσβεῖα τῆς τιμῆς)*, après l'évêque de Rome, puisque Constantinople est la Nouvelle Rome». Rappelons aussi qu'au concile de Nicée la préséance d'honneur était accordée à Jérusalem. Constantinople donc supplante maintenant la ville sainte dans la hiérarchie ecclésiastique et devient

24. Sur cette hiérarchie d'État et sur la famille des princes et des nations, voir Fr. Dölger, «Die 'Familie der Könige' im Mittelalter», *Byzanz und die Europäische Staatenwelt*, Berlin 1953, p. 37-69. Cf. aussi G. Ostrogorsky, «Die byzantinische Staatenhierarchie», *Seminarium Kondakovianum*, 8 (1936), p. 41-61.

25. Sur l'emploi du titre «oecuménique», qui avait au début une valeur honorifique et n'était pas attribué uniquement à l'évêque de Constantinople, voir G. Dagron, *Naissance d'une capitale*, p. 411 et note 1, p. 482 et notes 1-3, avec la bibliographie relative à la question. Sur le sens du terme «oecuménique» voir P. Lemerle, *Le premier humanisme byzantin*, Paris, 1971, p. 86-87.

26. Voir G. Dagron, *op. cit.*, p. 411-412.

aussi la nouvelle Jérusalem[27].

Très vite après le concile de 381 l'Église de Constantinople acquiert sa place primordiale non pas par des mesures législatives mais du seul fait de la présence de l'empereur qui réunit autour de lui les évêques de tout l'Orient romain. A la suite de la crise intérieure provoquée par les hérésies du IVe et du Ve siècles, qui aboutit à la victoire de l'Église constantinopolitaine, commence à s'établir de fait un pouvoir que le concile de Chalcédoine consacrera en 451[28]. En effet le canon 28 du concile, dont nous avons parlé plus haut, tout en garantissant au pape de Rome la primauté, affirmait la pleine égalité, des évêques de la Nouvelle et de l'Ancienne Rome[29].

Dorénavant la puissance du patriarche de Constantinople ne cessera de croître. Son autorité sera une barrière au pouvoir illimité de l'empereur. Toutefois, malgré les heurts, qui n'étaient pas rares, il y avait une étroite collaboration entre l'Église et l'État à Byzance. Les byzantins en avaient conscience et essayaient de lui donner une interprétation idéologique. La phrase attribuée à Jean Tzimiscès en est très caractéristique: «Je connais deux pouvoirs en cette vie: le sacerdoce et l'empire; au premier le Créateur du monde a confié le soin des âmes, au second l'autorité sur le corps; les deux parties ne souffrent-elles aucun dommage, le bien-être règne dans le monde»[30].

Le patriarche oecuménique était aussi le chef suprême de toute l'Église d'Orient et conservait son autorité sur des questions de dogme et de foi par rapport aux autres patriarches de l'Orient chrétien, dont le rôle a été de fait diminué après la conquête arabe.

Néanmoins, jusqu'au IXe siècle le patriarche de Constantinople reconnaissait la suprématie du pape qui, à son tour, était en principe sujet de l'empereur byzantin. Par conséquent il y avait deux centres suprêmes de pouvoir: l'un, politique, à Constantinople, l'autre, ecclésiastique, à Rome. Les empereurs byzantins, épris de la continuité de l'Empire romain de l'imiversalisme de leur pouvoir, ne voulaient pas abandonner Rome, car ils abandonneraient de la sorte leurs droits sur l'Occident[31]. La création de l'État franc, avec toutes ses

27. Voir en détail, *ibid.*, p. 458 sq.

28. *Ibid.*. p. 469.

29. L'autorité acquise alors par l'évêque de Constantinople s'illustre bien par le fait qu'en 457 Léon Ier reçut de ses mains la couronne impériale: il fut ainsi le premier empereur couronné par le patriarche.

30. Léon le Diacre, éd. Bonn, p. 101. Cf. G. Ostrogorsky, *Histoire*, p. 318.

31. Cf. Hélène Ahrweiler, *Idéologie*, p. 17 sq., sur les deux principes qui animaient la politique impériale: l'un réaliste et oriental, l'autre idéaliste et occidental réposant sur l'idée universelle de la «reconquista».

conséquences politiques, a bouleversé cet ordre établi depuis longtemps.

D'autre part, du côté de Byzance le moment était propice pour une révision de son attitude vis-a-vis de la papauté. L'Église de Constantinople sortait triomphante de la Querelle des Images et l'Empire byzantin victorieux de sa lutte contre les arabes. En plus la christianisation du monde slave et des bulgares (863-4) —achevé plus tard par la christianisation des russes (989)—, a accentué le prestige international du patriarchat oecuménique et a considérablement élargi le domaine de son autorité spirituelle. Cette expansion spirituelle, accompagnée d'un grand rayonnement culturel, allait de pair avec l'affermissement du pouvoir impérial à Byzance. Ainsi ce n'est pas un hasard qu'à cette même époque l'Eglise de Constantinople lutta pour son autonomie vis-à-vis de Rome ne pouvant plus s'incliner devant la suprématie pontificale, d'autant plus que la papauté s'appuyait dorénavant sur les forces politiques de l'Occident. La lutte entre les deux Églises, inaugurée à la seconde moitié du IXe siècle par Photius, le plus brillant défenseur de l'Église d'Orient, a abouti au schisme définitif de 1054.

Les forces centrifuges

Il est évident que Constantinople ne fut pas toujours le centre incontesté de toute autorité politique et spirituelle. Le pouvoir central avait à lutter contre les forces centrifuges représentées surtout par les provinces et les puissants.

La concentration de tous les pouvoirs à Constantinople et son développement démesuré par rapport aux provinces avaient provoqué une opposition, par moments aigue, entre la capitale et l'intérieur du pays. Les provinces étaient souvent négligées, et même exploitées, en faveur de Constantinople, ce qui accentuait davantage la confrontation et même les aspirations séparatistes de certaines populations orientales. Cette situation a finalement conduit à l'isolement de Constantinople au tournant du XIIe/XIIIe siècle, à tel point qu'au dire de Nicétas Choniate la capitale a connu «la plus froide désaffection» de la part de la population de l'Empire[32].

D'autre part, la noblesse et militaire et les grands propriétaires fonciers s'efforçaient toujours à augmenter leurs privilèges et à échapper au contrôle de l'État. Ils arrivaient même, par ambition personelle, à inciter des troubles et des

32. Nicétas Choniate, éd. H.-G. Beck – A. Kambylis – R. Keydell, p. 495 l. 49: «ἀπεψύγη τῶν πολλῶν ἡ ἀγάπησις«. Sur ce phénomène de concentration de tous les pouvoirs à Constantinople qu'Hélène Ahrweiler appelle «la polarisation constantinopolitaine» et sur les rapports de Constantinople avec les provinces voir H. Ahrweiler, *Idéologie*, p. 64-67, 90 sq. et Idem, «L'expérience nicéenne», *Dumbarton Oaks Papers*, 29 (1975), p. 26.

révoltes. Toutefois il faut bien distinguer ces aspirations personnelles des mouvements séparatistes. Car les révoltés, qui aspiraient au thrône, ne contestaient point l'unité de l'État ni la toute-puissance de l'autorité impériale: tout simplement ils revendiquaient à leur propre compte ce pouvoir, sans l'intention de porter atteinte à l'unité de l'Empire ni à ses institutions établies.

Tant que l'Empire était fort, les gouvernants avaient l'autorité et les moyens d'envisager avec succès les révendications et les exigences des puissants ainsi que les divergences, idéologiques et autres, des provinces; ils assuraient ainsi l'intégrité du pouvoir et la centralisation administrative. Mais l'affaiblissement du pouvoir central, précipité par des facteurs extérieurs -la pénétration économique des villes commerçantes d'Italie et les Croisades- a permis aux tendances centrifuges de s'exprimer à partir du XII[e] siècle et surtout après 1204, quand la prise de Constantinople a provoqué la dislocation de l'Empire.

Toutefois par une étrange contradiction, Constantinople conquise retrouvera dans la conscience de la population byzantine et de l'Empire en exil son ancienne autorité en tant que centre de l'Orient chrétien et redeviendra le symbole de la grandeur perdue[33].

On doit également souligner le grand prestige que la Ville conquise avait auprès des Latins: Constantinople représentait pour les Croisés, le centre du pouvoir par excellence, à tel point que ceux-ci y ont installé un empereur latin, alors qu'ils auraient pu résoudre le problème accru des deux empereurs – problème qui séparait des siècles durant la «romanité» chrétienne.

La période de décadence

Après la reprise de Constantinople par les byzantins (1261), la Ville ne pouvait plus jouer son rôle de grand centre politique d'antan. L'amorcellement de l'Empire et la création de petits États et fiefs grecs et latins dans l'ancien territoire byzantin, la prédominance économique des villes italiennes et surtout la menace croissante des Turcs ottomans ont provoqué l'affaiblissement progressif de l'État et du pouvoir central.

Par contre, Constantinople demeurait le centre culturel et intellectuel du monde byzantin et de l'Orient orthodoxe. L'art byzantin a connu au cours de cette période d'agonie le plus grand rayonnement et a influencé profondement le développement et la production artistiques des pays balkaniques, de la Russie et du monde orthodoxe en général.

33. *Ibid.*, p. 28. Idem, *Idéologie*, p. 101-102.

De même, l'Église de Constantinople gardait toujours son ancienne importance. Tandis que l'État perdait progressivement ses territoires et sa puissance, le patriarche oecuménique conservait son autorité et tant que chef suprême de l'Orient chrétien, et sa juridiction spirituelle embrassait non seulement tout l'ancien territoire byzantin mais aussi les pays danubiens, la Russie et le Caucase.

Ce contraste entre l'affaiblissement du pouvoir étatique de l'Empire byzantin et le maintien de l'autorité spirituelle du patriarcat oecuménique est bien illustrée par la lettre très connu et fréquemment évoquée du patriarche Antoine IV (1388-90, 1391-97), adressée au grand duc de Moscou Basile Ier; celui-ci a défendu aux églises de la Russie de mentionner le nom de l'empereur byzantin devenu alors vassal des Turcs, en disant: «Nous avons une Eglise, nous n'avons pas d'empereur». En d'autres termes, le prince russe reconnaissait l'autorité spirituelle de l'Église de Constantinople, mais il se réfusait à reconnaître la suprématie idéale de l'empereur de Byzance. La réaction du patriarche est-elle très significative: «Il est absolument impossible aux chrétiens d'avoir une Église sans avoir un empereur. Car l'Empire et l'Église forment une unité et une communion et il est absolument impossible de les séparer l'un de l'autre...»[34]. C'est la même idée sur l'unité idéale de l'empire et du sacerdoce qui prévalait dans toute la vie millénaire de l'Empire byzantin et qui fait écho aux paroles déjà citées de Jean Tzimiscès. La même idée avec pourtant une importante différence: que jadis c'était l'État, l'empereur, qui protégeait l'Église, tandis qu'à ces derniers siècles critiques, c'est l'Église, qui essaie de soutenir l'autorité ébranlée de l'empereur, ainsi que l'idée de l'empire universel et de l'oikouméné chrétienne[35]. L' autorité du patriarche et le pouvoir spirituel

34. F. Miklosich – I. Müller, *Acta et diplomata graeca sacra et profana*, vol. II, Vienne, 1862, p.188-192 (le passage cité, p. 191 l. 17-20). Cf. G. Ostrogorsky, *Histoire*, p. 575-6.

35. Voir Miklosich-Müller, *op. cit., p.* 190 **l. 26-34, la phrase caractéristique:** εἰ γὰρ καί, συγχωρήσει θεοῦ, τὰ ἔθνη περιεκύκλωσαν τὴν ἀρχὴν τοῦ βασιλέως καὶ τὸν τόπον, ἀλλὰ μέχρι τῆς σήμερον τὴν αὐτὴν χειροτονίαν ἔχει ὁ βασιλεὺς... καὶ χειροτονεῖται βασιλεὺς καὶ αὐτοκράτωρ τῶν Ρωμαίων, **πάντων δηλαδὴ τῶν χριστιανῶν** καὶ ἐν παντὶ τόπῳ καὶ παρὰ πάντων πατριαρχῶν καὶ μητροπολιτῶν καὶ ἐπισκόπων μνημονεύεται τὸ ὄνομα τοῦ βασιλέως **ἔνθα ὀνομάζονται χριστιανοί,** ὅπερ οὐδεὶς τῶν ἄλλων ἀρχόντων ἢ τοπαρχῶν ἔχει ποτέ». **Voir aussi** *ibid.*, p. 189 l. 24-25, sur le patriarche: « ὁ πατριάρχης *τὸν τόπον ἔχει τοῦ Χριστοῦ* καὶ ἐπ' αὐτοῦ κάθηται τοῦ δεσποτικοῦ...». Voir à ce propos J. Meyendorff, *Byzantium and the Rise of Russia. A Study of Byzantine-Russian relations in the fourteenth Century*, Cambridge 1981, p. 254 sq., qui considère qu'aux XII[e]-XIII[e]s. il n'y avait pas l'habitude dans les églises russes de mentionner le nom de l'empereur byzantin et que c'est Cyprien, le métropolite de Kiev (1375-1406) qui a de nouveau fait entrer cette mention, dans son effort d'assurer l'appui de Constantinople contre les revendications des Églises de Novgorod et de Lithuanie. Toutefois, la thèse de J. Meyendorff

de l'Église de Constantinople –malgré les sécousses provoquées par les efforts unionistes– conservent leur crédit jusqu'à la chute de l'Empire et même après la prise de la Ville par les Ottomans.

Constantinople après Byzance

Sous la domination ottomane, Constantinople devient le centre politique du Conquérant. Soumise à un peuple, qui de par son passé historique, par sa foi et sa culture était totalement étranger au monde byzantin, Constantinople a retrouvé son ancienne importance: elle devient la capitale de l'Empire ottoman, d'un Etat despotique et centralisé. Ce fait est dû à l'importance de sa position géographique privilégiée, ainsi qu'au prestige de son passé historique et à son rayonnement culturel.

Mais Constantinople ne fut pas seulement le centre politique du conquérant; elle fut aussi le centre spirituel des assujetis, puisqu'elle restait toujours le siège du patriarche oecuménique, dont les prérogatives et les responsabilités ont été considérablement augmentées par les sultans, de sorte qu'il représentait alors «la seule force politique» pour les peuples orthodoxes soumis aux Ottomans et le seul «réfuge des valeurs nationales». Plus spécialement pour les Grecs, pour qui Byzance s'identifiait avec l'Hellénisme, Constantinople a acquis des dimensions idéologiques exceptionelles, puisqu'elle fut le symbole de la grandeur nationale[36].

Centre politique, centre spirituel, centre d'une idéologie nationale, tel fut le rôle de Constantinople après Byzance[37].

n'affaiblit pas l'importance de la réponse du patriarche Antoine. Cf. aussi Irène Sorlin, «Un acte du patriarche Antoine IV en version slave», *Revues des Études Byzantines*, 43 (1985), p. 253-258: document du septembre 6898 (=1389) qui atteste que le métropolite de Kiev Cyprien eu récours au Synode de Constantinople pour une affaire en litige concernant l'Église russe.

36. Cf. H. Ahrweiler, *Idéologie*, p. 127-128.

37. Dans un poème de Pierre Ronsard, intitulé «De Bâle», concernant le plan de Paris et datant de 1550-1551, nous lisons les vers suivants: «Maisons d'honneur on voit dedans Lutèce«Maint bastillon, et riche forteresse / Comme ce Louvre et la Bastille noble / Dont telle n'a dedans Constantinople»: Cent ans après sa chute, Constantinople garde tout son prestige de Ville unique et demeure le terme de comparaison. (Je dois cette référence à l'amabilité du professeur Ihor Sevcenko, auquel j'exprime mes remerciements).

E. POPESCU

DER LEBENDIGE GLAUBE DER MENSCHEN IM FRÜHBYZANTINISCHEN REICH NACH DEN INSCHRIFTEN

Es gibt eine Gattung von Dokumenten in griechischer und lateinischer Sprache, die von der Archäologie ans Licht gebracht und von der Epigraphik seit über 100 Jahren studiert worden sind. Diese Dokumente sind den Theologen jedoch weniger bekannt. Es handelt sich um Inschriften.

Diese sind zwar in die Forschung einbezogen worden, aber vor allem von den Gelehrten, die sich mit dem griechisch-römischen Altertum befassen. Man hat in den Inschriften neue, meistenteils einmalige Informationen zu den verschiedenen Aspekten des wirtschaftlichen, politischen, sozialen und religiösen Lebens gefunden.

In den letzten 4 bis 5 Dezennien hat die Epigraphik infolge der großen archäologischen Entdeckungen ebenfalls große Fortschritte gemacht. Sie hat daher die Tendenz, aus einer Hilfswissenschaft der alten Geschichte und der klassischen Philologie zu einer selbständigen Disziplin zu werden; sie ist ein eigenständiges Gebiet und unentbehrlich für die historische Forschung. Diese Stellung hat sie sich erobert, da die Wissenschaftler immer mehr die Neuheit und den Wert der Inschriften im Vergleich mit anderen Dokumenten erkannten.

Schon im vorigen Jahrhundert sagte Th. Mommsen, der als Vater der lateinischen Epigraphik gilt: «Die Inschriften gehören dem Leben und nicht der Literatur an.» Mommsen wollte mit diesen Worten den ungewöhnlichen dokumentarischen Wert der Inschriften hervorheben, die mit keiner anderen Quelle zu vergleichen sind. Sie illustrieren in höchstem Grade das reale Leben. In ähnlichem Sinne sagt in unserer Zeit der große Eprgraphiker Louis Robert in Paris, daß im Vergleich zu historischen und literarischen Werken, die aus dem Altertum durch die Vermittlung von Kopisten überliefert und daher Veränderungen und Entstellungen unterworfen sind, die Inschriften so vor uns erscheinen, wie sie im Altertum errichtet und wie sie von den damaligen Menschen gesehen und gelesen wurden. Vor allem die in Stein eingemeißelten Inschtiften, die für eine allgemeine und dauerhafte Veröffentlichung bestimmt waren, sind direkte Belege einer historischen Realität, die die antiken Menschen unmittelbar zur Kenntnis nahmen und mit der wir heute durch Vermittlung dieser Dokumente in Kontakt treten können.[1] Aber nicht nur die

1. Louis Robert, *Epigraphie*, in *L'histoire et ses méthodes. Encyclopédie de la Pléiade*, volume publié sous la direction de Charles Saraman, de l'Institut, Paris, 1961, S. 460-463 (und Sonderdruck, S. 10-13);s. auch die deutsche Übersetzung von H. Engelmann, *Die Epigraphik der klassischen Welt*, Habelt, Bonn, 1970, S. 16, 18.

Inschtiften auf Stein, sondern auch diejenigen, die in andere Materialien graviert oder geschrieben wurden -z. B. Metall, Mosaik, Mörtel, kleine Gegenstände für den häuslichen Gebrauch- übermitteln uns in der Form, die die Zeitgenossen vor Augen hatten, in der Technik und Mode der Zeit, in der damals üblichen Schiftform, einfach oder verziert, kunstvoll oder nachlässig, mit der Graphie, die direkt die Sprache und den Kenntnisstand des Schreibers belegt[2], Gedanken, Gefühle und erlebnisse der Menschen vor vielen Jahrhunderten. Durch die Vermittlung der Inschriften dringen wir also unmittelbar in die griechisch-römische Welt ein, kommen wir mit der Realität in Kontakt, die die literarischen Quellen nicht immer erfassen und in ihrer ganzen Vielfalt darstelen. Man könnte daher sagen: die Inschriften sind ein Fenster, das sich direkt auf die Vergangenheit öffnet.

Was können die Inschriften uns nun über unser Forschungsthema «*Der lebendige Glaube der Menschen im frühbyzantinischen Reich (IV.-VI. Jh.)*» mitteilen?

In diesem Zusammenhang möchte ich hervorheben, daß nicht nur der eigentliche Text der Inschriften, sondern auch die äußere Form der Denkmäler, auf die dieser geschrieben wurde, nämlich die *Dekoration* in Betracht gezogen werden muß. Die Dekoration hatte nicht nur eine einfache ästhetische Funktion, sondern eine tiefere symbolische Bedeutung. Die Christen der ersten Jahrhunderte verzieren die Inschriften beispielsweise mit dem Kreuz, dem Fisch, dem Anker, der Taube, dem Pfau und anderen religiösen Sinnbildern, nicht zufällig, sondern weil sie ihnen eine symbolische Bedeutung beimaßen. Man findet das eine, oder andere Symbol beinah ohne Ausnahme auf jeder Inschrift des IV. bis VI. Jahrhunderts, am häufigsten aber findet man das Kreuz als Symbol für das Leiden des Erlösers und für seinen Sieg über den Tod. An den Anfang oder ans Ende des Textes gesetzt, oder auch sowohl an den Anfang als auch an das Ende und zuweilen innerhalb des Textes wird es das Unterscheidungsmerkmal, das von nun an, mehr als jedes andere die Zugehörigkeit zum christlichen Glauben anzeigt. Nicht selten hatten sogar die Monumente oder die Gegenstände, auf denen der Text der Inschrift eingeschrieben wurde, die Form eines Kreuzes. Es besteht also eine Korrespondenz zwicshen den dekorativen Symbolen und den Texten der Inschriften, in dem Sinne, daß die Bedeutungen einander ergänzten. Aber der besondere Wert der christlichen Denkmäler mit Inschrift besteht in ihrem Text. Sie enthalten verschiedene Informationen im Hinblick auf die Geschichte und Organisation

2. Idem, *Epigraphie*, S. 459-461 (=Sonderdruck, S. 9-11; *Epigraphik...* S. 18-19).

der Kirche, über die Bautätigkeit, die Hagiographie, die Hierarchie, die ökonomische Lage, die Streitigkeiten um die Glaubenslehren und den Kampf gegen das Heidentum. Ihre einmalige Bedeutung liegt jedoch darin, daß sie uns in das Seelenleben der christlichen Gemeinde einführen, indem sie uns Kenntnisse von den Gefühlen und innersten Gedanken der Menschen vermitteln, von den moralischen und religiösen Werten, die das tägliche Leben bestimmten. All dies wäre aus den literarischen Quellen der Zeit schwer zu erfahren.

Derjenige, der mit heidnischen, griechischen und lateinischen Inschriften vertraut ist, sieht -sobald er christlichen gegenübersteht- auf den ersten Blick einen fundamentalen Unterschied, nicht nur in der äußeren Form, sondern vor allem im Inhalt. Die Ausdrucksformen, die etwa typisch für die heidnischen griechisch-römischen Inschriften sind, sind nicht mehr zu finden; sie werden ersetzt durch andere, die den neuen Gedanken angepaßt sind. Wenn sich auch in den Anfangszeiten des freien Christentums traditionelle Formeln noch in einigen, vor allem in offiziellen Inschriften finden, so verschwinden diese allmählich und machen anderen typisch christlichen Formeln Platz. Der epigraphische christliche Wortschatz hat sich sehr schnell durchgesetzt und ist bereits im IV. Jh. voll ausgebildet. Zu den charakteristischen Worten der frühchristlichen Inschriften zählt man χριστιανός=christianus. Es bezeichnete die Christen im Gegensatz zu den Heiden und stellte einen Ehrentitel dar, für die Zeit der Verfolgungen, wie uns eine kleinasiatische Inschrift aus dem Jahre 279 bezeugt.[3] Von dem Stolz, mit dem die Christen ihren Namen trugen, erfährt man in spaterer Zeit z.B. aus den Märtyrerakten des Hl. Emilian, der in Durostorum (Silistra) zur Zeit des Kaisers Julian Apostata (362) das Martyrium erlitt. Als der Vikar von Trakien in seiner Eigenschaft als Richter Emilian fragte: «Wie heißt Du?», da antwortete ihm der mächtigste Kämpfer Christi: «Wenn Du nach meinem gewöhnlichen Namen fragst, so heiße ich Emilian; wenn Du aber den Namen meiner Vollendung suchst, dann erfahre, daß ich mich *Christ* nenne.[4] Ein anderer charakteristischer Terminus für die Christen ist πιστός, ή, das dem lateinischen *fidelis* entspricht. Er bezeichnet

3.Corpus inscriptionum graecarum (=CIG) IV, 3865 l = Le Bas et Waddington, *Voyage archéologique. Inscriptions, t.* III, Nr. 1008.

4. *Acta Sanctorum...* collegit J. Bollandus cet., Iul. t. IV, Parisiis et Romae, 1868, 373-376· *Bibliotheca Hagiographica Graeca*, IIIe éd. par Fr. Hanklin, I, Bruxelles, 1957, S. 9; idem, *Saint Emilien de Durostorm, martyr sous Julien*, in Analecta Bollandiana, 90, 1972, S. 27-35, hier S. 32; in der Übersetzung des I. Ramureanu in *Actelle Martirice* (Părinti şi şcriitori bisericesti, 11), Bukarest, 1982, S. 305-306.

einerseits diejenigen, die unangefochten dem christlichen Glauben treu blieben. In einer Inschrift aus der Festung Ulmetum (Dobrogea) aus dem V.Jh. bezeugen zwei unverheiratete junge Männer durch die Worte δύο ἄγαμοι πιστοί und durch die Darstellung des Kreuzes auf ihrer Grabstele die Zugehörigkeit zum Christentum.[5] Ebenso zeigt auf der Insel Kreta eine Frau, Olympia, daß sie ihr ganzes Leben hindurch gläubig war, in dem sie sagt[6] πιστῆς οὔσης εἰς ἅπαντα χρόνον. Zuweilen wird πιστός mit χριστιανός verbunden, wie in einer Inschrift aus Bulgarien aue dem III. oder IV. Jh.[7] Αὐρ(ήλια) Κυρῆλα χριστιανὴ πιστὴ ἀείμνηστος. Es gefiel den Christen auch, sich *Diener Gottes* oder Diener Christi zu nennen δοῦλοι τοῦ Θεοῦ (τοῦ Χριστοῦ) (*servi Dei, Christi*) oder einfach δοῦλοι (Servi)[8], dadurch zeigten sie ihre Ehrfurcht vor der Gottheit. Manchmal nannten sie sich *conservi*[9], um dadurch nicht tur die Ehrfurcht und Demut gegenüber Gott, sondern auch die Liebe zu den Mitmenschen (ganz besonders zu den Familienangehörigen) zu betonen.

Recht häufig nennen sie sich *Brüder* (ἀδελφοί,*fratres*); dieser Begriff kennzeichnet die liebevollen Beziehungen, die Christus unter den Menschen eingeführt hat; in anderen Fällen nennen sie sich «Freunde Christi» (φίλοι Χριστοῦ, φιλόχριστοι); diese Ausdrücke gehen auf das Evangelium zurück.[10] In einem späteren Zeitraum fügen die Christen ihrem Namen einen Demutstitel hinzu: ἐλάχιστος, der Kleinste, ἁμαρτωλός,der Sünder, ταπεινός, der Niedrige und andere dieser Art. Diejenigen, die nach dem Evangelium gelebt hatten, setzten Epithete wie εὐλαβής (gottesfürchtig, ευσεβής), (fromm), μακάριος

5. Emilian Popescu, *Inscriptiile greçesti si latine din secolele IV-XIII descoperite in România* (=IGLR), Bukarest, 1976 Nr. 210.

6. Anastasius C. Bandy (ΜΠΕΝΤΗΣ), *The Greek Christian Inscriptions of Crete*, Vol. X, Part I: IV-IX A. D. (Χριστιανικαὶ ἐπιγραφαὶ τῆς Ἑλλάδος. Τόμος I, Μέρος Α΄: 4ο - 9ο αι. μ.Χ.), Ἀθῆναι, 1970, 101; cf. R. Merkelbach, P. K. Dörner, S. Sahin, *Die Inschriften von Chalkedon* (Inschriften griechischer Städte aus Kleinasien, 20), Bonn, 1980, 98, 99.

8. Fr. Cumont, *Les inscriptions grecques de l'Asie Mineure*, in Mélanges d'Archéologie et d'histoire, 15, 1895, S. 249,263; es gibt zahlreiche Beispiele in allen Gebieten des Imperiums; für die Dobrudscha s. Em. Popescu, IGLR, 12, 203, 273, 374; für Aegypten: Gustave Lefebvre, *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes de l'Egypte*, Le Caire 1967, *passim*; H. Grégoire, *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure*, fasc. 1, Paris, 1922, passim; D. Feissel, *Recueil des inscriptions chrétiennes de Macedoine du III*[e] au VI[e] siècle (Ecole Française d'Athènes, Bulletin de Correspodence Hellénique, Suppl. VIII), Paris, 1983, *passim*.

9. Em. Popescu, IGLR, 51.

10. Cumont, *op. cit*, S. 260; Grégoire, *op. cit.*, 76; D. Feissel, *op. cit.*, 117 und andere Beispiele in vielen Inschriftencorpora.

(glücklich, gesegnet) zu ihrem Namen.[11] Bezeichnend für den Glauben der Christen der byzantinischen Frühzeit ist die Tatsache, daß wir in den Inschriften nicht nur auf Bekenntnisse zur Lehre der Heiligen Schrift, sondern auch auf die von der Kirche aufgestellten Dogmen treffen. Beispeilsweise beziehen sich die Christen auf den biblischen Glauben an den «lebendigen Gott» (Θεὸς ζῶν) oder an «Jesus Christus, den Sohn des lebendigen Gottes» (Ἰησοῦ Χριστέ υἱὲ Θεοῦ τοῦ ζῶντος). Ebenso bekennen sie ihren Glauben an die «konsubstantielle Dreieinigkeit»[13] (Τριὰς ὁμοούσιος) oder an die «Große lebenschaffende und ewige Dreieinigkeit» (μεγάλη καὶ ζωοποιὸς καὶ ἄχραντος Τριάς).[14] Die Erwähnungen des Gottessohnes sind recht häufig, und sogar die des Heiligen Geistes.[15] Gottes Sohn wird bezeichnet als gleichen Wesens (konsubstantiell) mit dem Vater[16] (ὁμοούσιος τῷ Πατρί), Logos Gottes, Sohn des Vaters, Pantokrator, geboren von der Jungfrau Maria (X M Γ).[17] Seine Beziehungen zum Vater sind durch die Wiederholung der Worte des Glaubensbekenntnisses, wie z.B. «Licht vom Licht, wahrer Gott vom wahren Gott»[18] gekennzeichnet. Durch den Glauben an diese Gottheit, den Schöpfergott, der alles aus dem Nichtsgeschaffen hat, indem er «die Welt vom Nichtsein zum Sein» führte -wie es eine Inschtift eines Priesters und Arztes aus Philippi so schön ausdrückt[19]- erlangte der Christ seinen Ruhm und seine Belohnung von Gott. Aber die Inschriften betonen, daß nicht irgendein Glaube notwendig ist,

11. Lefebvre, *op. cit.*, 231; Cumont, *op. cit.*, S. 263; R. Merkelbach... *Die Inschriften von Chalkedon*, Nr. 80: Φ(ῶς) Χ(ριστοῦ) φ(αίνει) π(ᾶσιν). Ἐνθάδε κεῖτ ὁ μοναχώ[ς] Ἀντώνιος ὁ ἁμαρτωλώς.

12. Cumont, *op. cit.*, S. 254-255; Bandy, *op. cit.*, 102.

13. Sitzungsber. Akad. München, 1863,I. S. 238; cf. Cumont, *op. cit.*, S. 265; V. Beševliev, *Spätgriechische und spätlateinische Inschriften aus Bulgarien*, Berlin, 1964, 35; C. Mango - J. Sevčenko, *Three Inscriptions of the Reign of Anastasius I and Constantin V*, in Byzantinische Zeitschrift, 65, 1972, S. 379-383.

14. D. Feissel, *op. cit.*, 215.

15. Idem, *ibidem*.

16. Beševliev, *op. cit.*, 35.

17. Em. Popescu, IGLR, S. 31.

18. N. A. Bees, *Die griechisch-christlichen Inschriften des Pelopones*, 1: *Isthmos- Korinthos* (Corpus der griechisch-christlichen Inschriften von Hellas, 1), Athen, 1941, Nr. 1; *Corinth* VIII, 3 *The Inscriptions* 1926-1950 by John Harwey Kent, Princeton N.J., 1966, Nr. 508; W. Dittenberger, *Sylloge inscriptionun graecarum*[3], Nr. 910 A; *Supplementum epigraphicum graecum*, II, 337.

19. St. Pelekanides, Arch. Ephem., 1955 (1961), S. 162.

sondern der wahre Glaube, πίστις ὀρθόδοξος, den die orthodoxe (katholische) Kirche (Καθολικὴ ἐκκλησία) vertritt. Die Zugehörigkeit zum orthodoxen Glauben und zur orthodoxen Kirche wird häufig auf den Inschriften hervorgehoben. Ein Vorleser (lector, ἀναγνώστης) der Kirche von Tomis[20] namens Heraclides ist stolz darauf, der Heiligen katholischen Kirche angehört zu haben (ἀναγνώστης τῆς ἁγίας καὶ καθολικῆς ἐκκλησίας)· und Gennadius, der Sohn des Helios aus Lydien berichtet,[21] daß er einen Friedhof für die Christen der katholischen Kirche gegründet hat [κοι]μητήριον χρειστιανῶν καθολικῆς ἐκκλησίας τοῦτο ἔκτισε Γεννάδιος Ἡλιου...). Auch die Christen aus Salona, aus Philippi und anderen Gebieten enwähnen, daß sie der katholischen Kirche angehörten.[22]

In demselben Sinne muß man auch die Wiederholung des Trisagion in der Form «Ἅγιος ὁ Θεός, ἅγιος ἰσχυρός, ἅγιος ἀθάνατος» deuten - ohne den Zusatz der Monophysiten «der Du für uns am Kreuz gestorben bist»[23]. (ο σταυρωθεὶς δι' ἡμᾶς). Man erkennt die Orthodoxen auch daran, daß sie gegen Sünder das Anathem der 318 Kirchenväter von Nicäa aussprechen[24] (ἔχει τὸ ἀνάθεμα ἀπό τῶν τιη΄ πατέρων ὡς ἐχθρὸς τοῦ Θεοῦ).

Häufig finden wir Zitate aus Psalmen, aus dem Evangelium, mehr oder weniger frei formulierte Bekenntnisse auf der Grundlage der Bibel oder der kirchlichen Tradition: «Der Herr ist mein Licht und mein Heil. Vor wem sollte ich mich fürchten?» (Ps. 26, 1)[25]; «Emmanuel, Gott ist mit uns. Vor wem sollte ich mich fürchten?» (Ps. 117, 6; Jesaia 7, 4; Matth. 1, 23);[26] «Das ist das Tor zum Herrn, nur Gerechte treten hinein» (Ps. 117, 20, 118, 20)[27]; «Wer unter

20. Em. Popescu, IGLR, 45.

21. Bull. ép., 1960, 364.

22. Paul Lemerle, *Philippes et la Macedoine orientale à l'epoque chrétienne et byzantine. Recherches d'histoire et d'archéologie*, Album et Texte, Paris, 1945, I, S. 93-101; Bull. ép. 1963, 140 (Philippi); CIL III 13124 (Salona); St. Pelekanides, *Studien zur frühchristlichen und byzantinischen Archäologie*, Thessaloniki, 1977, S. 381, Nr. 2.

23. CIG IV, 8916=Le Bas et Waddington, *op. cit.*, 500; cf. CIG IV, 8918· Cumont, *op. cit.*, S. 265; Lefebvre, *op. cit.*, Nr. 69, 354, 777; Bandy, *op. cit.*, 24.

24. BCH, IX, 83; Cumont, *op.cit.*, S. 265; A. Ferrua, Epigraphica, 18, 1956, (erschienen 1958), S. 94-103; Fr. Halkin, Anal. Boll., 70, 1952, S. 126; L. Robert in Bull. ép. 1959, 467, 523 mit Beispielen bis zum XIV. Jh.

25. Em. Popescu, IGLR, 60, 118.

26. *Ibidem*, 16, 140; Bull. ép., 1962, 362; 1973, 489.

27. Bull. ép. 1950,215.

dem Schirm des Höchsten sitzt und unter dem Schatten des Allmächtigen bleibt, der spricht zu dem Herrn: Meine Zuversicht und meine Gott, auf den ich hoffe»(Ps. 90, 1-2)[28]; «Kommt zu mir alle, die Ihr mühselig und beladen seid; ich will Euch erquicken (Matth. 11,28)[29];«Wer mein Wort hört und dem glaubt, der mich gesandt hat, hat das ewige Leben; er kommt nicht ins Gericht»(Joh. 5, 24).[30] Formeln, die sich an das Johanness-Evengelium anlehnen wie «Ich bin das Licht und das Leben, Alpha und Omega»[31] oder Abschmitt aus den Paulinischen Briefen wie z.B. «Von den Trägern der Macht ist nicht die gute, sondern die böse Tat zu fürchten; willst Du also ohne Furcht vor der staatlichen Gewalt leben, so tue Gutes, so daß Du ihre Anerkennung findest» (Röm. 13, 3).[32]

Ich möchte betonen, daß die Erwähnung von Glaubenswahrheiten -so wie sie oben zitiert wurden- nicht aus einer bestimmten Kategorie von Inschriften stammt, beispielsweise von offiziellen Inschriften, die ja von Autoritäten - Laien oder Kirchenmännern- aufgestellt wurden, welche mehr als Privatleute an der Reinhaltung der Lehre interesiert waren. Nein, dies ist nicht der Fall. Sie wurden aus allen Kategorien von Inschtiften gesammelt, die sowohl von kirchlichen Aurorităten als auch von einfachen Privatleuten aufgestellt wurden. Gleichzeitig möchte ich unterstreichen, daß sie keine Einzelfälle sind, sondern eine häufige Realität. Ich werde mich darauf beschränken, einige Beispiele anzuführen, um zu zeigen, daß die Heilige Schrift und die von der Kirche festgegetzten Dogmen in allen sozialen Schichten anerkannte Werte waren und daß sich alle daran gebunden fühlten. Der «lebendige Gott» der Heiligen Schrift (Θεὸς ζῶν) wird mehrfach auf kleinasiatischen Inschriften erwähnt, die von Privatprersonen aufgestellt wurden und den Text mit folgenden Worten abschließen: «sie werden es mit dem lebendigen Gott zu tun haben (ἔσται αὐτῷ πρὸς τὸν ζῶντα Θεόν oder ἔσται αὐτῷ πρὸς τὸν Θεὸν ζῶντα).[33] «Jesus Christus, der Sohn des lebendigen Gottes» wird auf einer

28. Grégoire, *op. cit.*, 165.

29. B. Lifshitz, Revue Biblique, 1970, S. 77—79, nr. 15.

30. Idem, *op. cit.*, Nr. 16.

31. Idem, *op. cit.*, Nr. 17; D. Feissel, *Inscriptions byzantines de Ténos*, BCH, 104, 1980, S. 504. Johannes 8, 12 in einer Incshrift aus Lydien, s. Grégoire, *op. cit.*, 297: Ἐγώ εἰμί τὸ φῶς τοῦ κόσμου ὁ ἀκολουθῶν ἐμοὶ οὐ μὴ περιπατήσει ἐν [τῇ σκοτίᾳ].

32. B. Lifshitz, in Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik, 7, 1971, S. 163, Nr. 22.

33. W. M. Ramsay, *The Cities and Bishoprics of Phrygia*, II, Oxford, 1985, S. 565, 652, 654; Cumont, *op.cit.*, S. 252-255; W. M. Calder, in Anatolian Studies, *Buckler* (1939), S. 15-26; (cf. Bull.

bescheidenen Grabinschrift aus Kreta von einem seiner Diener (δοῦλος) namens Nikon angerufen. Er beginnt den Text auf dem Gedenkstein folgendermaßen: «Jesus Christus, Sohn des lebendigen Gottes, denke an Deinen Sklaven Nikon.» (Ἰησοῦ Χριστέ, υἱὲ Θεοῦ τοῦ ζῶντος, μνήσθητι τοῦ δούλου σου Νίκωνος).[34] Dagegen findet sich die Erwähnung der konsubstantiellen Dreieinigkeit oder des Sohnes Gottes, der eines Wesens mit dem Vater ist, auf Inschriften mit offiziellem Charakter. Als der Kaiser Anastasius I (491-518) die Festung Euchaita wiederaufbaute und dort den ersten Bischof einsetzte, stellte er sie unter den Schutz der «konsubstantiellen Dreieinigkeit»[35] (Τοῦτον φυλάττοι Τριὰς ὁμοούσιος ἐν τοῖς σκήπτροις νικητὴν ἀναδικνύουσα) und auf die Konsubstantialität Jesu Chtisti mit dem Vater wird in einer Inschrift in der Vorhalle einer Kirche in Pautalia (Bulgarien)[36] hingewiesen. Ebenso werden die Worte «Licht vom Licht, wahrer Gott von wahren Gott» an den Anfang einer offiziellen Inschrift gestellt, die der Statthalter Victorinus zur Zeit Justinians errichtet hat.[37]

Andererseits finden sich Formeln, die Jesus Christus Logos Gottes, Sohn des Vaters, geboren von der Jungfrau Maria nennen, in einer großen Zahl verschiedener Inschriften, unter anderem auf Gegenständen für den häuslichen Gebrauch (Amphoren, Vasen verschiedener Größe, Vasendeckel etc.).[38] Dies

ép., 1939, 20); idem, in Anatolian Studies Journal of Brit. Inst. Arch. Ankara, 5, 1955, S. 25-38 (cf. Bull. ép. 1956, 24, 292); iden, *Monumente Asiae Minoris Antiqua*, (=MAMA), VII, 1956,S. XXXVII aus Einführung; idem, Journal of Roman Studies, 1956, 33 (cf. Bull. ép., 1959, 32); Louis Robert, *Hellénica. Recueil d'épigraphie, de numismatique et d'antiquités grecques*, XI-XII, S. 398-405. Man findet sogar Formeln wie folgende: ἀθάνατον Θεόν (Ramsay, *op. cit.*, 388 aus Apamea) oder: ἔσται αὐτῷ πρὸς τὸν Ι(ησοῦν) Χ(ριστόν) (idem, *ibidem*, 526, Nr. 371 aus Eumeneia); ein anderes Beispiel aus Apamea (MAMA, VI, 224): ἔσται αὐτῷ πρὸς τὸν Θεόν. Ἰχθῦς.

34. Bandy, *op, cit.*, 102.

35. C. Mango - I. Sevcenko, *Three Inscriptions of the Reign of Anastasius I and Constantin V*, in Byz. Zeitschr., 65, 1972, 379-383 (cf. Bull. ép, 1973, 31): Ὁ ψήφῳ Θ(εο)ῦ τῶν ὅλων κρατῶν Ἀναστάσιος εὐσεβὴς αὐτοκράτωρ τόνδε τὸν ἱερόν χῶρον πολίζι (πολίζει) καὶ τὸν κάλλιον ἐνπνευστεὶς παρὰ τοῦ μάρτυρος ἐγίρει τῷ πολὶσματει τεῖχος, ἄσυλον μὲν ἐπὶ πᾶσιν ἣν πρῶτος αὐτὸν εἵδρυσεν ἀρχιερατικὴν καθέδραν τηρῶν, ἄξιον δὲ δῶρον Θ(ε)ῷ προσενέγκας καὶ μάρτυρας τῆς εὐσεβίας τοὺς εὖ παθόντας πτωχούς. Τούτον φυλάττοι Τριὰς ὁμοούσιος ἐν τοῖς σκήπτροις νικητήν αναδικύσα.

36. Besevliev, *op. cit.*, 35; cf. Cumont, *op. cit.*, S. 265.

37. Dittenberger, *Syll.*³ Nr. 910 A; Bees, *Corpus... Isthmos-Korinthos*, l; Corinth VIII, 3, Nr. 508: + Φῶς ἐκ φωτὸς, Θεὸς ἀληθινὸς ἐκ Θεοῦ ἀληθινοῦ, φυλάξη τὸν Αὐτοκράτορα Ἰουστινιανὸν καὶ τὸν πιστὸν αὐτοῦ δοῦλον Βικτορίνον ἅμα τοῖς οἰκοῦσειν ἐν Ἑλλάδι τοὺς κ(α)τ(ὰ) Θεὼν ζῶντας.

38. Em. Popescu, IGLR, S. 31.

zeigt die Verbreitung der Formeln in verschiedenen sozialen Schichten. «Der Schöpfergott» wird von einem Priester und Arzt auf einer Grabinschrift in folgendem Kontext angerufen: «Herr Jesus, Christus, Gott, der Du alles aus dem Nichtsein zum Sein geschaffen hast, vergiß mich nicht am Tage des Gerichts und habe Erbarmen mit meinen Sünden.»[39]

Der alte Hymnos Trisagion, der schon seit dem 2. Jahrhundert bezeugt ist und dann in den Liturgien des Hl. Basilius des Gr. und des Johannes Chrysostomos gesungen wurde und weit verbreitet war -besonders nach dem 4. Ökumenischen Konzil von Chalcedon,- ist auf zahlreichen öffentlichen und privaten Inschriften zu finden.[40] Die Einwohner der Stadt Milet setzen ihn z.B. an den Anfang einer Inschrift, die von der Wiederherstellung eines Tores der Festung zur Zeit Justinians und seiner Gemahlin Theodora berichtet[41]; aber der Hymnos ist auch auf anderen, von Privatleuten aufgestellten Inschriften gegenwärtig.[42]

Zitate aus Psalmen oder aus dem Evangelium sind gleichermaßen in Inschriften von Aurotitäts - wie von Privatpersonen vorhanden. Beispielsweise findet man den Psalm 26, 1 «Der Herr ist mein Licht und mein Heil. Vor wem sollte ich mich fürchten?» auf einer Marmorvase eirgemeißelt, die wahrscheinlich als Behälter für Weihwasser in einer Basilika in Tomis diente, und auch auf einer *mensa martyrum* in Histria. Der Psalm 117, 6 (=Jes. 7, 14; Matth. 1, 23) «Emmanuel, Gott ist mit uns. Vor wem sollte ich mich fürchten?» befindet sich auf einem Architrav in Apamea (Syrien), auf Inschriften verschiedenen Charakters aus Nubien, Histria, Tomis und anderen Gebieten. Der Psalm 28, 3 (29, 3) «Die Stimme des Herrn schallt über den Wassern, der Gott der Herrlichkeit donnert...»wurde in einem Baptisterium eingemeißelt. Dagegen erscheint der Psalm 117, 20 «Das ist das Tor zum Herrn, nur Gerechte treten hinein» auf einer Inschrift, die von dem Diener Gottes Demetrius aus Hebron

39. St.Pelekanides, Arch. Ephem., 1955 (1961),S. 162: Κοιμητήριον Παύ[λου] πρεσβ(βυτέρου) καὶ ἰατροῦ Φιλιππησίων. Κ(ύρι)ε Ἰ(ησοῦ) Χ(ριστ)ὲ ὁ Θεὸς ὁ ποιήσας ἀπὸ τῶν μὴ ὄντων εἴ[ς] εἶναι, ἐν τῇ ἡμερᾳ τῆ[ς] κρίσεως μὴ μνηστὴς τῶν ἁμαρτιῶν μοῦ ἐλέησόν με.

40. In seiner früheren Form, die wir in den *Constitutiones apostolicae*, cap. LXXII treffen, es hatte den folgenden Text: Ἅγιος, ἅγιος, ἅγιος Κύριος Σαβαώθ, πλήρεις ὁ οὐρανὸς καὶ ἡ γῆ τῆς δόξης σου und nach dem V. Oekumenischen Konzil in Chaldedon lautete: (ἅγιος) ὁ Θεὸς, ἰσχυρὸς ὁ Θεός, Θεὸς ἀθάνατος ἐλέησον ἡμᾶς. In den Inschriften finden wir ziemlich oft, s. Lefebvre, *op. cit.*, S. XXX und Nr. 69, 354, 777.

41. Grégoire, *op. cit.*, 219.

42. CIG, IV, 8916 (=Grégoire, *ibidem*, 230).

(Palestina) errichtet wurde, welcher Hilfe und Gnade Jesu Christi in einer bestimmten schwierigen Situation erbittet; und der Psalm 17, (118, 24 «Dies ist der Tag, den der Herr gemacht hat; wir wollen jubeln und uns an ihm freuen» ist in einer Mauer eines Klosters in Ägypten eingeritzt.[43] Am Eigang zu einer Basilika auf der Insel Lesbos, die aus dem IV.-V. Jh. stammt, befindet sich auf einem in die Wand eingemauerten Stein die Inschrift mit dem Versen 1 und 2 des 90. Psalms: «Wer unter dem Schirm des Höchsten sitzt und unter dem Schatten des Allmächtigen bleibet, der spricht zu dem Herrn: Meine Zuversicht und meine Burg, mein Gott, auf den ich hoffe.»

Was Zitate aus dem Evangelium betrifft, wie z.B. Matth. 11, 28 «Kommt alle zu mir, die ihr mühselig und beladen seid; ich will euch erquicken» oder Joh. 5, 24 «Wer mein Wort hört und dem glaubt, der mich gesandt hat, hat das ewige Leben; er kommt nicht ins Gericht», so findet man sie auf Wandmalereien einer Basilika, aber auch auf anderen epigraphischen Denkmälern. Der Vers «Von den Trägern der Macht ist nicht die gute, sondern die böse Tat zu fürchten; willst Du also ohne Furcht vor der staatlichen Gewalt leben, so tue Gutes, so daß Du ihre Anerkennung findest» aus dem Römerbrief 13, 3 wurde auf einem Mosaik in Caesarea in Palestina gefunden.

Beeindruckend und sehr aufschlußreich für den Glauben der Menschen in dem Zeitabschnitt, mit dem wir uns befassen, ist die Häufigkeit der *Anrufe* Gottes, Jesu Christi, der Jungfrau Maria, der Engel und der Heiligen mit der Bitte um Hilfe in den verschiedenen Lebensumständen. Formeln wie «Gott hilf» (Κύριε βοήθι), «Jesus Christus, hilf Deinem Diener (Deiner Dienerin)» (Ἰησοῦ Χριστέ, βοήθι τῷ δούλῳ σου), «Mutter Gottes hilf» (Θεοτόκε βοήθι), «Heilige Erzengel, helft (ἅγιε ἀρχάγγελε, βοήθι), «Heiliger Demetrius (Georg usw.) hilf» (ἅγιε Δημήτριε... βοήθι τῷ...), lesen wir, wenn die Menschen Hilfe brauchen, nicht nur in diesem Leben, sondern auch besonders, wenn sie von diesem Leben in das Jenseits hinübergehen.

Als die Einwohner der Festung Tomis (Dobrogea) die Stadtmauer nadh einer schwierigen Belagerung wiederherstellten, brachten sie an einem gut sichtbaren Ort, wahrscheinlich sogar am Haupttor der Stadt, auf einem Stein die folgende Inschrift an: «Herr, hilf der erneuerten Festung»[44] (Κύριε βοήθι τὴν πόλιν ἀνανεουμένην). Ein Würdenträger aus dem VI. Jh., der die Funktion eines *Stratelates* innehatte, sucht die Hilfe Gottes für sich und die

43. Ch. Bachatly, *Le monastère de Phoibammon dans la Thébaïde*, II. *Graffiti, inscriptions et ostraca*, Le Caire, Public. Soc. Arch. Copte, 1965, nr. 13; (cf. Bull. ép., 1972, 615).

44. Em. Popescu, IGLR, Nr. 7.

Seinen[45] († Κύριε βοήθησον Εἰουστίνῳ στρατηλάτη). Und Victorinus, der Gouverneur von Achaia in der Zeit Justinians, ruft die heilige Maria, die Mutter Gottes, um Hilfe an, daß sie «das Kaiserreich Justinians, der Christus liebt, ihn selbst und die Einwohner von Korinth, die nach dem Willen Gottes leben», schützen möge.[46]

Auch Privatpersonen suchen Gottes Hilge für sich selbst und für ihre Angehörigen. Leontius und Andreas aus Hagioi Deka (Kreta) beispielsweise «suchen Hilfe für sich und für alle, die mit ihnen leben» (Κύριε βοήθι τοῖς δούλοις σου Λεοντίῳ καὶ Ἀνδρέᾳ καὶ πᾶσι τοῖς μετ' αὐτῶν).[47] Eindrucksvoll ist der Ruf nach Gottes Hilfe von einem Christen aus Sirmium (Mitrovitza) gegen Ende des VI. Jahrhunderts, in einer wegen der barbarischen Einfälle sehr unruhigen Periode. Auf einem bescheidenen Ziegelstein, der ihm zur Verfügung stand, bittet der unbekannte Verfasser dieser Inschrift um die Hilfe Gottes für die Festung, in der er wohnte, für die Romania (d.h. für das byzantinische Reich), für sich selbst und dafür, daß der avarische Feind abgewehrt würde: «Herr Jesus, hilf der Festung, wirf den avarischen Feind heraus und behüte die Romania und den, der dies geschrieben hat».[48]

Die Engel werden ebenfalls angerufen und unter ihnen vorzugsweise die heiligen Erzengel Michael und Gabriel.

Z.B. wurde auf der Insel Thera eine Inschrift aus dem V. Jh. mit dem folgenden Text entdeckt: «Heiliger und Furchtgebietender Erzengel Michael, hilf Deinen Dienern Harilaos und Mnenosyne und ihren Kindern».[49]

Aber abgesehen von den Inschriften, die ihnen ganz allein gewidmet sind, erscheinen die beiden Erzengel in Verbindung mit dem Namen Christi, sowohl

45. V. Besevliev, *op. cit.*, 173.

46. Dittenberger, Syll.³, 910 B; Bees, *op. cit.*, 2; D. Feissel, BCH, lol, 1977, S. 220-224: Ἁγ(ία) Μαρία, θεοτόκε, φύλαξον τὴν βασιλείαν τοῦ φιλοχρίστου Ἰουστινιανοῦ καὶ τὸν γνησίως δουλεύοντα αὐτῷ Βικτορίνον σὺν τοῖς οἰκοῦσιν ἐν Κορίνθῳ κ(ατὰ) Θεὼν ζῶντας.

47. Bandy, *op. cit.*, 25.

48. Eranos Vindobonensis, Wien, 1983, S. 1893, S. 331-333; V. Hoffiller, *Prolegomena zur Ausgrabungen in Sirmium*, Bericht über den VI. Intern. Kongreß für Archäologie, 1939, Berlin, 1940, S. 519, Tf. 59; Gyula Moravcsik, *Byzantinoturcica*, Berlin, 1958, S. 303; Arnulf Kollautz, *Die «Inscriptio de Avaris von Sirmium» als Dokument einer byzantinischen Gebetsanrufung*, in *Studia in honorem Veselini Besevliev*, Sofia, 1978, S. 534-562; D. A. Zakythinos, *Byzantinische Geschichte* 324-1071, Böhlaus Nachf., Wien-Graz, 1979, S. 52-53: Χρ[ιστὲ] Κ[ύριε] βοήτι τῆς πόλεως, κ' ἔρυξον (κὲ ἔρυξον) τὸν Ἄβαριν, κὲ πύλαξον (=φύλαξον) τὴν Ῥωμανίαν κὲ τὸν γράψαντα. Ἀμήν.

49. Grégoire, *op. cit.*, 116.

auf steinernen Denkmälern, als auch auf Gegenständen für den häuslichen Gebrauch (auf verschiedenen Arten von Vasen aus Keramik, Vasendeckeln usw.). Im letzteren Falle wurden ihre Namen meistens abgekürzt in der Form Χ Μ Γ eingraviert.[50]

Recht häufig, wenigstens in bestimmten Gegenden des Imperiums, sind Inschriften, die den namenlosen Schutzengel einer bestimmten Person erwähnen. Einige Beispiele aus Kleinasien und den Inseln im Ägäischen Meer sollen über diese Art von Inschriften Aufschluß geben: «Engel des Dyonysius»[51] ("Αγγελος Διονυσίου), «Engel der Priesterin Epicto»[52] ("Αγγελος 'Επικτοῦς πρεσβύτιδος), «Engel des Heliodor«[53] ("Αγγελος 'Ηλιοδώρου), «Engel des Tryphon»[54] ("Αγγελος Τρύφωνος).

Von den Heiligen werden häufig angerufen: der hl. Stephanus, der erste Märtyrer, der hl. Johannes, der Theologe, die heiligen Petrus und Paulus, der hl, Nikolaus, der hl. Georg, der hl. Demetrius und der hl. Panteleimon. In Gegenden mit sehr beliebten Lokalheiligen ruft man gewöhnlich und in erster Linie diese an. Berspielsweise stand Ephesus unter dem Schutz des hl. Demetrius, Euchaita in der Provinz Pontos unter dem Schutz des hl. Theodorus Stratilates usw.

Die Anrufe an die Heiligen sind kurz, man bittet in ihnen um persönliche Hilfe, für die Familie und für die Angehörigen oder für die ganze Gemeinde, zu der der Christ gehört. Hier sind einige Beispiele: «Theologe, hilf dem Ökonom Isidor»[55] (Θεολόγε, βοήθει 'Ισιδώρῳ οἰκονόμῳ), «Hl. Nikolaus, hilf diesem Dorf und allen Leuten»[56] ("Αγιε Νικόλαε, βοήθησον τῷ χωρίῳ τούτῳ καὶ πάντα), «Heiliger Panteleimon, hilf mir»[57] ("Αγιε Παντελεήμον, βοήθι...), «Und Du, mein Herr, hl. Demetrius, hilf uns, Deinen Dienern und Deiner Dienern Maria, die Du uns wiedergegeben hast».[58]

50. Em. Popescu, IGLR, S. 414.

51. Grégoire, *ibidem*, 169.

52. Idem, *ibidem*, 167.

53. Idem, *ibidem*, 174.

54. Idem, *ibidem* 185.

55. Idem, *ibidem*, 185.

56. Bandy, *op. cit.*, 24.

57. Idem, *ibidem*, 112.

58. D. Feissel, *Recueil*, 107.

Die Anrufungen an die Heiligen sind auf Steinmonumente geschrieben oder auf Gegenstände aus Keramik oder anderen Materialien.

Eine wichtige Kategorie von epigraphschen Dokumenten, die uns hilft, den Glauben und die Gekankenwelt der Menschen der frühbyzantinischen Zeit gut kennenzulernen, ist die der *Grabdenkmäler*. Wir begegnen einer großen Vielfalt von Symbolen (Kreuz, Taube, Anker, Pfau, Chrismon, den Buchstaben A und Ω, den Worten Φῶς und Ζωή und verbalen Ausdrucksformen, die alle denselben allgemeinen Glauben zum Inhalt haben: Jesus Christus hat den Tod durch die Auferstehung überwunden, er hat für alle Menschen ein Leben im Jenseits vorbereitet, das das wahre Leben, die Ruhe und die ewige Glückseligkeit ist (κοιμητήριον, ἀνάπαυσις).

Daher kommen Hinweise wie diese: *in morte resurrectio*[59] (durch den Tod zur Auferstehung), *crux mortis et resurrectionis*[60] (das Kreuz des Todes und der Auferstehung), «Gib Ruhe, Herr, mit den Gerechten Deiner Dienerin»[61]; «Ich bin gestorben in der Hoffnung auf Auferstehung und den Genuß des ewigen Lebens»[62]; «Herr, Allmächtiger, gib Ruhe der Seele Deiner Dienerin mit Deinen Heiligen»[63]; «Herr Gott, gib Ruhe der Seele Deines Dieners im Schloße Abrahams, Isaaks und Jakobs, weil dort Deine Gerechten ausruhen»[64]; «Jesus Christus, Sohn des lebendigen Gottes, gedenke Deines Dieners... und lege seine Seele in den Schoß Abrahams, Isaaks und Jakobs»[65] und ähnlich sind einige von den Gedanken, die auf den Grabsteinen ausgedrückt sind.

Wenn auch das irdische Leben als eitel und vergeblich angesehen wird («Beim Verlassen dieses vergeblichen Lebens...» lesen wir auf einem Grabdenkmal)[66], so sicherte doch nur ein Leben in Tugend die Glückseligkeit in Jenseits. Eine Reihe von christlichen Tugenden wird als Garantie für die Erlangung des ewigen Lebens genannt. Ein Arzt und Veterinär aus Kreta[67]

59. Em. Popescu, IGLR, 94.

60. Idem, *ibidem*, 173.

61. Idem, *ibidem*, 173.

62. Idem, *ibidem*, 92.

63. Inschrift aus Panopolis (Aegypten); cf. Bull. ép., 1974, 697.

64. Togo Mina, *Inscriptions coptes et grecques de Nubie* (Public. Soc. Arch. Copte), Le Caire, 1942, Nr. 153; cf. Bull. ép. 1946-1947, 25.

65. Bandy, *op. cit.*, 102.

66. Idem, *ibidem*, 97, 104.

67. Idem, *ibidem*, 97.

berichtet, daß er «ein milder und ruhiger Mann war, bevor er dieses vergebliche Leben verließ»; ein Priester sagt, daß er ein Gelehrter, ein Freund Christi und Eingeweihter (μύστης) in allen Dingen und ein allzeit bereiter Ratgeber war»[68]; ein Lektor sieht den Verdienst seines Lebens darin, daß er Nächstenliebe geübt hat[69]; andere erwähnen, daß sie der «orthodoxen Kirche» angehört und «daß sie sich» zu Christus als Gott und Erlöser «bekannt haben».[70]

Recht oft wird die Jungfräulichkeit als hochgeschätzte Tugend erwähnt, vor allem bei Frauen, die das Amt einer Diakonisse hatten, und bei Bischöfen. Folgende Texte lesen wir auf Inschriften aus Macedonia (Edessa): «Grabdenkmal der Diakonisse Theodosia und der Jungftauen Aspilia und Agathocleia»[71]; «Grabdenkmal der Kalimera, Akylina und Apantia, ewige Jungfrauen».[72] Eine Diakonisse aus Athen bittet Gott um Vergebung der Sünden und erinnert daran, daß sie ihr ganzes Leben «in Jungfräulichkeit, Eifer für Gott und in Askese» verbracht hat.[73] Keuschheit, Eifer, rechter Glaube, Zugehörigkeit zur orthodoxen Kirche werden von zwei Bischöfen auf ihren Epitaphen in der Hoffnung auf Vergebung der Sünden und Gewinn des ewigen Lebens erwähnt.[74]

Ein Einwohner der Festung Amphipolis (Macedonia) sagt auf seinem Grabstein in wenigen Worten zusammengefaßt, daß er die christlichen Tugenden respektiert hat, daß er nämlich «dieses gewöhnliche menschliche Leben in Würde verbracht hat, indem er die lebenschaffende, große, unvergängliche Dreieinigkeit anrief, um das ewige Leben zu erlangen»[75] (τὸν

68. Idem, *ibidem*, 77.

69. Idem, *ibidem*, 104.

70. Idem, *ibidem*, 76.

71. D. Feissel, *op. cit.*, 20.

72. Idem, *ibidem*, 22.

73. E. Mastrocostas, Athens Anals Arch., 4, 1971, S. 188: †'Ενθάδε κεῖται ἡ δούλη τοῦ Κ(υρίο)υ Θεοπρέπια ἀειπάρθενος καὶ διακ(όνισσα)τοῦ Χρ(ιστο)ῦ, ἀσκητικὸν, θεόζηλον, πάνσεμνόν τε ἐν Κυρίῳ Θεῷ διανήσασα βίον. Eine Inschrift aus Kleinasien (Yonuslar) berichtet über Anastasia, die 60 Jahre, das heißt das ganze Leben, als Jungfrau gelebt hat; cf. L. Robert, *Hellénica*, XIII, S. 76-77.

74. E. Mastrocostas, *op. cit.*, S. 189: †'Ενθάδε κῖται εἰρεύς Θ(εο)ῦ, θεῖος, δίκαιον, ἀσκητὴς, ὀρθόδοξος, ἀποστολικὸς... ἐπίσκοπος. Bull. ép.,1939, 421: Der Bischof Heortasius wird als: φίλος ἀνδρῶν, τίμιος εὐνοῦχος, ἀεὶ Θεὸν λιτανεύων, ὅς νέος ὢν ἔθανεν ἀκήδεα πάντα προλίψας στέμματά τε λιτουργῶν καὶ ἐκκλησίας πολύτιμον bezeichnet.

75. D. Feissel, *op. cit.*, 215.

κοινὸν ἀνθρώπινον βίον εὐσχημόνως διαγαγών, διὰ παντὸς τὴν ἐλπίδα τῆς αἰωνίου ζωῆς ἱκετεύσας ἀπολαβεῖν παρὰ τῆς μεγάλης καὶ ζωοποιοῦ ἀχράντου Τριάδος).

Das Leben in Würde (εὐσχημόνως), d. h. nach den Prinzipien des Evangeliums, hatte die ewige Seligkeit als Ziel. Auch ein Kantor (ψάλτης) auf der Insel Kreta läßt auf seinen Epitaph schreiben, daß er «die ungelogenen Verheißungen Christi erwarte»[76] (περιμένων τὰς ἀψευδεῖς τοῦ Χριστοῦ ἐπαγγελίας). Diese «ungelogene Verheißung Christi»war - wie uns eine andere Inschrift erklärt - *die Auferstehung*. Ein Prokurator der kaiserlichen Donänen in der Gegend um Thessaloniki sagt, daß er ein Grabmal für sich, seine Gemahlin und seine Tochter «bis zur Auferstehung»[77] (ἕως ἀναστάσεως) vorbereitet hat.

Die Auferstehung und die ewige Seligkeit wurden also erlangt durch den wahren Glauben und Leben und Tod in Christus. Auf vielen Grabdenkmälern lesen wir, daß die Verstorbenen in Christus gelebt haben[78] (ζῶσα ἐν Χριστῷ) une sie im Namen Christi tätig waren[79] (ἐποίησεν ἐν Χριστῷ) und daß sie in Christus entschlafen sind[80] (ἀναπαυσαμένη ἐν Χριστῷ· ἐν Χριστῷ κοιμητήριον). Daher beenden die Christen mehrmals den Text auf den Grabmälern mit dem Rat an die anderen, «in Gott zu leben» (ζήσης ἐν Θεῷ,[81] ἐν Θεῷ ζήσης[82]), «in Christus» (ἐν Χριστῷ ζήσης) und sich« in Christus zu freuen» (χαίρετε ἐν Χριστῷ).[83]

Eine höhere Stufe der christlichen und vorbildlichen Existenz stellte das *mönchische Leben* dar. Es sicherte dem Menschen in dieser Welt ein sündloses Leben, Schutz der Seele gegen teuflische Versuchung und am Ende die Freuden des Paradieses in Gemeinschaft mit den siegreichen Märtyrern: «Die beste Erde deckt meinen Leib..., aber meine Seele freut sich im Paradies mit

76. Bandy, *op. cit.*, 71.

77. I. G. X, 2, 351; cf. 440.

78. D. Feissel, *op. cit.*, 116.

79. Idem, *ibidem*, 226.

80. Idem, *ibidem*, 15; cf. Grégoire, *op. cit.*, 69-71: τελειωθεὶς ἐν Χριστῷ, τελευτήσασαν ἐν Χριστῷ.

81. D. Feissel, *op. cit.*, 9.

82. Idem, *ibidem*, 11.

83. Idem, *ibidem*, 12; änliche und sogar identische Formeln findet man in sehr zahlreichen Inschriften, s. z. B. Lefebvre, *op. cit.*, S. XXX-XXXI; B. Lifshitz, Zeitschrift des Palestina Vereins, 78, 1962, 180-184; cf. Bull. ép. 1964, 514.

den siegreichen Märtyrern, weil ich aus einem reinen Leben verschieden bin, denn meine Seele war durch das mönchische Leben gegen die Versuchung durch den Teufel geschützt».[84]

Nach der Zeit der Christenverfolgung treffen wir hier auf eine ältere Auffassung, nach der die Menschen, die nach Vollkommenheit gestrebt hatten, mit den Märtyrern gleichgesetzt werden konnten, welche in ihrer Würde und ihrem Ruhm als unvergleichlich galten. Die Mönche erreichten die höchste Stufe des Lebens in Christus, die Vergöttlichung, und diese konnte aufgrund der Menschwerdung des Gottessohnes erreicht werden. Auf den Rang eines hochentwickelten seelischen Lebens und auf die Vergöttlichung weist der Grabstein des Mönches Magnus auf der Insel Kreta hin: «Christus, Logos, Du hast Magnus in die fromme Mannschaft der Gerechten aufgenommen. Durch seinen Eifer für die Dinge des Himmels, welche berühmt sind für die Früchte, die sie tragen, hat er die Ehre eines Engels erlangt, weil er geehrt hat, was heilig ist, und als Belohnung wurden ihm das Reich des Himmels und ewige Vergöttlichung durch den menschgewordenen Gott zuteil. Er hatte die Gewohnheit, Deinen Geist in seine außergewöhnlich große Seele aufzunehmen; dadurch bekam sein irdischer Leib den göttlichen Glanz, der ein Geschenk der Auferstehung ist. Oh, der Du gesegnet bist!»[85]

Damit wir uns aber ein einprägsames Bild vom Glauben der Menschen in frühbyzantinischer Zeit machen und den schicksalhaften Scheideweg erfassen können, der damals durch das Christentum eingeschlagen wurde, erscheint es mir notwendig, auf die Verfahrensweisen der Kaiser einzugehen, welche als offizielle Personen par excellence an die heidnischen Traditionen des römischen Staates gebunden waren. In den Akten, die die Tätigkeiten der Kaiser schriftlich niederlegen, stellen wir die Beibehaltung einer Reihe von traditionellen Formeln fest, ganz besonders bei den kaiserlichen Titeln. Noch in dieser Zeit werden Triumphtitel erwänt, die die Kaiser nach militärischen Siegen über die barbarischen Völker angenommen haben, ebenfalls das Jahr des Konsulats und einige Epithete wie *Pius, Felix, Victor (Triumphator), semper Augustus* und sogar *Pontifex Maximus.* Man weiß, daß Theodosius der Gr. der erste christliche Kaiser war, der auf den Titel *Pontifex Maximus* verzichtet hat. Wir finden sogar am Ende des IV. Jahrhunderts bei Kaiser Arcadius Formeln wie diese: «Herr über die Erde, das Meer und das gesamte Menschengeschlecht»[86] ([Τὸ]ν γῆς καὶ θαλ[άσσ]ης καὶ παντὸ[ς] ἀνθρώπου ἔθνους καὶ γένους

84. Bandy, *op. cit.*, 93.

85. Idem, *ibidem*, 86.

86. Grégoire, *op. cit.*, 124 ter: [Τὸ]ν γῆς καὶ θαλ[άσσ]ης καὶ παντὸ[ς] ἀνθρώπων ἔθνους καὶ γένους δεσπότην [Φλ.] Ἀρκάδιον ἡ Κολοηνῶν πόλις; cf. Nr. 124, 275,276. Diese Formeln sind

δεσπότην [Φλ.] Ἀρκάδιον), die Reminiszenzen an die kaiserlichen Titel aus der ersten Hälfte des III. Jahrhunderts sind.

Trotzdem erscheinen christliche Elemente schon von Anfang an. Kaiser Konstantin der Gr. ist von der Stadt Augusta Traiana (Bulgarien) als «Kämpfer für den Frieden» *(pacificus-*τὸν εἰρήνης πρόμαχον*)* geehrt worden und als «derjenige, der das ganze Glück des Menschengeschlechts bringt»[87] (ἁπάσης εὐδαιμονίας χορηγόν); und auf einer Inschrift auf dem Haupttor des kaiserlichen Palastes in Konstantinopel lesen wir, Christus habe den Kaiser «wegen seiner beständigen frommen Verehrung des Göttlichen geholfen, das Feuer des Tyrannen auszulöschen und ihm die Herrschaft über die ganze Erde verliehen»[88]; sein Sohn Constantius wird in einer Inschrift aus Aphrodisias (Carien) unter den Schutz des «alleinigen und einzigen Gottes» gestellt[89] (εἷς Θεὸς ὁ μόνος σῷζε Κωνστάντειν (-ιον)). Mit der Zeit werden die Kaiser ihre offiziellen, überkommenen Titel verändern, indem sie immer mehr christliche Elemente einführen. Sie möchten ausdrücken, daß «fromm und gottesfürchtig» sind, daß sie «im Namen Jesu Christi regieren». Daher finden wir Ausdrücke wie ἐν ονόματι τοῦ δεσπότου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ oder ἐν Χριστῷ βασιλεύς (αὐτοκράτωρ) Ρωμέων, εὐσεβέστατος καὶ θεοφιλέστατος βασιλεύς haufig in den Inschriften.[90]

Eine offizielle Inschrift, die die Bautätigkeit des Kaisers Anastasius I (491-518) in Euchaita und die dieser Stadt zuerkannten Priviliegen zum Inhalt hat, besagt, daß dieser Kaiser «durch die Gnade Gottes Macht über alle Dinge hat und ein frommer Autokrator ist».[91] Die typisch christlichen Formeln, die den

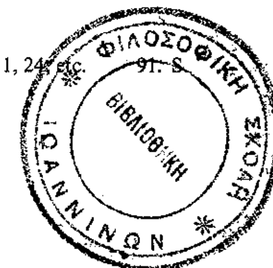
mit denen der Kaiser des III. Jhs. ähnlich. In einer Ehreninschrift für Karakala aus Histria (Dobrudscha) lesen wir: Ἀγαθῇ Τύχῃ [τ]ὸν γῆς καὶ Θαλάσσης δεσπότην Αὐτοκράτορα [Κ]αίσαρα Μ[άρκον] Αὐρ[ή λιον Ἀντωνείνον] εὐσεβῆ Σεβ[αστὸν], Ἀραβικ[όν]...s. *Histria. Monografie arheologica,* I, Bukarest, 1954, S. 530-533, Nr. 16.

87. Besevliev, *op. cit.,* 190.

88. J. Vogt, *Konstantin der Große und sein Jahrhundert,* zweite neubearbeitete Auflage, 1949/1960, F. Bruckmann K. G. München, S. 217: «Über dem Haupteingang desPalastes zeigte ein Gemälde den Kaiser und seine Söhne, unter ihren Füßen die Schlange, über ihren Häuptern das Kreuz. Den Sinn dieser Darstellung darf man wohl in der Inschrift erläutert sehen , die über dem zum Meer hinabführenden Tor angebracht war und die neuerdings als Fragment wiedergefunden und so gedeutet wurde: Christus habe dem Kaiser wegen seiner beständigen frommen Verehrung des Göttlichen geholfen, das Feuer des Tyrannen auszulöschen und ihm die Herrschaft über die ganze Erde verliehen».

89. Grégoire, *op. cit.,* 253.

90. Idem, *ibidem,* 69, 107, 219, 291; Besevliev, *op. cit.,* 157; I. G. X, 2, 1, 24 etc. 91. S. oben Anm. 35.



Kaiser betreffen, vervollständigen sich zur Zeit Justinians; sie werden von nun an bei seinen Nachfolgern üblich. Die Inschriften aus der Zeit Justinians, ganz gleich in welchem Teil des Imperiums sie geschrieben wurden, sind hervorragend sowohl durch die Formulierung als auch durch ihren in höchstem Maße durchdachten theologischen Gehalt. Es ist anzunehmen, daß der Text einiger dieser Inschriften sogar von Justinian selbst verfaßt wurde. In ihnen begegnen wir theologischen Formulierungen, die zu der Vorliebe Justinians für diese Probleme pasen. Für diese Annahme spricht auch, daß Procopius aus Caesarea uns überliefert, daß der Kaiser, dem er den Beinamen «der, der niemals schläft» gegeben hat, höchstpersönlich einige seiner Gesetze und Dokumente verfaßte, wobei er bis ins kleinste Detail die Normen ihrer Anwendung festlegte.[92] Die Zahl der epigraphischen Denkmäler aus der Zeit Justinians ist sehr groß. Nur auf einige von ihnen werden wir uns beziehen.

Eine Inschrift aus Trapezunt beginnt mit folgenden Worten: «Im Namen unseres Herrn Jesus Christus, unser Gott, der Kaiser Caesar Flavius Justinianus[93]...»; eine andere aus Milet hat am Anfang das Trisagion[94]; und in Dokumenten aus der Peleponnes lesen wir am Anfag das forgende Zitat aus dem Glaubensbekenntnis: «Licht vom Licht, wahrer Gott vom wahren Gott»[95]; oder die Bitte um Hilfe an die Mutter Gottes als «Gottesgebärerin».[96] Justinian und Theodora werden in den Inschriften als *christliche Kaiser bezeichnet,* die *Christus leben* und *orthodox* sind. In einer Inschrift aus Bostra lesen wir:[97] «Durch die Fürsorge und großzügige Spende unserer *orthodoxen Kaiser* Justinian und Theodora». ([ἐκ προμ]ηθεία[σ] κα[ὶ] φιλοτιμίας [τῶν] ὀρθοδόξ[ων ἡμῶν βασι]λίων 'Ιουστινιανοῦ καὶ Θεοδώρας...). Ganz besonders bezeichnend für den Glauben Justinians erscheinen mir zwei Inschriften, die eine aus Konstantinopel, die andere aus dem Kloster Sinai, deren Text meiner Ansicht nach, von Justinian selbst verfaßt worden ist. Die Inschrift aus Konstantinopel lehnt sich an den Wortlaut der Bitte an, die der Priester im feierlichsten Augenblick der Liturgie, nämlich bei der Eucharistie spricht: «Deine (Gaben) aus Deinen (Gaben) bringen Dir,

92. Procopius, *Hist. arc.* 13, 28-29, 33; 14,4-5.

93. GIG IV, 8636.

94. Grégoire, *op. cit.*, 219.

95. S. oben Anm. 17.

96. S. oben Anm. 46.

97. CIG IV, 8638.

Christus, Deine Diener Justinian und Theodora. Empfange sie gnädig, Sohn Gottes, der Du einen Leib angenommen hast und für uns gekreuzigt worden bist. Halte uns im orthodoxen Glauben. Und verherrliche die Kaiserherrschaft, die Du uns anvertraut hast, in Deinem Glanz und verteidige sie durch die Vermittlung der Gottesgebärerin und ewigen Jungfrau Maria.»[98]

Die andere aus Sinai ist der Grundstein des Klosters, der bis heute an die Verwirklichung dieses großartigen Werkes erinnert: «Dieses heilige Kloster wurde auf dem Boden errichtet dort, wo Gott zu Moses gesprochen hat, durch den demütigen Kaiser der Römer, Justinian, zum ewigen Gedenken an ihn und seine Frau Theodora. Es wurde beendet im 30. Jahr seiner Herrschaft; und Dula wurde als Abt eingesetzt im Jahre seit Adam... und seit Christus...».[99]

Der Wunsch Justinians hat sich insofern erfüllt, als sein Name und der Theodoras seit mehr als eineinhalb Jahrtausenden ohne Unterbreshung in den Gottesdiensten dieses Klosters erwähnt werden. Das Kloster ist nicht nur eine Gedenkstätte an den Kaiser und seine Gemahlin geworden, sondern auch ein wertvoller Schatz der östlichen Kirche, da in ihm sowohl die Reliquien der hl. Katharina als auch Kunstschätze von hohem kulturellem Wert aufbewahrt werden.

Ich habe in dieser Darstellung versucht, bei den Theologen und Historikern des südosteuropäischen Raumes das Interesse an epigraphischem Material zu wecken. Vorzugsweise habe ich Dokumente aus diesem Raum ausgewählt; die in ihnen enthaltenen Informationen habe ich jedoch oft dadurch vervollständigt, daß ich Inschriften aus anderen Teilen der byzantinischen Welt heranzog. Es gibt keine wesentlichen Unterschiede zwischen den einzelnen Gebieten. Die damalige Welt war vom geistlichen Standpunkt aus, einheitlich, sie lebte in einer wirklichen *Ökumene,* da sie in die politischen Grenzen eines einzigen Staates, nämlich des Byzantinischen Reiches, eingefügt war.

98. CIG IV, 8643: Τὰ σὰ ἐκ τῶν σῶν σοι προσφέρομεν οἱ δοῦλοι σου, Χριστέ, 'Ιουστινιανὸς καὶ Θεοδώρα, ἅ εὐμενῶς πρόσδεξαι, υἱὲ καὶ Λὸγε τοῦ Θεοῦ ὁ σαρκοθεὶς ὑπὲρ ὑμῶν, καὶ ἡμᾶς ἐν τῇ ὀρθοδόξῳ πίστει σου διατήρησον καὶ τὴν πολ[ι]τέαν, ἥν ἡμῖν ἐ[π]ίστευσας, εἰς τὴν ἰδίαν σου δόξαν αὔξησον καὶ φύλαξον πρεσβείαις τῆς 'Αγίας Θεοτόκου καὶ ἀεί παρθένου Μαρίας.

99. CIG IV, 8634: in monasterio Montis Sinai in tabula marmorea supra portam septentrionalem quae in hortum descenditur: †'Εκ βάθρων ἀνηγέρθη τὸ ἱερὸν τοῦτο μοναστήριον τοῦ Σιναίου ὄρους, ἔνθα ἐλάλησεν ὁ Θεὸς τῷ Μωυσῇ, παρὰ τοῦ ταπεινοῦ βασιλέως 'Ρωμαίων 'Ιουστινιανοῦ πρὸς ἀίδιον μνημόσυνον αὐτοῦ καὶ τῆς συζύγου του Θεοδώρας. Ἔλαβε τέλος μετὰ τὸ τριακοστὸν ἔτος της βασιλείας του καὶ κατέστησεν ἐν αὐτῷ ἡγούμενον ὀνόματι Δουλᾶ ἐν ἔτει ἀπὸ 'Αδάμ ͵ςκα', ἀπό δὲ Χ(ριστο)ῦ ͵φκζ'.

Das was ich gemacht habe, ist nur ein *florilegium*. Der Reichtum und die inhaltliche Vielfalt der epigraphirschen Dokumente ist weit größer als ich hier in diesen Zeilen zeigen konnte. Wir glauben aber, daß aus dieser Darstellung klar hervorgeht, daß das Leben der Menschen im frühbyzantinischen Reich von *der christlichen Religion* beherrscht wurde. Der Glaube an *Jesus Christus* und *das Leben gemäß seiner Lehre* waren lebendige Realitäten . Diese Tatsache geht sowohl aus der äußeren Form der epigraphischen Denkmäler, als auch ganz besonders aus ihrem Inhalt hervor. Das was die Aufmerksamkeit in besonderem Maße auf sich zieht, ist das Lebensideal der Menschen jener Zeit: *sie hatten durch ihre Existenz in Christus die Sichercheit des ewigen Lebens.* Zugleich sehen wir, daß sie an den großen dogmatischen Streitigkeiten interessiert waren, die die Kirche und die byzantinische Welt erschütterten. Hinweise auf die «Dreieinigkeit eines Wesens», auf «Jesus Chtistus als Sohn des lebendigen Gottes», geboren vom Vater als «Licht vom Licht, wahrer Gott vom wahren Gott» auf die Jungfrau Maria als «Gottesgebärerin» (Theotokos), auf das Trisagion ohne Hinzufügung der Monophysiten, auf die Beschlüsse der ökumenischen Konzilien und auf Ähnliches sind in den Inschriften vorhanden und bezeugen, wie sehr die Menschen von den großen theologischen Problemen betroffen waren.

«Es wäre ein Mißverständnis, wenn man annähme, -sagt Prof. A. M. Ritter[100] (Alte Kirche, S. 182—83)- die Lehrstreitigkeiten jener Zeit hätten allenfalls in Kreisen führender Bischöfe und Theologen Widerhall gefunden. Wie sehr vielmehr auch der sogenannte Mann auf der Straße daran Anteil genommen hat, -wenn auch nicht immer zum Besten der Sache, um die es ging!- lehrt z. B. folgende indignierte Äußerung Gregors von Nyssa in seiner Rede *De deitate filii et spiritus sancti*, gehalten vor den Teilnehmern eines auf kaiserliche Einladung anberaumten «Religionsgespräches» zu Konstantinopel im Juni 383. «Denn sämtliche Gegenden der Stadt sind voll von derartigen Leuten, die engen Gassen ebenso wie die Märkte, Plätze und Wegkreuzungen; voll von denen, die mit Textilien hockern, an Wechseltischen stehen, uns Lebensmittel verkaufen. Fragst Du, wieviel Obolen es macht, so philosophiert Dir Dein Gegenüber etwas von «gezeugt» und «ungezeugt»vor. Suchst Du den Preis eines Stückes Brot in Erfahrunz zu bringen, so erhältst Du zur Antwort: «Größer ist der Vater, und der Sohn steht unter ihm». Lautet Deine Frage: «Ist das Bad schon fertig?», so definiert man Dir, daß «der Sohn sein Sein aus dem Nichts habe».

100. *Alte Kirche* I, ausgewählt, übersetzt und kommentiert von Adolf Martin Ritter (Kirchen - und Theologiegeschichte in Quellen. Ein Arbeitsbuch herausgegeben von Heiko A. Oberman, Adolf M. Ritter und Hans Walter Krumwiede), 2. Aufl. 1982, Neukircher Verlag, S. 182-183.

Die Inschriften, die wir erwähnt haben, stammen aus einer Zeit, die von vielen Gelehrten als dekadent betrachtet wurde. Es ist wahr, daß die ersten 2 bis 3 Jahrhunderte des byzantinischen Reiches nicht mit der ruhmreichen Periode des römischen Reiches vergleichbar sind, in der wirtschaftliche, kulturelle und politisch-soziale Fortschritte zu verzeichnen waren. Dennoch darf der Fortschritt- ganz bexonders von Theologen- nicht nur an der Zahl und Größe öffentlicher und privater Gebäude und an der Vielzahl literarischer und künstlerischer Werke gemessen werden. Er besteht auch in seelischer Erfahrung, in der Verbindung des Menschen mit Gott. Auch in der frühbyzantinischen Zeit gab es zahlreiche, ja sogar gigantische Bauwerke, aber diese waren Gott geweihte *Basiliken*. Sie wurden von den Archäologen überall, sowohl in den Städten als auch in den Dörfern in einer so großen Zahl ans Tageslicht gebracht, daß einige Gelehrte die ersten 2 bis 3 Jahrhunderte der byzantinischen Geschichte als Periode der «paleochristlichen Basilika» charakterisieren. Ist er ein Abstieg in der Geschichte der Menschheit, wenn andere öffentliche und private Gebäude gleicher Größe fehlen? Wir meinen, nein. Die Basiliken waren der Ort, an dem der lefendige Glaube an Jesus Christus entstand und fortbestand. Diese Menschen lebten nicht in Palästen wie ihre Vorgänger, aber sie waren imstande, die Wechselfälle des Lebens, die barbarischen Invasionen und Krisen jeglicher Art zu ertragen, sodaß sie die griechisch-römische Zivilisation retteten und den folgenden Generationen überlieferten. Ja noch mehr - die damaligen Christen waren in der Lage, ihren Glauben in einer schwierigen Zeit aufrechtzuerhalten, ihn den barbarischen Völkern zu übermitteln und sie dadurch zu zivilisieren. Der Prozeß der Christianisierung der barbarischen Völker ist ein anderer Aspekt, den die Inschriften hervorheben. Goten, Hunnen, Slaven nehmen den christlichen Glauben an und machen sich gleichzeitig die überlegene Kultur zu eigen.

Am geschichtlichen Scheideweg, den das Ende der Antike darstellt, waren die Christen fähig, die Welt durch ihren lebendigen Glauben zu retten, der sich -wie wir gesehen haben- auch in den Inschriften widerspiegelt. Könnte dies nicht auch für andere Zeiten ein gültiges Vorbild sein, ein κτῆμα ἐς αἰεί, nach den Worten von Thucydides? (I, 22).

Bukarest

Prof. Emilian Popescu

Σ. ΤΡΩΙΑΝΟΣ

ΕΡΓΑ ΚΑΙ ΗΜΕΡΕΣ ΕΝΟΣ ΔΙΚΑΣΤΗ ΤΟΥ 15ου ΑΙΩΝΑ
Ἤ
Η ΤΕΧΝΙΚΗ ΤΗΣ ΛΙΒΕΛΛΟΓΡΑΦΙΑΣ

Πρίν ἀπό λίγους μῆνες εἶδε τό φῶς τῆς δημοσιότητας[1] ἕνα κείμενο πολύ ἐνδιαφέρον στό περιεχόμενό του, ἀλλά συγχρόνως καί περίεργο στή μορφή του. Πρόκειται γιά ἕνα κείμενο ὑβριστικό, γιά ἕνα λίβελλο δηλαδή, μέ τή διαφορά ὅτι ἐνῶ τά γραφτά τῆς μορφῆς αὐτῆς στή βυζαντινή γραμματολογία εἶναι συνήθως ἀνώνυμα[2], τοῦτο ἐδῶ εἶναι ἐπώνυμο. Πρός στιγμή ἀντιμετωπίστηκε ἀπό τούς ἐκδότες τοῦ κειμένου (σ. 8) τό ἐνδεχόμενο, νά πρόκειται γιά ἕνα φιλολογικό κατασκεύασμα τελείως φανταστικό, ἐπηρεασμένο ἴσως ἀπό τόν 'Αριστοφάνη, πού γιά τό λόγο αὐτό συνδέθηκε ἀπό τό συντάκτη του μέ τόν ὅρο «κωμωδία». Οἱ ἴδιοι ὅμως ἀποκρούουν αὐτή τήν ἐκδοχή, ἐπειδή αὐτός, ἐναντίον τοῦ ὁποίου στρέφεται ὁ λίβελλος, ἦταν πρόσωπο ὑπαρκτό. Ἄλλωστε καί ὁ ἐξαιρετικά ἐπιθετικός τόνος τοῦ συντάκτη σέ μερικά σημεῖα δέν ἀφήνει περιθώρια γιά τήν ὑποστήριξη μιᾶς τέτοιας ἄποψης (βλ. π.χ. στίχ. 92 ἑπ.).

Τό κείμενο ἔχει τήν τυπική μορφή ἐπιστολῆς, ἀπό τήν ὁποία προκύπτει τό ἀκόλουθο πραγματικό ὑλικό. Συντάκτης της εἶναι κάποιος 'Ιωάννης, πού οἱ ἐκδότες, μέ πολύ σοβαρά ἐπιχειρήματα, ταυτίζουν μέ τό γνωστό λόγιο τοῦ 15ου αἰώνα 'Ιωάννη 'Αργυρόπουλο. 'Αποδέκτης τῆς ἐπιστολῆς εἶναι ὁ Δημήτριος Καταβλαττᾶς, πού ἀργότερα ἄλλαξε τό ὄνομά του σέ Δημήτριος Καταδοκεινός. Λόγιοι καί οἱ δύο, κάποτε πιθανόν συνδέονταν μέ δεσμούς φιλίας, γιατί σέ ἕνα σημεῖο τῆς ἐπιστολῆς λέγεται μέ ἀρκετή σαφήνεια, πώς ὁ 'Ιωάννης βοήθησε τόν Καταβλαττᾶ νά ξεμπλέξει ἀπό μία δικαστική ὑπόθεση, στήν ὁποία βρισκόταν κατηγορούμενος γιά πλαστογραφία (στίχ. 27-31). Ἄγνωστο γιά ποιούς λόγους ἡ φιλία αὐτή, ἤ ἔστω καί ἡ ἁπλή φιλική διάθεση, κάποια στιγμή μετατράπηκε σέ ἐχθρότητα. Μία ἀπό τίς ἐκδηλώσεις αὐτῆς τῆς ἀλλαγῆς εἶναι καί τό ὅτι ὁ Καταβλαττᾶς κατηγόρησε τόν 'Ιωάννη γιά ἀσέβεια καί ἀθεΐα, διατυπώνοντας συγχρόνως μομφές καί γιά τήν οἰκογένειά του (εἰδικότερα γιά τήν ἠθική τῆς μητέρας του· βλ. στίχ. 51-52, 91-92).

1. *P. Canivet — N. Oikonomidès,* [Jean Argyropoulos], La comédie de Katablattas: invective byzantine du XV[e] s., Δίπτυχα 3 (1982-1983, κυκλοφ. 1984) 5-97.

2. Βλ. *'Οδ. Λαμψίδη,* Τινά περί ἀνωνύμων λιβέλλων ἐν Βυζαντίῳ, 'Επ. 'Ετ. Βυζ. Σπ. 18 (1948) 144-152. Βλ. γιά τήν ποινική δίωξη τῆς πράξης *Σπ. Τρωϊάνου.* 'Ο «Ποινάλιος» τοῦ 'Εκλογαδίου. Συμβολή εἰς τήν ἱστορίαν τῆς ἐξελίξεως τοῦ ποινικοῦ δικαίου ἀπό τοῦ Corpus Iuris Civilis μέχρι τῶν Βασιλικῶν. [Forschungen zur byzant. Rechtsgeschichte, 6]. Φραγκφούρτη 1980, σ. 53 ἑπ.

Δέν προκύπτει μέ βεβαιότητα ἀπό τά συμφραζόμενα, τό ἄν ἡ κατηγορία αὐτή διατυπώθηκε σέ δικαστήριο, ὁπότε ἡ ἐνέργεια αὐτή θά εἶχε ὁδηγήσει σέ κίνηση ποινικῆς διαδικασίας κατά τοῦ 'Ιωάννη, ἐφόσον εἶναι γνωστό ὅτι οἱ πράξεις τῆς ἀπόκλισης ἀπό τήν ὀρθόδοξη δογματική διδασκαλία καί τῆς ἀθεΐας συνιστοῦσαν στό Βυζάντιο καί παραβάσεις τοῦ κοινοῦ, δηλαδή τοῦ πολιτειακοῦ, ποινικοῦ δικαίου[3]. Ἄν ὅμως εἶχε γίνει αὐτό, ἐπειδή ὁ συγγραφέας τῆς ἐπιστολῆς —ὅπως ὁ ἴδιος μᾶς πληροφορεῖ— ἦταν μέλος τοῦ κλήρου τῆς Μ. 'Εκκλησίας, θά εἶχε ἐπιληφθεῖ τῆς ὑποθέσεως γιά νά δικάσει τίς κατηγορίες τοῦ Καταβλαττᾶ κάποιο ἐκκλησιαστικό δικαστήριο καί εἰδικά ἡ 'Ενδημοῦσα Σύνοδος, ἐνόψει τῆς σοβαρότητας τῆς κατηγορίας. Σ' αὐτήν ὅμως τήν περίπτωση, ἐπειδή σύμφωνα μέ τίς καθιερωμένες στούς κανόνες αρχές τῆς ἐκκλησιαστικῆς δικονομίας ὁρισμένα πρόσωπα ἀποκλείονται ὡς κατήγοροι —μεταξύ αὐτῶν καί ὅσοι δέν ἔχουν ἄμεμπτη ἠθική προσωπικότητα[4]—, πρέπει νά θεωρηθεῖ βέβαιο ὅτι ὁ κατηγορούμενος θά εἶχε παρουσιάσει τό περιεχόμενο τῆς ἐπιστολῆς στό δικαστήριο γιά νά πετύχει τήν ἀποβολή τοῦ κατηγόρου του, ὁπότε βεβαίως θά εἶχε τό ἔγγραφο τελείως διαφορετική μορφή. Γι' αὐτό, θεωρῶ πιθανότερο, ὅτι οἱ κατηγορίες τοῦ Καταβλαττᾶ, πού ἔδωσαν τήν ἀφορμή γιά τό γράψιμο τῆς ἐπιστολῆς, θά εἶχαν διατυπωθεῖ πρός κάποια διοικητική ἀρχή, ἴσως καί στόν ἴδιο τόν αὐτοκράτορα, εἴτε ἁπλῶς γιά νά μειώσουν τόν 'Ιωάννη, εἴτε καί γιά νά παρεμποδίσουν τό διορισμό του σέ κάποια δημόσια θέση ἤ τήν ἀπονομή ἑνός ἀξιώματος —πράγματα πού δέν ἀποκλείονταν ἀπό τήν κληρική του ἰδιότητα.

Στήν ἐπιστολή ἀναφέρεται ρητά (στίχ. 54-55), ὅτι ὡς πρός τίς κατηγορίες γιά τήν ἀσέβεια κατά τήν ἀθεΐα ὁ συντάκτης τῆς ἐπιστολῆς εἶχε ἤδη προσφύγει στά πολιτειακά δικαστήρια. Ἄν ὅμως ἡ κατηγορία τοῦ Καταβλαττᾶ εἶχε ἀπευθυνθεῖ στά δικαστήρια, τότε δέν εἶχε κανένα λόγο ὁ συντάκτης τῆς ἐπιστολῆς νά προσφύγει στή δικαιοσύνη γιά νά προστατεύσει τήν προσωπικότητά του ὡς ὀρθοδόξου χριστιανοῦ, γιατί ἡ γνωστή διάταξη περί ταυτοπαθείας[5] θά ὁδηγοῦσε αὐτόματα στήν τιμωρία τοῦ κατηγόρου πού δέν μπόρεσε νά ἀποδείξει τό περιεχόμενο τῆς κατηγορίας. Ὅλα αὐτά παραμένουν ὡστόσο ὑποθέσεις, γιατί στήν ἀρχή τῆς ἐπιστολῆς

3. Βλ. *Τρωϊάνο,* ὅ.π., σ. 45 ἑπ., 116 ἑπ.

4. Βλ. *Σπ. Τρωϊάνου,* 'Η ἐκκλησιαστική δικονομία μέχρι τοῦ θανάτου τοῦ 'Ιουστινιανοῦ, 'Αθῆναι 1964, σ. 100 ἑπ. καί *τοῦ ἰδίου,* 'Η ἐκκλησιαστική διαδικασία μεταξύ 565 καί 1204, 'Επετ. Κέντρου 'Ερεύνης ἱστορ. ἑλλην. δικαίου 13 (1966, κυκλοφ. 1969) 1-148 (ἐδῶ 91 ἑπ.).

5. Βλ. γιά τίς σχετικές παραπομπές στίς πηγές *Τρωϊάνου,* 'Ο «Ποινάλιος» κλπ. (πιό πάνω σημ. 2) σ. 104 ἑπ.

γράφει ὁ 'Ιωάννης: «*Ἤκουσά σου τῶν ἐφ' ἡμᾶς ληρημάτων, ὦ κακή κεφαλή, καί ὅσα ἐπί δικαστηρίου συμφορήσας ὥσπερ τινά ἰόν καθ' ἡμῶν ἐξέχεας*». Δέν ἀποκλείεται ὅμως νά πρόκειται γιά τό δικαστήριο, στό ὁποῖο προσέφυγε ὁ 'Ιωάννης ἐναντίον τοῦ κατηγόρου του.

Μέ πολύ πιθανό λοιπόν —πάντως ὄχι βέβαιο— τόν «ἐξωδικαστηριακό» χαρακτήρα τῶν κατηγοριῶν τοῦ Καταβλαττᾶ γεννιέται τό ἐρώτημα, σέ τί ἀποσκοποῦσε ἡ ἐπιστολή-λίβελλος. Κατά πᾶσα πιθανότητα ἀπέβλεπε σέ δύο στόχους. 'Αφενός μέν στό νά μειώσει τό βάρος τῶν κατηγοριῶν τοῦ Καταβλαττᾶ ἀπέναντι στούς τρίτους, ἀποκαλύπτοντάς τους, ποιός ἦταν ὁ κατήγορος, ἀφετέρου δέ στό νά κόψει τή διάθεση τοῦ τελευταίου γιά συνέχιση τῆς πολεμικῆς κάτω ἀπό τήν ψυχολογική πίεση τῆς ἀπειλῆς, ὅτι θά προχωρήσει καί σέ ἄλλες ἀποκαλύψεις σέ βάρος του —μέ πολύ διεξοδικότερο τρόπο αὐτή τή φορά (βλ. στίχ. 50-51, 717-719). 'Από αὐτό μπορεῖ νά συναχθεῖ, ὅτι τό κείμενό μας εἶχε στήν πραγματικότητα ἕναν εὐρύ κύκλο ἀποδεκτῶν, ὅπως π.χ. οἱ ἐπιστολές πού σήμερα δημοσιεύονται στόν τύπο.

Θά καταβληθεῖ ἐδῶ προσπάθεια νά ἀξιολογηθεῖ κοινωνιολογικά τό περιεχόμενο τοῦ λιβέλλου. 'Η ἀλήθεια τῶν ἰσχυρισμῶν τοῦ 'Ιωάννη δέν μᾶς ἐνδιαφέρει, γιατί σκοπός τῆς παρούσας μελέτης δέν εἶναι ἡ προσωπογραφική ἔρευνα. Ὅσο γιά τή νομική ἀξιολόγηση, αὐτή σέ πολύ περιορισμένη κλίμακα εἶναι δυνατή, γιατί δέν πρόκειται γιά κείμενο νομικό. Τά λίγα στοιχεῖα πού ἐνδιαφέρουν τό δίκαιο θά ἐπισημανθοῦν χωριστά.

'Ο συντάκτης τοῦ λιβέλλου ἀρχίζει τήν ἐξιστόρηση τῶν περισσότερο ἤ λιγότερο ἀληθινῶν κατορθωμάτων τοῦ ἀντιπάλου του τηρώντας χρονολογική σειρά. Καί πρῶτο παραλαμβάνει τόν πατέρα τοῦ Καταβλαττᾶ —φυσικό ἄλλωστε, ἀφοῦ κι ἐκεῖνος εἶχε καίρια θίξει τήν ἠθική τῆς μητέρας τοῦ 'Ιωάννη—, προσάπτοντάς του τήν ἄσκηση ἑνός ταπεινοῦ, γιά τά μέτρα τῶν Βυζαντινῶν, ἐπαγγέλματος, «βαναύσου» καί χειρωνακτικοῦ, δηλαδή τοῦ ὑφαντῆ. 'Ακόμα πληροφορεῖ, ὅτι ὁ πατέρας Καταβλαττᾶς εἶχε καταδικαστεῖ ὡς κλέφτης «δημοσίων». Στό σημεῖο αὐτό διαφωνῶ λίγο μέ τούς ἐκδότες τοῦ κειμένου. Νομίζω ὅτι ὁ ὅρος «δημόσια» καλύπτει ἐδῶ ὁποιοδήποτε ἀντικείμενο ἀνήκει στόν fiscus, κι ὄχι μόνο χρήματα. 'Αλλά κι ἄν ἀκόμα δεχτοῦμε, ὅτι ὁ «κλέπτων τά δημόσια» εἶναι ὁ κλέφτης δημοσίου χρήματος, καί πάλι αὐτό δέ σημαίνει, ὅτι ὁ δράστης πρέπει νά βρισκόταν στήν ὑπηρεσία τοῦ δημοσίου, νά ἦταν δηλαδή διαχειριστής δημοσίου χρήματος (ὅπως π.χ. στή Ν. 105 τοῦ Λέοντος), γιατί μπορεῖ νά νοεῖται ὁ ἁπλός φοροφυγάς. 'Ενδιαφέρουσα εἶναι πάντως ἡ πληροφορία γιά τίς ποινές πού ἐπιβάλλονταν στούς ὑπαίτιους αὐτοῦ τοῦ ἐγκλήματος. Ἴσως νά ἀποτελεῖ αὐτό καί μιά ἔνδειξη γιά τήν κοινωνική θέση τοῦ πατέρα Καταβλαττᾶ, γιατί διαπόμπευση καί δημόσια μαστίγωση γιά τά μέλη τῶν οἰκονομικά ἰσχυρῶν

τάξεων, χωρίς νά ἀποκλείεται θεωρητικά, εἶναι δύσκολα νοητή, ἰδίως γιά ἔγκλημα περιουσιακῆς φύσης, ὅπως ἡ κλοπή, ὅπου κατά κανόνα οἱ ποινές εἶναι περιουσιακές[6]. Γιά τή μητέρα τοῦ Καταβλαττᾶ περιορίζεται ὁ Ἰωάννης νά γράψει ὅτι ἦταν πιό ἀκόλαστη κι ἀπό τήν Ὀμφάλη, ἐπιφυλασσόμενος ὅμως νά τά πεῖ ἄλλη φορά διεξοδικότερα.

Ὁ ἑπόμενος στόχος τοῦ Ἰωάννη ἦταν ἡ παιδεία τοῦ Καταβλαττᾶ. Τόν κατηγορεῖ ὅτι ἄρχισε τή φοίτησή του σέ μεγάλη ἡλικία (κοντά στόν Ἀλέξιο Φορβηνό) καί ὅτι, εἴτε γιατί σ' αὐτή τήν ἡλικία ἦταν μειωμένη ἡ ἀφομοιωτική του ἱκανότητα, εἴτε γιατί δέν τόν βοηθοῦσε τό μυαλό του, εἴτε, τέλος, γιατί εἶχε στρέψει ὅλη του τήν προσοχή σέ ἄλλου εἴδους ἐνδοσχολικές δραστηριότητες (γιά τίς ὁποῖες θά γίνει λόγος πιό κάτω), παρέμεινε ἀπαίδευτος. Σχολιάζοντας τό γεγονός, ὅτι χάρη στήν εὔνοια τῆς τύχης ἔφθασε ὁ Καταβλαττᾶς νά γίνει δάσκαλος, δέν διστάζει νά τόν ἀποκαλέσει *«ἀναλφάβητον»*, *«παντάπασιν ἀμαθῆ καί τῶν γε γραμματικῆς καί ῥητορικῆς πρώτων στοιχείων καί τῆς ἄλλης τῶν λόγων παιδείας ἀδαῆ»*.

Γιά νά δείξει τήν ἀγραμματοσύνη τοῦ πρώην φίλου του περιγράφει ὁ Ἰωάννης ἕνα χαριτωμένο στιγμιότυπο ἀπό τή δραστηριότητα τοῦ Καταβλαττᾶ ὡς δικαστικοῦ γραμματέα. Ἕνα ἀπό τά μέλη τοῦ δικαστηρίου ἦταν κληρικός καί μάλιστα ἱερομόναχος. Ἑτοιμάζοντας λοιπόν τά δικαστικά ἔγγραφα γιά ὑπογραφή ἔπρεπε νά γράψει ὁ Καταβλαττᾶς ἐκεῖ πού θά ὑπέγραφε ὁ κληρικός-δικαστής τήν τυπική φράση «ὁ ἐλάχιστος ἐν ἱερομονάχοις». Ἀπό λάθος του ὅμως, ἀντί γιά «ἐλάχιστος» ἔγραψε «ὀλόχεστος», πράγμα πού προκάλεσε τήν εἰρωνική ἀντίδραση τοῦ ἄλλου δικαστῆ. Σηκώθηκε καί ἀπομάκρυνε τό κάθισμά του γιά νά μήν τόν πάρουν οἱ σχετικές μυρωδιές!

Ἀκολουθεῖ τό βαρύ πυροβολικό, δηλαδή οἱ (ἀληθινές ἤ ὑποθετικές) ἐρωτικές περιπέτειες τοῦ ἥρωά μας, πού ὁ συγγραφέας περιγράφει μέ συναρπαστικό τρόπο, ἰδίως ὅσα συνέβησαν τήν ἐποχή πού φοιτοῦσαν καί οἱ δύο στό ἴδιο σχολεῖο, ἀφοῦ, ὅπως καί μόνος του ὁ Ἰωάννης ὁμολογεῖ, παρακολουθοῦσε μέ πολύ ἐνδιαφέρον ἀπό τήν κλειδαρότρυπα τά καμώματα τοῦ πολύ μεγαλύτερου σέ ἡλικία συμμαθητῆ του. Αὐτός λοιπόν ὁ μεγάλος μαθητής εἶχε ἀποκτήσει μερικές πολύ κακές συνήθειες στόν τουρκικό στρατό, ὅπου, ὅπως φαίνεται, ὑπηρέτησε γιά λίγο ὡς ἔφηβος καί μετά τό ἔσκασε (στίχ. 115-119), καί τίς συνήθειες αὐτές δέ δίστασε νά τίς μεταφυτέψει καί στό χῶρο τοῦ σχολείου, τοῦ ὁποίου τό περιβάλλον ἦταν ἰδιαίτερα πρόσφορο.

6. Βλ. *Τρωϊάνου*, Ὁ «Ποινάλιος» κλπ. σ. 111 ἐπ. Πρβλ. καί *Φ. Κουκουλέ*, Βυζαντινῶν βίος καί πολιτισμός, τ. 3, Ἀθῆναι 1949, σ. 188 ἐπ., 219 ἐπ.

Νά πῶς περιγράφει σέ ἕνα σημεῖο ὁ Ἰωάννης ὅσα συνέβαιναν στό «φροντιστήριο» τοῦ Φορβηνοῦ: *«Νῦν δέ σου τά τῆς ἀσελγείας καί προσωτέρω προβῆναι ἐτόλμησεν, ἤδη τούς τῶν νέων πρωκτούς ἀρξάμενος ἀναψᾶν κἀντεῦθεν σύνδυο καί σύντρεις ὁσημέραι τούτους φεῦ διαπυγιζόμενος. Ταῦτά σοι καί ταχέως τούς πλείστους αὐτῶν ἀντί ἠιθέων εὐρυπρώκτους ἀπέφηνας, θᾶττον ἤπερ Ἡρακλῆς τάς Θεστίου θυγατέρας, σφᾶς αὐτάς διακορισάμενος»*. Ἀπό τίς παραπάνω συνήθειες δέν ἀποξενώθηκε ὁ Καταβλαττᾶς οὔτε κι ἀργότερα, ὅταν ὡς δάσκαλος εἶχε δικό του σχολεῖο, διδάσκοντας τούς μαθητές του τίς παλιές του στρατιωτικές ἐμπειρίες. Ἄλλωστε, ὅπως τοῦ γράφει καί ὁ συντάκτης τῆς ἐπιστολῆς, τί νά τούς διδάξει, ἀφοῦ δέν ἤξερε τίποτε ἄλλο: *«... καί νῦν μέν ἀσελγείας καί ἀκολασίας, νῦν δέ τῆς ἐναγοῦς ἀρρενοφθορίας, αὐτός αὐτοῖς ἡγεμών τούτων γινόμενος καί ἀντί λόγων ταυτί τά μυσαρά τῶν μαθημάτων τοῖς φοιτηταῖς ὑποδεικνύς; Καί ἴσως γε οὐκ ἀπεικότως· ἅ γάρ ἦσθα διδαχθείς, ταῦτα δήπου καί διδάσκων ἐτέλεις. Λόγων γοῦν παιδείας ἀμοιρῶν, πῶς ἄν καί διδάσκειν εἶχες αὐτούς;»* (στίχ. 210-215). Γιά νά δείξει τό μέγεθος τῆς γενικῆς ἀγανακτήσεως ἐναντίον τοῦ Καταβλαττᾶ σημειώνει ὁ Ἰωάννης στό λίβελλό του, ὅτι ὁ κόσμος τόν ἀποκαλοῦσε *«ὁ κολάσεσι καί δίκαις μυρίαις ὑπόχρεως, ὁ παιδογόνων μορίων ἀφαίρεσιν δίκαιος ὤν ὑποστῆναι, ὁ ζεούσῃ τέφρᾳ τάς ὑπογαστρίους ἄξιος τετίλθαι τρίχας, καί τοιαῦθ' ἕτερα πολλά»* (στίχ. 182-184). Καί ὅσο μέν γιά τό μάδημα των τριχῶν καί γιά τήν ἐφαρμοστέα μέθοδο, αὐτό εἶναι θέμα φαντασίας καί ἐπινοητικότητας. Ἐνδιαφέρον ὅμως παρουσιάζει ὁ ἀκρωτηριασμός τῶν γεννητικῶν ὀργάνων, γιατί ἡ ποινή τῆς «καυλοτομῆς» προβλέπεται κατά κανόνα μόνο γιά τήν κτηνοβασία[7]. Παρ' ὅλα αὐτά φαίνεται πώς ἡ ποινή αὐτή ἐφαρμοζόταν ἤδη ἀπό τήν ἰουστινιάνεια ἐποχή ὄχι σπάνια στήν πράξη καί σέ κρούσματα παιδεραστίας[8]. Στή συγκεκριμένη πάντως περίπτωση πρέπει ἡ πληροφορία νά γίνει δεκτή μέ κάποια ἐπιφύλαξη, γιατί ἴσως νά μήν ἀνταποκρίνεται στή νομική πραγματικότητα τῆς ἐποχῆς, ἀλλά νά ἐκφράζει ἁπλῶς τό κοινό αἴσθημα μέ βάση τήν ἀρχή τῆς εἰδικῆς προλήψεως, ὥστε ὁ δράστης νά στερηθεῖ ἀπό τή φυσική δυνατότητα νά ἐπαναλάβει τήν πράξη του.

Οἱ ἐξιδιασμένες ὅμως αὐτές προτιμήσεις τοῦ Καταβλαττᾶ δέ συνεχίστηκαν, ὅπως μᾶς πληροφορεῖ τό κείμενο, σέ ὅλο τόν ὑπόλοιπο βίο του. Ἀργότερα στήν Κωνσταντινούπολη περιορίστηκαν σέ πιό «ὁμαλά» πλαίσια. Ἔτσι ἡ γυναίκα του ἔσπευδε νά τοῦ κρύβει τήν ὑπηρέτρια, ἐπειδή μόλις τήν ἔβλεπε *«οἷά τις ἵππος θηλυμανής, ἀναίδην ἐπιβαίνειν τῆς ἀνθρώπου»* ὁρμᾶ (στίχ. 611-612). Αὐτά καί ἄλλα πολλά εἶναι ὅσα καταμαρτυρεῖ στόν

7. *Τρωϊάνου*, Ὁ «Ποινάλιος» κλπ. σ. 36 ἐπ.

8. Βλ. *Κουκουλέ*, ὅ.π. (σημ. 6) σ. 189, 207 σημ. 3 καί τ. 6 (Ἀθῆναι 1955) σ. 506-517.

Καταβλαττᾶ ὁ συντάκτης τῆς ἐπιστολῆς.

Τό ἑπόμενο σημεῖο, στό ὁποῖο συγκεντρώνονται οἱ βολές κατά τοῦ ἥρωά μας, εἶναι ἡ συμπεριφορά του ὡς δικαστῆ. 'Εδῶ πρέπει νά γίνει μία διευκρίνηση. Γιά τό ὅτι ὁ Καταβλαττᾶς ἦταν δικαστής στήν Κωνσταντινούπολη δέν ὑπάρχει ἀμφιβολία. Δέν εἶναι ὅμως καθόλου βέβαιο τό ἄν διετέλεσε καί στή Θεσσαλονίκη. Σώζονται δύο ἔγγραφα, τοῦ 1405 καί τοῦ 1421, πού μαρτυροῦν ὅτι ὑπηρέτησε ἐκεῖ ὡς «βασιλικός ταβουλλάριος»[9]. 'Ο 'Ιωάννης μᾶς λέει μόνο, ὅτι ἐχρημάτισε δικαστικός γραμματέας στή Θεσσαλονίκη. 'Αναφερόμενος ὅμως στήν ἐγκατάσταση τοῦ ἀποδέκτη τῆς ἐπιστολῆς του στή Βασιλεύουσα τοῦ γράφει: «... *καί τύχης ἀλογίᾳ, κἀνταῦθα τοῦ δικάζειν ἔλαχες,...*» (στίχ. 326). Εἶναι ἀσφαλῶς πολύ τολμηρό νά στηριχθεῖ ἐπάνω στό «κἀνταῦθα» ἡ ὑπόθεση, ὅτι συνέχισε στήν Κωνσταντινούπολη μιά δραστηριότητα, πού τήν εἶχε ἤδη ἀρχίσει στή Θεσσαλονίκη. Ἄλλωστε, ἔτσι ἤ ἀλλιῶς, ὁ 'Ιωάννης εἶχε φύγει ἀπό τή Θεσσαλονίκη πρίν ἀπό τόν Καταβλαττᾶ, ὥστε δέν εἶχε προσωπική ἀντίληψη, ἀλλά ἀπό διηγήσεις τρίτων γνώριζε τή συνέχεια τῆς «καριέρας» ἐκείνου.

Γιά τή συγκεκριμένη δικαστική ἰδιότητα τοῦ Καταβλαττᾶ, κάπου τόν ἀναφέρει ὡς «κριτή τοῦ βήλου» (στίχ. 502). 'Ο τίτλος αὐτός χρησιμοποιήθηκε γιά τά μέλη τοῦ δικαστηρίου τοῦ 'Ιπποδρόμου, πού ἦταν τό ἀνώτατο δικαστήριο μέ περίοδο ἀκμῆς τό 10ο-11ο αἰώνα[10]. Ἔχασε ἀργότερα τή σημασία του, ὅταν ἡ ἀνώτατη δικαστική ἐξουσία περιῆλθε στά χέρια τῶν καθολικῶν κριτῶν τῶν Ρωμαίων (ἰδιότητα πού δέν ἀπέκτησε ὁ Καταβλαττᾶς καί τό ἔφερε βαρέως [βλ. στίχ. 447-451]), χωρίς ὅμως καί νά ἐξαφανιστεῖ ἀπό τούς πίνακες τῶν ἀξιωμάτων[11]. 'Η μνεία του πάντως σέ αὐτό τό κείμενο τοῦ 15ου αἰώνα εἶναι πραγματικά ἐνδιαφέρον στοιχεῖο.

Στήν περιγραφή ὅμως τῶν δικαστικῶν «ὀλισθημάτων» τοῦ ἀντιπάλου του εἶναι ὁ 'Ιωάννης πολύ λακωνικός σέ σύγκριση μέ τό χῶρο πού ἀφιερώνει στίς σεξουαλικές του δραστηριότητες. Τά σκιαγραφεῖ μόνο μέ τίς φράσεις: «*Οὐκ ἀποφάσεις παράνομοι καί τῇ ἀληθείᾳ πολέμιαι; Οὐ γραμμάτων συγγραφαί παράνομοι καί ψευδεῖς; Οὐ πλαστογραφίαι; Οὐ δωροδοκίαι; Οὐ δωροφαγίαι, δίκαις σκωλιαῖς τάς θέμιστας κρίνουσαι...;*» (στίχ. 329-331). Στή συνέχεια ἐξειδικεύει τίς κατηγορίες του, προσάπτοντας τή μορφή, ὅτι χρηματιζόμενος ἔκανε ὁ Καταβλαττᾶς τεράστια περιουσία πού δέν τήν εἶχε

9. *Canivet-Oikonomidès*, ὅ.π. (σημ. 1) σ. 12 ἑπ.

10. Βλ. περισσότερες πληροφορίες γιά τή δικαστηριακή ὀργάνωση τοῦ 11ου αἰώνα *N. Oikonomidès*, L évolution de l'organisation administrative de l'empire byzantin au XIe siècle (1025-1118), Travaux et Mémories 6 (1976) 125-152 (ἐδῶ 133 ἑπ.).

11. Τίς σχετικές παραπομπές βλ. στούς *Canivet-Oikonomidès*, ὅ.π. σ. 62 σημ. 197.

προηγουμένως καί πού δέν μπορεῖ νά δικαιολογήσει ἀλλιῶς τήν προέλευσή της (βλ. στίχ. 340-342 καί τούς ἑπομένους στίχους). Στό σημεῖο αὐτό προκαλεῖ ἀπορία τό γεγονός, ὅτι ὁ 'Ιωάννης ἀποσιωπᾶ τελείως τίς λεπτομέρειες τῆς ἱστορίας μέ τήν πλαστογραφία, στήν ὁποία συμπαραστάθηκε τοῦ Καταβλαττᾶ (βλ. πιό πάνω καί στίχ. 27-31). Ἴσως γιατί καί οἱ δικές του ἐνέργειες τήν ἐποχή ἐκείνη, στήν προσπάθεια νά ξεμπλέξει τόν τότε φίλο του, νά μήν ἦταν ἀπόλυτα σύννομες.

Πάντως, σχετικά μέ τήν ὑπόθεση ἐκείνη, θέλω νά ἐπισημάνω μερικές ἐνδιαφέρουσες πληροφορίες. Γράφει ὁ 'Ιωάννης τοῦ Καταβλαττᾶ: «*ὅτε τόν περί ψυχῆς ἔτρεχες, κινδυνεύων ἅμα τήν τε δεξιάν ἀποτμηθῆναι καί τοῦ παρ' ἀξίαν σοι δοθέντος δικαστικοῦ θάκου ἀτίμως ἀπελαθῆναι, ἐφ' οἷς ἄρα καί τότε πλαστογραφήσας ἑάλως*» (στίχ. 28-31). Φαίνεται ἐκ πρώτης ὄψεως ὀξύμωρη ἡ ἀντιπαράθεση τοῦ κινδύνου νά καταδικαστεῖ σέ θάνατο καί τοῦ κινδύνου νά τοῦ κόψουν τό δεξί χέρι. Ἄν ἀφαιρέσουμε τίς ἐπιβαλλόμενες ἀπό τή φύση τοῦ κειμένου ὑπερβολές, βλέπουμε ὅτι σέ μιά προσπάθεια ἐπιεικέστερης ἑρμηνείας καί ἐφαρμογῆς τῶν παλαιῶν ρωμαϊκῶν διατάξεων ὑποστηρίχθηκε ὅτι κεφαλική ποινή δέν εἶναι ἡ θανατική, ἀλλά ἡ τύφλωση, ὁ ἀκρωτηριασμός «*καί τά λοιπά ὅσα ἐπιστροφῆς καιρόν διδόασι τῷ τιμωρουμένῳ, καί τοῦ ἐπταισμένου ἀπόστασιν, διά τό ἐπί πολύ τιμωρεῖσθαι...*»[12]. 'Επομένως καί ὁ συγγραφέας τῆς ἐπιστολῆς, ξεκινώντας ἴσως ἀπό τό γεγονός, ὅτι ἡ πράξη τοῦ Καταβλαττᾶ ἐπέσυρε κατά τίς πηγές κεφαλική ποινή (σημειωτέον ὅτι μέ τόν ὅρο «πλαστογραφία» καλύπτεται στό βυζαντινό δίκαιο ἕνα εὐρύτατο φάσμα πράξεων[13]), ἔγραψε ὅτι ὁ κατηγορούμενος «τόν περί ψυχῆς ἔτρεχε», ἐνῶ κατά τήν ἀκολουθούμενη δικαστηριακή πρακτική, ὅπως φαίνεται, ἐπιβαλλόταν γιά τά συγκεκριμένα πραγματικά περιστατικά ἀκρωτηριασμός τοῦ χεριοῦ. Πάντως καί στό σημεῖο αὐτό εἶναι ἡ πληροφορία σημαντική, γιατί μέ μόνη ἐξαίρεση τή διάταξη τῆς Αὐξημένης ἰδιωτικῆς ἐκλογῆς 17.45, πού δημιουργεῖ πάμπολλα προβλήματα γιά τήν προέλευσή της[14], σέ κανένα ἄλλο νομικό κείμενο δέν προβλέπεται ποινή ἀκρωτηριασμοῦ γιά τήν πλαστογραφία. Πρίν κλείσουμε τό θέμα τῆς πλαστογραφίας πρέπει νά προσθέσουμε ὅτι ὁ Καταβλαττᾶς, κατά τά γραφόμενα τοῦ 'Ιωάννη (στίχ. 675-713), ἐπιδείκνυε διάφορες συστατικές ἐπιστολές τοῦ αὐτοκράτορα (ἴσως

12. Βλ. σχόλιο τοῦ Βαλσαμῶνος στό Νομοκ. ΙΔ' Τίτλων 9.25, *Γ. Ράλλη - Μ. Ποτλῆ*, Σύνταγμα τῶν θείων καί ἱερῶν κανόνων, τ. 1, 'Αθῆναι 1852 (ἀνατύπ. 1966), σ. 190 = Αὐξημένο Πρόχειρο 39.118.

13. *Σπ. Τρωϊάνου*, Περί τοῦ ἐγκλήματος τῆς πλαστογραφίας ἐν τῷ βυζαντινῷ δικαίῳ, 'Επ. 'Ετ. Βυζ. Σπ. 39-40 (1972-1973) (= Λειμών. Τιμητική προσφορά ν. Τωμαδάκη) 181-200.

14. Βλ. *Τρωϊάνου*, 'Ο «Ποινάλιος» κλπ. σ. 103 ἑπ.

τοῦ Ἰωάννη Ζ´ ἤ τοῦ Μανουήλ Β´ Παλαιολόγων) καί ἑνός Μητροπολίτη Θεσσαλονίκης μέ πολλούς ἐπαίνους γιά τό ἄτομό του —ἐπιστολές πού ὁ Ἰωάννης χαρακτηρίζει ὡς πλαστές[15].

Στό πλαίσιο τῶν κατηγοριῶν ἐναντίον τοῦ δικαστῆ Καταβλαττᾶ ἀναφέρει ὁ Ἰωάννης μέ πολύ γραφικό τρόπο τά τεχνάσματα τοῦ ἥρωά μας νά ἀποκομίζει ὑλικά ὀφέλη ἀπό τή δικαστική του ἰδιότητα, π.χ. μέ τήν προμήθεια διαφόρων, ἀναλωτῶν κυρίως, εἰδῶν χωρίς πληρωμή (στίχ. 366-446), πράξεις πού δέν συνιστοῦν μέν κατά κυριολεξία τό ἔγκλημα τῆς δωροδοκίας, ἀφοῦ οἱ παραπάνω παροχές δέν ἀποτελοῦσαν ἀντάλλαγμα γιά τήν ἔκδοση μιᾶς δικαστικῆς ἀποφάσεως σέ κάποια συγκεκριμένη ὑπόθεση, ἀλλά πού περιέχουν ὡστόσο μία γενναία δόση ἠθικῆς ἀπαξίας.

Τέλος, σημαντικό μέρος τῆς ἐπιστολῆς καλύπτεται ἀπό διηγήσεις μέ ἀρκετά περίεργο περιεχόμενο γιά κείμενο αὐτῆς τῆς μορφῆς. Πρόκειται γιά τήν ἀφήγηση συμβάντων πού δέν μπορεῖ νά ἔχει ἄλλο σκοπό —ἀλλά οὔτε καί νά πετύχει τίποτε περισσότερο— ἀπό τό νά γελοιοποιήσει τό κεντρικό τους πρόσωπο. Οἱ πιό πολλές ἀπό αὐτές ἀνάγονται στήν ἐποχή τῆς Θεσσαλονίκης, πού ἴσως ὁ συγγραφέας τίς ἔζησε ἀπό κοντά, καί δείχνουν εἴτε τήν ἀνικανότητα τοῦ Καταβλαττᾶ σέ διάφορους τομεῖς (π.χ. στήν ψαλτική τέχνη), εἴτε ἐλαττώματα τοῦ χαρακτήρα του (π.χ. φιλαργυρία), εἴτε τήν ἔλλειψη σεβασμοῦ ὅλων τῶν κοινωνικῶν στρωμάτων πρός τό πρόσωπό του κλπ.

Αὐτό τό πράγμα εἶναι μέχρις ἕνα ὁρισμένο σημεῖο κατανοητό, γιατί στήν ἐπιστολή γίνεται παραλληλισμός τοῦ προσώπου καί τῆς πολιτείας τοῦ συγγραφέα μέ τόν Καταβλαττᾶ. Ἄλλοτε γίνεται αὐτό expressis verbis κι ἄλλοτε μέ ἔμμεσο τρόπο. Ἐδῶ ἔχουμε τή δεύτερη αὐτή περίπτωση, ἐπειδή πρόκειται ἀκριβῶς γιά τούς χώρους, μέσα στούς ὁποίους ἀναπτύχθηκε ἡ ἀνταγωνιστικότητα τῶν δύο αὐτῶν προσώπων, πράγμα πού σίγουρα θά συνετέλεσε καί στή σύγκρουσή τους. Τονίζοντας τίς ἀδυναμίες καί τήν ἀνικανότητα τοῦ Καταβλαττᾶ, πρόβαλλε ἔντεχνα ὁ Ἰωάννης τή δική του ὑπεροχή.

Ἀνακεφαλαιώνοντας τά σημεῖα πού περιλαμβάνει τό «κατηγορητήριο» τοῦ Ἰωάννη, παρατηροῦμε ὅτι τό μεγαλύτερο σέ ἀναλογία μέρος ἀφιερώνεται στίς ἐρωτικές δραστηριότητες τοῦ Καταβλαττᾶ. Ἡ σπουδαιότητα πού ἀποδίδεται ἀπό τό συντάκτη τῆς ἐπιστολῆς στό θέμα αὐτό φαίνεται καί ἀπό τόν τρόπο ἀναφορᾶς τοῦ ἀποδέκτη τῆς ἐπιστολῆς: «*Ἰωάννης τῷ ἀκολάστῳ Πριάπῳ τῷ Σκαταβλαττᾷ. Χαίρειν*». Δέν γράφει οὔτε «τῷ ἀναλφαβήτῳ», οὔτε

15. *Canivet—Oikonomidès*, ὅ.π. σ. 13.

«τῷ πλαστογράφῳ». Τό γιατί εἶναι αὐτονόητο. Ἔτσι ἐξασφαλίζει πολύ πιό εὔκολα ἀναγνωστικό κοινό. Στήν ἴδια φράση ὑπάρχει καί ἕνα στοιχεῖο ἀπό τήν προσπάθεια διακωμωδήσεως τοῦ ἀντιπάλου. Ἡ ἀλλοίωση τοῦ ὀνόματός του ἀπό «Καταβλαττᾶς» σέ «Σκαταβλαττᾶς». Ἡ παραμόρφωση αὐτή προκαλεῖ εὔκολα τό γέλιο, κι αὐτό βέβαια προδιαθέτει εὐνοϊκά τόν ἀναγνώστη. Δέν ἀποκλείεται, ἄλλωστε, ἡ παραμόρφωση αὐτή νά μήν ἦταν ἐπινόηση τοῦ Ἰωάννη καί ἡ ἔντονη ἠχητική προσέγγιση τῶν δύο λέξεων νά ἦταν αὐτό πού ἀνάγκασε τό δυστυχή Καταβλαττᾶ νά ἀναζητήσει κάποιο ἄλλο οἰκογενειακό ὄνομα, λιγότερο πρόσφορο σέ (ἠθελημένες ἤ ἀθέλητες) παραφθορές. Πολύ συνοπτική εἶναι ἡ μνεία ὅλων τῶν ἐγκλημάτων πού συνδέονται μέ τή δικαστική ἰδιότητα τοῦ Καταβλαττᾶ-Καταδοκειν οῦ: Δωροληψίες, πλαστογραφίες, παραβάσεις καθήκοντος κλπ. Παρά τή βαρύτητα τῶν πράξεων αὐτῶν, εἶναι κι ἐδῶ σχετικά ἁπλῆ ἡ ἐξήγηση. Στά τελευταῖα ἐκεῖνα χρόνια τῆς παρακμῆς τά κρούσματα ἐγκλημάτων αὐτῆς τῆς κατηγορίας ἦταν τόσο διαδεδομένα, ὥστε δέν ἐντυπωσίαζαν κανένα. Ἀρκεῖ νά θυμηθοῦμε, ὅτι περίπου ἑκατό χρόνια πιό πρίν, λίγο ἀφοῦ εἶχε εἰσαχθεῖ ὁ θεσμός τῶν καθολικῶν κριτῶν τῶν Ρωμαίων, ἀποδείχθηκε ὅτι εἶχαν δωροδοκηθεῖ οἱ τρεῖς ἀπό τούς τέσσερις πρώτους δικαστές αὐτῆς τῆς βαθμίδας[16]. Στό κάτω-κάτω τῆς γραφῆς ἡ ἐπιστολή αὐτή ἀπευθυνόταν πρός τό κοινό καί ὄχι πρός τίς ἀρχές, γιά νά προκαλέσει τήν ποινική δίωξη τοῦ ὑπαιτίου.

Ἐκεῖνο ὅμως πού δημιουργεῖ ἀρκετά ἐρωτήματα εἶναι ἡ ἰδιαιτερότητα τοῦ ὕφους τῆς ἐπιστολῆς. Ὅπως προαναφέρθηκε, ἕνα μεγάλο μέρος της καλύπτεται ἀπό ἀφηγήσεις γύρω ἀπό εὐτράπελα παθήματα τοῦ Καταβλαττᾶ-Καταδοκεινοῦ, μέ ἀντικειμενικό σκοπό τή γελοιοποίησή του. Τό ἴδιο ὅμως «χαρίεν» ὕφος χρησιμοποιεῖται καί γιά τήν ἔκθεση περιστατικῶν, πού κάθε ἄλλο παρά γιά ψυχαγωγία προσφέρονται. Ὁ διασκεδαστικός ὡστόσο τρόπος, μέ τόν ὁποῖο τό παρουσιάζει ὁ συγγραφέας συντελεῖ, ὥστε ὁ ἀναγνώστης νά γελάει μᾶλλον μέ τά καμώματα τοῦ δράστη —ἴσως νά νιώθει καί λύπηση γι' αὐτόν— παρά νά ἀγανακτεῖ. Ἔτσι, περιγράφοντας μιά σκηνή ἀποπλανήσεως ἑνός ἀνήλικου μαθητῆ, πού τόν εἶχε κατεβάσει ὁ Καταβλαττᾶς στά ὑπόγεια τοῦ σχολείου, σημειώνει: «*Πλήν ἐκ τῆς ἀτόπου σου ταύτης ὀχείας τό μειράκιον δεινοπαθῆσαν, δεινά κέκραγε καί μεταστραφέν εὐθύς σου τῶν γενείων δραξάμενον πολλοῖς σε τοῖς σκώμμασι ἔπλυνε, μιαρόν καί παμμίαρον καί τά τοιαῦτα σε ἀποκαλῶν· εἰ καί σύ τούτοις ὥσπερ ῥόδοις βαλλόμενος ἔχαιρες καί ταῖς ὕβρεσιν οὐχ ἧττον ἠγάλλου, ἤ οἱ στεφάνοις τισίν ἐπινικίοις ἀναδούμενοι·...*» (στίχ. 166-171).

16. Βλ. τή διήγηση τοῦ ἱστορικοῦ Γρηγορᾶ, ἔκδ. *L. Schopen*, Βόννη 1829, τ. 1, σ. 536-538.

Κατά τή γνώμη μου, δέν ὀφείλεται αὐτό σέ κάποια ἰδιορρυθμία τοῦ ὕφους τοῦ συγγραφέα, ἀλλά εἶναι τό ἀποτέλεσμα τῆς προσφυγῆς σέ μία διαφορετική διαδικασία. Στίς περιπτώσεις πού οἱ συντάκτες τέτοιων κειμένων ἀποβλέπουν στό νά προκαλέσουν τήν κοινωνική ἀποδοκιμασία μέ τή μορφή τῆς ἀγανακτήσεως σέ βάρος αὐτοῦ, ἐναντίον τοῦ ὁποίου στρέφονται —μέ ὕστατη κύρωση τήν ἀποβολή ἀπό τό κοινωνικό σύνολο— ἀνατρέχουν ἄμεσα ἤ ἔμμεσα σέ κανόνες κοινωνικῆς συμπεριφορᾶς (συνήθως πολιτειακῆς προελεύσεως, δηλαδή νόμους), ὥστε μέ τόν τρόπο αὐτό νά ὑπογραμμιστεῖ ὁ βαθμός τῆς ἀντικοινωνικότητας τοῦ προσώπου. Αὐτό ὅμως προϋποθέτει πρῶτον, ὁμοιομορφία καί σταθερότητα τῶν κανόνων αὐτῶν καί δεύτερον, πλήρη ἐπικάλυψη τῆς συμπεριφορᾶς τοῦ προσώπου ἀπό τίς ἐπιτακτικές ἤ ἀπαγορευτικές διατάξεις τῶν παραπάνω κανόνων. Μέ ἄλλα λόγια πρέπει νά μή μένει καμιά ἀμφιβολία γιά τό παράνομο τῆς συμπεριφορᾶς τοῦ κρινόμενου προσώπου. Οἱ προϋποθέσεις ὅμως αὐτές στό πεδίο τοῦ βυζαντινοῦ δικαίου δέν ἦταν δεδομένες. Τό φαινόμενο τῆς παράλληλης ἰσχύος διατάξεων πού δέν συμπορεύονταν ἀπόλυτα εἶναι γνωστό. Αὐτός δέ ὁ πλουραλισμός παρατηρεῖται κατ' ἐξοχήν στό χῶρο τοῦ ποινικοῦ δικαίου. Ἔτσι λοιπόν τό ἐπιδιωκόμενο ἀποτέλεσμα τῆς κοινῆς ἀγανακτήσεως δέν ἐπιτυγχάνεται τόσο εὔκολα, ὅταν πρόκειται γιά πράξεις πού ναί μέν ἀποδοκιμάζονται ἀπό τήν ἠθική, ἀλλά ὁ παράνομος χαρακτήρας τους εἶναι κάπως ἀμφίβολος. Οἱ δυσκολίες αὐτές παρακάμπτονται μέ τή διακωμώδηση τοῦ ἀντιπάλου, γιατί αὐτή παρουσιάζει ἀμεσότητα σέ σχέση μέ τούς μηχανισμούς τῆς κοινωνικῆς παραδοχῆς, ἐφόσον τότε κρίνεται ἀπευθείας ἡ προσωπικότητα τοῦ ἀτόμου, χωρίς νά περνάει μέσα ἀπό τό φίλτρο τῶν κανόνων τῆς κοινωνικῆς συμπεριφορᾶς.

Πανεπιστήμιο 'Αθηνῶν — Σπύρος Τρωιάνος

K. V. KHVOSTOVA

DE L'UNION DES CONCEPTS PHILOSOPHIQUES ET THÉOLOGIQUES ETHIQUES ET PRAGMATIQUES DU POUVOIR ET DE L'AUTORITÉ À BYZANCE

L'ensemble des idées et des méthodes employées à Byzance pour argumenter le pouvoir et l'autorité est compliqué et multiforme. On connaît bien la combinaison dans la doctrine juridique officielle de Byzance des éléments de la conception chrétienne du monde et des idées de l'Emrire romain des doctrines orientales et de la philosophie antique.[1] On connaît des aspects multiples des concepts sur l'origine du pouvoir impérial. Dans cette communication, je voudrais m'arrêter seulement sur certaines questions, rapportant au problème nommé.

L'utilisation à Byzance, lors de l'argumentation philosophique et théologique du pouvoir du concept de la proncïa, qui forme un élément important de l'appareil théologique catégorial présente sans aucun doute l'intérêt.[2] Par la suite comme on le sait le pronoïa acquit, à part sa signification générale de providence, souci et de sollicitude, un sens technique, signifiant la concession par l'empereur à certains fonctionnaires d'Etat d'un ensemble de fonctions publiques à condition que les bénéficiaires du pronoïa accomplissent des fonctions d'Etat.[3] Parfois, surtout sous les Paléologues, la pronoïa représentait l'ensemble de droits liés au patronage du territoire.[4] Il est essentiel de souligner la dépendance entre le concept général philosophique et théologique de la pronoïa et de la pronoïa comme l'ensemble des droits de patronage, transmis à un fonctionnaire d'Etat: stratiôtés ou dignitaire. Il se produit l'hiérarchie des acceptions. Une telle forme d'apparition du sens des concepts a de profondes racines gnoséologiques et est caractéristique de la mentalité byzantine. L'élargissement du contenu de notion de pronoïa est en

1. Z. V. Udal'cova: Razvitie istoriceskoj mysli. -Kul'tura Bizantii, Moskva 1984; G. L. Kubatov: Politiceskaja teorija v rannej Vizantii. Ideologija imperatorskoj blasti i aristokraticeskaja oppozicija.- Kul'tura Vizantii, p. 98-118.

2. H. Hunger. Procimion. Elemente der byzantinischen Kaiseridee in den Arengen der Urkunden, Wien 1964, S. 84.

3. H. Glikatzi-Ahrweiler. La concession des droits incorporelles. Donations conditionnelles. Actes du XII Congrès International des Etudes Byzantines, tome II, Beograd, 1964, p.110 sq.

4. G. Ostrogorski: Pronija. Prilog istoriji feudalizma u Vizantiji i u juznoslovenskim zemlama. SAN, posebna izdanja, kn. 176, Beograd 1951.; M. JA. Sjuzjumov:Vnutrennjaja politika Andronika Komnina. - Viz. Vremennik, t. 12, Moskva 1957, p. 25.

relation directe avec les méthodes de l'argumentation du pouvoir et de l'autorité à Byzance, réalisés dans le cadre des concepts politiques et juridiques dominants. Le pouvoir d'Etat etait envisagé comme formes differents du patronage. Le développement de cette idée est lié aux diverses principes et précédents juridiques, aux conceptions et les mesures pratiques. Dans un premier temps la sollicitude générale de l'empereur envers ses sujets était conçue exclusivement comme l'ensemble des fonctions publiques (Code de Justinien, la legislation de Léon III, Basile Ier, Léon VI, et caetera). Certaines fonctions publiques pouvaient être transmises provisoirement par l'Etat à un fonctionnaire précis afin qu'il les réalise au nom de l'Etat. Par la suite, surtout sous les Paléologues, il se produit dans l'Empire des processus intenses de privatisation des fonctions d'administration.[5] En conséquence, les concepts du pouvoir et de l'autorité changent. Les limites entre le pouvoir d'Etat et le patronage privé, qui auparavant avaient été soulignées plus d'une fois dans la législation, deviennent moins accentuées. En conséquence apparaissent des formes d'administration qui représenent l'entrelacement des fonctions publiques et des fonctions de droit privées (apanages, les diverses types de pronoïa).

En outre les penseurs byzantins cherchaient l'argumentation du pouvoir d'Etat et de l'autorité et la trouvaient non seulement dans le domaine des idées générales philosophico-théologiques et juridiques propres à l'epoque toute entière, mais aussi dans l'activité pratique de certains gouvernants. La compréhension de valeur éthico-psychologique de l'expérience sociale et politique du passé et de ses fonctions didactiques est caractéristique de Byzance. En s'appuyant sur ces idées, les historiens byzantins ont élaboré un modèle de conduite poliitique, basé non seulement sur les notions philosophico-religieuses et juridiques, mais aussi sur des observations personnelles concernant l'activité de l'empereur et des fonctionnaires, ainsi que sur l'analyse du rôle que jouaient les particularités psychologiques de la personnalité dans la politique. Le rôle des observations personnelles dans la construction des modèles de conduite politique témoigne de la naissance dans le domaine de la psychologie sociale et politique d'éléments d'une méthode scientifique de connaissance: l'observation, la description et la systématisation.

Ou trouve les recommandations pratiques pour la réussite du fonctionnement du pouvoir et pour la création de son autorité, par exemple, dans les «Conseils et Récits» de Kekaumène. De telles recommandations, de même que l'élaboration des principes généraux de conduite politique sont présentes dans

5. L. Maksimović: Vizantijska provincijska uprava u doba Paleolog, Beograd 1872, p. 97-100.

l'historiographie byzantine. La description des érénements par les historiens byzantins, malgré l'assurance de leur impartialité, est liée à de multiples appréciations, critiques, généralisations et même prévisions politiques.[6] Les propositions de mesures concrètes pour la création et le soutien de l'autorité du pouvoir reflétent, particulièrement depuis l'époque de Psellos, l'orientation pragmatique dans le système général des notions de pouvoir et d'autorité en Byzance. Cette orientation est étroitement liée à certaines idées éthiques. Les conceptions de conduite politique, exprimées dans divers ouvrages d'historiens byzantins, ne sont pas naturellement complétement identiques. Elles comportent de traits communs ainsi que des manifestations individuelles. Psellos, par exemple, a souligné l'importance de l'analyse de la situation politique et l' importance de tenir compte de nombreux facteurs.[7] Nicétas Choniate a defendut le regard rétrospectif sur les événements. Nicéphore Grégoras unsistait sur la nécessité de choisir le moment favorable (kairos) pour mener à bien les initianives politiques.[8] Pachymère montrait le rôle important de bonnes actions et de la prise en considération des liens compliqués causales des événements. Les positions politiques des historiens, leur place dans la société, les sympathies personnelles, ont joué un grand rôle dans les diverses attitudes envers événements politiques et les manifestations du pouvoir. De plus, les thèses de nombreux historiens byzantins debordent de contradictions et sont très loin d'un systhème raffiné. Tout de même, malgré toutes ses divergenses il y a quelque chose de commun dans les conceptions pragmatiques des historiens byzantins: C'est la recónnaissance des possibilités relatives d'orientation dans la situation politique à condition d'une juste utilisation du pouvoir et de l'autorité. Sous ce rapport les énonciations de l'historien byzantin Nicéphore Grégoras sont intéressantes: il disait que parfois le temps exige de précipitation dans la politique, parfois de la réflexion.[9] Savoir s'orienter dans la situation politique, adapter le pouvoir aux différentes conditions est lié selon les historiens byzantins à la possibilité de réaliser les prévisions politiques pour l'avenir. Les recommandations du comportement politique, dans la conception des historiens byzantins, c'est la tentative d'élaborer des méthodes plus souples

6. R. Dostalova: Vizantijskaja istoriografija. - Viz. Vremennik, t. 43 (1982), p. 25.

7. Ja. N. Ljubarskij: Vizantijey o «kvigateljach istorii»(K probleme idejnych tecenij 11. v.). - Obscestvennaja mysl'v srednie veka na Balkanach, Kalinin 1982, p. 14.

8. E. Moutsopoulos la notion de «kairicite» historique chez Nicéphore Grégoras. - Actes du XIVe International Congrès des Etudes byzantins, t. II, Bucarest, 1975, p. 217-222.

9. Nicephore Grégorae Byzantina Historia, ed. L. Schopen et I. Bekker, V. I., Bonnae, 1829,p. 24. 11.

de création de l'autorité du pouvoir d'Etat dans les conditions spécifiques de la réalité byzantine. C'est la forme spécifique byzantine du pragmatisme politique.

En même temps l'orientation pragmatique est étroitement liée à Byzance aux certaines conceptions philosophico-religieuses et juridiqueset se base sur elles. Les conceptions générales sont les suivantes. La reconnaissance de la providence divine dans le développement des événements sociaux, de la nécessité suprême, de l'ordre narurel des choses; Pour l'historiography byzantine etait caracteristique la conviction concernant l'origine divine du pouvoir impérial;Quant à la orientation pragmatique même, elle comporte l'opinion répandue à propos de la coexistance dans la société de situations analogiques se répétant dans le temps, avec de nombreux événements changeants et irrévesibles; l'opinion selon laquelle l'activité de quelques personnares est fondée sur la réalisation (ou au contraire non-realisation) de quelque vertu propre à la nature humaine. La présence des vertus ainsi que les récompenses divines pour une bonne action et la punition pour une mauvaise action, tout cela conditionne, conformément aux vues des byzantins, la répétition des situations analogiques dans la société.

C'est l'activité simultanée de certains individus, ayant des buts diverses, qui produise directement de telles situations. Parfois ou utilise le verbe συμβαίνω, auquel on attribue le sens tout a fait aristotélicien.[10] Une adéquat estimation des circonstances favorise le renforcement et le maintien du pouvoir et de l'autorité, assure les prévisions politiques relatives et probables, ce qui, cependant n'exclut pas l'intervention du destin (τύχη). Pachymère et Nicéphore Grégoras désignent ces prévisions sous l'appelation στοχάζομαι.[11] La reconnaissance par les historiens byzantins du rôle des facteurs moraux et psychologiques dans la conduite politique et dans l'assurance de l' autorité du pouvoir d'un gouvernant concret est lié aux certains éléments éthiques propres à l'humaisme. En effet, de nombreux historiens byzantins (Psellas, Pachymère, Grégoras et autres), liés à l'humanisme, reconnaissent dans la qualité des vertus de l'empereur la valeur militaire, l'activité conformément à son choix personnel et à ses intérêts pratiques.

La reconnaisance de la possibilité d'un prognostic politique relatif et incomplet, comme une des méthodes pour assurer l'autorité de l'empereur, exprimée d'une manière particulièrement vive chez Pachymère et Grégoras, n'est pas seulement un point commun dans les raisonnements des historiens. Ces notions sont liées à la description détaillée d'événements concrets et à l'analyse des leur causes. Les points connuns, les tournures rhétoriques, c'est la forme de l'expression d'opinions déterminées par les attitudes concreto envers le pouvoir et l'autorité.

10. A. S. Bogomolov: Determinizm, spontannost'i svoboda voli v filosofii Demokrita. - Voprosy filosofii. Moskva 1982, No 3, p. 122.

11. R. Dostalova, op. cit. p. 25, note 41.

Le modèle de conduite politique reflète le rôle considérable de l'orientation pragmatique dans les concetions du pouvoir et de l'autorité à Byzance. A la différence des doctrines philosophiques et théologiques, ainsi que politico-juridiques, l'orientation pragmatique comprenait pas autant l'argumentation du pouvoir et de l'autorité en général, que l' argumentation du pouvoir ou sa critique de gouvernants concrets.

Par ailleurs, ce modèle avec l'aide de l'appareil conceptuel propre à l'époque et au niveau du bon sens a reflété les notions naïves des penseurs byzantins du caractère stochastique, c'est-à-dire probabilitaire, des processus socio-politiques. En temoignent non seulement l'utilisation de l'expression στοχάζομαι, mais le système des conceptions tout entier. En effet, les historiens byzantins reconnaissaient la haute nécessité dans la société, de même que la manifestation de la nécessité aussi bien dans les événements fortuits et les situations typiques mais les événements fortuits, aussi bien que les situations typiques se répétant, à l'avis des Byzantins, ne pouvaient être,n'importe lesquels. Le choix des vertus, dont la realisation conditionne le succès de l'action, n'est jamais infini. Cet choix est déterminé par la nature de l'homme. La finalité du choix des vertus determine le nombre final des événements fortuits et des situations typiques, ce qui signifiait une compréhension par les historiens byzantins de l' espace des événements, d'ensemble des propabilités dans le processus stochastique.

L'orientation pragmatique de la pensée politique assumait une fonction intermédiaire entre les notions pholosophiques, théologiques et juridiques, d'une part, et des instituts et formes politiques concrets d'autre part.

Σ. ΚΑΠΛΑΝΕΡΗΣ

ΔΗΜΗΤΡΙΟΣ ΔΙΑΒΑΣΗΜΕΡΗΣ

Ο ΜΕΓΑΛΟΝΑΪΤΗΣ ΟΙΚΟΝΟΜΟΣ

Γιά τήν οἰκογένεια τῶν Διαβασημέρηδων, πού μαρτυρεῖται τό 14ο αἰ. στή Θεσσαλονίκη, δέ γνωρίζουμε πολλά πράγματα. Οἱ γνώσεις μας περιορίζονται σέ δύο μόνο μέλη τῆς οἰκογενείας αὐτῆς: τό Δημήτριο καί τό Θεόδωρο Διαβασημέρη.

Σπουδαιότερος, βάσει τῶν μέχρι τώρα πηγῶν μας, εἶναι ὁ Δημήτριος Διαβασημέρης, ὁ ὁποῖος σταδιοδρομεῖ στό χῶρο τῆς μητροπόλεως Θεσσαλονίκης, καί τοῦ ὁποίου ἡ καρριέρα παρουσιάζεται ἀνάγλυφη μέσα ἀπό τά διάφορα ἁγιορειτικά ἔγγραφα τῆς ἐποχῆς του[1]. Εἰδικότερα ἀναφέρεται ὡς:

1. Κληρικός καί γραφεύς:

α) Σέ πωλητήριο ἔγγραφο τῆς Μαρίας Ἀγγελίνας, πού βρίσκεται στό ἀρχεῖο τῆς Μονῆς Μεγίστης Λαύρας, μέ ἡμερομηνία 17 Αὐγούστου 1304[2]. Ὁ Δημήτριος Διαβασημέρης γράφει τό ἔγγραφο αὐτό[3] μέ ἐντολή τοῦ Ἰωάννη Περδικαρίου, ταβουλλαρίου καί μεγάλου σκευοφύλακος τῆς μητροπόλεως Θεσσαλονίκης.

2. Κληρικός καί ταβουλλάριος[4]:

α) Σέ πωλητήριο ἔγγραφο τῆς μονῆς Ξενοφῶντος, τοῦ Αὐγούστου 1309, μέ τό ὁποῖο ὁ Μιχαήλ Καπιτωναΐτης καί ἡ σύζυγός του Ξένη πωλοῦν τό σπίτι τους στόν Ξένο Κρηνίτη[5].

1. Πρβλ. P. LEMERLE - A. GUILLOU - N. SVORONOS - D. PAPACHRYSSANTHOU, Actes de Lavra II (Archives de l'Athos VIII). Paris 1977, σ. 138· P. LEMERLE, Philippes et la Macedoine orientale. Text. Paris 1945, σ. 235, σημ. 8.

2. Actes Lavra II, ὅπ. παρ., σ. 135 κ.ἑ. No 98. Οἱ ἐκδότες ἀναφέρουν ὅτι δέ στάθηκε δυνατό νά ξαναβρεθεῖ τό πρωτότυπο τοῦ ἐγγράφου αὐτοῦ, καί γιά τό λόγο αὐτό τό δημοσιεύουν βάσει φωτογραφίας τοῦ G. Millet· ὅπου παραπάνω, σ. 141.

3. Στό κείμενο τοῦ ἐγγράφου ἀναφέρεται ὡς «κληρικός», ἐνῶ ὑπογράφει ὡς «γραφεύς»· ὅπ. παρ., σ. 141.

4. Προφανῶς διαδέχθηκε στή θέση αὐτή τόν Ἰωάννη Περδικάριο, μέγα σκευοφύλακα τῆς μητροπόλεως Θεσσαλονίκης, ὁ ὁποῖος ἀναφέρεται ὡς ταβουλλάριος κατά τό ἔτος 1309 (βλ. παραπάνω, ἔγγραφο 1α).

5. L. PETIT, Actes de Xenophon (Actes de l'Athos 1), Viz. Vremennik 10 (1903) pril. 1, σ. 42, No 5. Πρβλ. D. PAPACHRYSSANTHOU, Actes de Xénophon (Archives de l'Athos-Paris), No 8 (ὑπό ἐκτύπωση).

β) Σέ ἀνέκδοτο ἔγγραφο τῆς μονῆς Ξενοφῶντος τοῦ Φεβρουαρίου 1310 (γραφέας: κληρικός 'Ιωάννης Πυρρός)[6].

γ) Σέ ἀφιερωτήριο ἔγγραφο τῆς μονῆς Δοχειαρίου[7], τοῦ Αὐγούστου 1313, μέ τό ὁποῖο κάποιος προνοιάριος[8] ἀφιερώνει στό μοναστήρι κτήματα, πού κατεῖχε ὡς «πρόνοια».

δ) Σέ ἀφιερωτήριο ἔγγραφο τῆς μονῆς Δοχειαρίου[9], τοῦ Μαΐου 1314, μέ τό ὁποῖο δύο προνοιάριοι[10] ἀφιερώνουν κτήματα, πού κατεῖχαν ὡς «πρόνοια», στό μοναστήρι πού ἀναφέραμε.

ε) Σέ διαθήκη τοῦ Θεοδώρου Καραβᾶ, τοῦ Μαΐου 1314, πού βρίσκεται στό ἀρχεῖο τῆς μονῆς Χιλανδαρίου[11].

στ) Σέ πωλητήριο ἔγγραφο, πού διασώζεται στό ἀρχεῖο τῆς μονῆς Χιλανδαρίου, μέ ἡμερομηνία 5 Αὐγούστου 1314, καί μέ τό ὁποῖο ὁ Δημήτριος Πυρρός καί οἱ γυιοί του πωλοῦν δύο ἀμπέλια[12].

ζ) Σέ πωλητήριο ἔγγραφο τῆς ἴδιας μονῆς, καί μέ τήν ἴδια ἡμερομηνία, ὅπως τό προηγούμενο, μέ τό ὁποῖο ὁ Θεόδωρος Μαλλοκόπος καί ὁ γυιός του Κωνσταντῖνος πωλοῦν δύο ἀμπέλια στή μονή[13].

η) Σέ ἀνέκδοτο ἔγγραφο τῆς μονῆς Ξενοφῶντος, τοῦ Σεπτεμβρίου 1315. Σώζεται ἀντίγραφο μόνο τοῦ ἐγγράφου[14].

θ) Σέ ἔγγραφο τῆς μονῆς 'Εσφιγμένου, τοῦ Μαΐου 1316, μέ τό ὁποῖο διακανονίζονται κτηματικές διαφορές μεταξύ τῶν μοναστηριῶν 'Εσφιγμένου καί Βατοπεδίου[15].

6. D. PAPACHRYSSANTHOU, Actes de Xénophon, ὅπ. παρ., No 9.Στό σημεῖο αὐτό θά ἤθελα νά ἐκφράσω τίς θερμές μου εὐχαριστίες πρός τήν κ. Δ. Παπαχρυσάνθου γιά τήν εὐγενική καί πρόθυμη παραχώρηση τῶν πληροφοριῶν, πού τῆς ζήτησα.

7. N. OIKONOMIDÈS, Actes de Docheiariou (Archives de l'Athos XIII). Paris 1984, σ. 124 κ.ἑ., No 13.

8. Τό ὄνομά του παραμένει ἄγνωστο, ἐπειδή τό ἔγγραφο εἶναι ἀκέφαλο.

9. Actes Docheiariou, ὅπ. παρ., σ. 126 κ.ἑ., No 14.

10. Τό ἔγγραφο εἶναι ἀκέφαλο καί τά ὀνόματά τους δέν ἀναφέρονται στό διασωθέν μέρος τοῦ ἐγγράφου.

11. L. PETIT - B. KORABLEV, Actes de Chilandar (Actes de l'Athos 5), Viz. Vremennik 17 (1911) pril. 1, σ. 63, No 27.

12. "Οπου παραπάνω, σ. 67, No 28.

13. "Οπου παραπάνω, σ. 70, No 29.

14. D. PAPACHRYSSANTHOU, Actes de Xénophon, ὅπ. παρ., No 10.

15. J. JEFORT, Actes d'Esphigménou (Archives de l'Athos VI). Paris 1973, σ. 98, No 13.

3. Μεγαλοναΐτης σκευοφύλαξ καί ταβουλλάριος:

α) Σέ ἔγγραφο τῆς μονῆς Χιλανδαρίου σχετικά μέ κτηματικές διαφορές τοῦ μοναστηριοῦ μέ κάποιο γυναικεῖο μοναστήρι τῆς Παναγίας[16]. 'Η ἡμερομηνία τοῦ ἐγγράφου δέ διασώζεται, οἱ ἐκδότες ὅμως τό τοποθετοῦν στά 1320-21[17].

β) Σέ πωλητήριο ἔγγραφο τῆς μονῆς Χιλανδαρίου, μέ ἡμερομηνία 9 Νοεμβρίου 1322, μέ τό ὁποῖο ὁ 'Αλέξανδρος Δούκας Σαραντηνός καί ἡ σύζυγός του Καλή πωλοῦν τρία σπίτια στή μονή[18].

Σέ ἔγγραφο «διαλύσεως» τοῦ μοναχοῦ 'Ιωβάνη Καραβᾶ σχετικά μέ μιά

γ) Σε ἔγγραφο «διαλύσεως» τοῦ μοναχοῦ 'Ιωβάνη Καραβᾶ σχετικά μέ μιά δωρεά, πού εἶχε κάνει στό μοναστήρι τοῦ Χιλανδαρίου καί πού ἀνακάλεσε ἀργότερα, μέ ἡμερομηνία 26 Νοεμβρίου 1322[19].

δ) Σέ ἔγγραφο τῆς μονῆς Χιλανδαρίου, τοῦ 'Οκτωβρίου 1323, μέ τό ὁποῖο ὁ ἱερομόναχος Καλλίνικος καθιστᾶ τή μονή, μετά τό θάνατό του, κυρία τοῦ μοναστηριοῦ τοῦ 'Αγίου Νικολάου στίς Σέρρες, τό ὁποῖο κατεῖχε ἐκεῖνος[20].

ε) Σέ ἀνέκδοτο ἔγγραφο τῆς μονῆς 'Ιβήρων, τοῦ Μαΐου 1324[21].

στ) Σέ ἀνέκδοτο ἔγγραφο τῆς μονῆς Ξενοφῶντος τοῦ Νοεμβρίου 1324[22].

ζ) Σέ πωλητήριο ἔγγραφο, μέ ἡμερομηνία 19 'Ιανουαρίου 1326, μέ τό ὁποῖο ἡ μοναχή 'Ανυσία Πλατυσκαλίτισσα πωλεῖ στή μονή Χιλανδαρίου δύο σπίτι[23].

η) Σέ πωλητήριο ἔγγραφο, μέ ἡμερομηνία 22 'Ιανουαρίου 1327, μέ τό ὁποῖο ἡ οἰκογένεια Πετζικοπούλου πωλεῖ στή μονή Χιλανδαρίου τρία σπίτια καί ἕνα οἰκόπεδο[24].

16. V. MOSIN - A. SOVRE, Dodatki Grskim listinam Hilandarja. Ljubljana 1948, σ. 23, No V. Λόγω τῶν κενῶν, πού ὑπάρχουν στό ἔγγραφο, δέν εἶναι δυνατό νά προσδιορισθεῖ, γιά ποιό μοναστήρι τῆς Παναγίας πρόκειται.

17. "Οπου παραπάνω, σ. 21.

18. Actes Chilandar, ὅπ. παρ., σ. 181, No 84.

19. "Οπου παραπάνω, σ. 185 κ.ἑ., No 85.

20. "Οπου παραπάνω, σ. 202 κ.ἑ., No 94.

21. Φωτογραφία τοῦ ἐγγράφου αὐτοῦ βρίσκεται στό Centre d'Histoire et Civilisation de Byzance, Collège de France· πρβλ. Actes d'Ésphigménou, ὅπ. παρ., σ. 96. Τό ἔγγραφο πρόκειται νά ἐκδοθεῖ μαζί μέ τά ἄλλα ἔγγραφα τῶν 'Ιβήρων στή σειρά Archives de l'Athos/Paris ἀπό τούς OIKONOMIDÈS - LEFORT - PAPACHRYSSANTHOU - MÉTRÉVELI. (Actes d'Iviron). Τίς σχετικές μέ τό ἔγγραφο πληροφορίες ὀφείλω στήν κ. Παπαχρυσάνθου.

22. D. PAPACHRYSSANTHOU, Actes de Xénophon, ὅπ. παρ., No 20.

23. Actes Chilandar, ὅπ. παρ., σ. 258, No 123.

24. "Οπου παραπάνω, σ. 235, No 112.

4. Μεγαλοναΐτης οἰκονόμος καί ταβουλλάριος:

α) Σέ ἔγγραφο τοῦ Ἰουλίου 1328 σχετικά μέ κτηματικές διαφορές τῆς μονῆς Χιλανδαρίου[25].

β) Σέ πωλητήριο ἔγγραφο τῆς μονῆς Ζωγράφου, τοῦ Φεβρουαρίου 1330, μέ τό ὁποῖο οἱ μοναχές Σωφρονία καί Ξένη πωλοῦν στή μονή (Ζωγράφου) ἕνα ἀγροτεμάχιο κοντά στόν ποταμό Στρυμόνα[26].

γ) Σέ πωλητήριο ἔγγραφο, μέ ἡμερομηνία 24 Δεκεμβρίου 1333, μέ τό ὁποῖο ὁ πρωτοστράτωρ Θεόδωρος Συναδηνός πωλεῖ στή μονή Χιλανδαρίου ὡρισμένα κτήματα[27].

δ) Σέ πωλητήριο ἔγγραφο, μέ ἡμερομηνία 25 Φεβρουαρίου 1335, μέ τό ὁποῖο πωλεῖται στή μονή Χιλανδαρίου ἕνα ἀγροτεμάχιο[28].

ε) Σέ ἔγγραφο τοῦ Μαρτίου 1335, μέ τό ὁποῖο ὁ ἡγούμενος τῆς μονῆς Χιλανδαρίου μεταβιβάζει στό μοναστήρι του τήν κυριότητα τῆς «οἰκονομίας» τῶν σαράντα ὑπερπύρων, πού κατεῖχε στό χωριό Χουδνά[29].

στ) Σέ ἔγγραφο τοῦ Μαΐου 1339, μέ τό ὁποῖο ρυθμίζονται διαφορές μεταξύ τῶν μονῶν Χιλανδαρίου καί Χορταΐτου[30].

ζ) Σέ ἀνέκδοτο ἔγγραφο τῆς μονῆς Ξενοφῶντος τοῦ ἔτους 1348 (γραφεύς: Θεόδωρος Δοκειανός)[31].

Ἀπό μιά ἐπισκόπηση τοῦ περιεχομένου ὅλων αὐτῶν τῶν ἐγγράφων προκύπτει ἀβίαστα τό συμπέρασμα, ὅτι πρόκειται γιά διάφορα ὡς ἐπί τό πλεῖστον δικαιοπρακτικά ἔγγραφα· ἡ ἀναφορά δέ τοῦ Δημητρίου Διαβασημέρη στά ἔγγραφα αὐτά ὀφείλεται στήν ἰδιότητά του ὡς ταβουλλαρίου, καί μάλιστα τῆς μητροπόλεως Θεσσαλονίκης, ἰδιότητα τήν ὁποία διατήρησε καθ' ὅλο τό διάστημα τῆς σταδιοδρομίας του στόν κλῆρο τῆς μητροπόλεως Θεσσαλονίκης.

Συνοπτικά ἡ καρριέρα τοῦ Δημητρίου διαγράφεται ὡς ἑξῆς[32]: α)

25. Ὅπου παραπάνω, σ. 245 κ.ἑ., No 117.

26. W. REGEL - E. KURTZ - B. KORABLEV, Actes de Zographou (Actes de l'Athos 4), Viz. Vremennik 13 (1907), pril 1, σ. 64 κ.ἑ., No 28.

27. Actes Chilandar, ὅπ. παρ., σ. 258, No 123.

28. Ὅπου παραπάνω, σ. 262, No 125.

29. Ὅπου παραπάνω, σ. 264, No 126.

30. Ὅπου παραπάνω, σ. 272, No 129.

31. D. PAPACHRYSSANTHOU, Actes de Xénophon, ὅπ. παρ., No 28.

32. Vgl. Prosopographisches Lexikon der Palaiologenzeit (PLP), erstellt von E. TRAPP unter Mitarbeit von H.-V. BEYER κ.ἄ. (Veröffentlichungen der Kommission für Byzantinistik I). Wien 1976 κ.ἑ., No 5363.

κληρικός καί γραφεύς τῆς μητροπόλεως Θεσσαλονίκης (1304? κ.ἑ.). Κατά τό ἔτος 1304 ἔχουμε τήν πρώτη μαρτυρία περί τοῦ Δημητρίου ὡς κληρικοῦ καί γραφέως· ἐνδεχομένως ὅμως νά κατεῖχε τίς ἰδιότητες αὐτές καί κατά τά προηγούμενα ἔτη, γεγονός πού δέν μπορεῖ φυσικά νά ἀποδειχθεῖ λόγῳ ἐλλείψεως τῶν σχετικῶν τεκμηρίων ἀπό τίς πηγές.

β) Ταβουλλάριος τῆς ἴδιας μητροπόλεως (1309?-1338). Ἰσχύουν κι ἐδῶ γιά τό ἔτος 1309, ὅσα ἀναφέραμε παραπάνω. Στήν προκειμένη ὅμως περίπτωση ἔχουμε ἕνα σίγουρο terminus post quem: τό ἔτος 1304, κατά τό ὁποῖο ἀναφέρεται ὡς ταβουλλάριος ὁ Ἰωάννης Περδικάριος[33].

γ) Μεγαλοναΐτης σκευοφύλαξ (1321?-1327). Ἀπό τό 1321 ἔχουμε τήν πρώτη μαρτυρία τοῦ Δημητρίου ὡς μεγαλοναΐτου σκευοφύλακος. Τήν ἀκριβῆ ἡμερομηνία τῆς προαγωγῆς του στό ὀφφίκιο αὐτό δέν τή γνωρίζουμε, θά πρέπει ὅμως νά τοποθετηθεῖ ἀνάμεσα στά ἔτη 1316 καί 1320/1.

δ) Μεγαλοναΐτης οἰκονόμος (1328-1438?). Ἐφ' ὅσον ἡ τελευταία μνεία του ὡς σκευοφύλακος εἶναι τοῦ Ἰανουαρίου 1327 και ἡ πρώτη μνεία του ὡς οἰκονόμου τοῦ Ἰουλίου 1328, θά πρέπει νά τοποθετηθεῖ ἡ προαγωγή του ἀνάμεσα στά δύο αὐτά χρονικά πλαίσια. Ἡ τελευταία μαρτυρία περί τοῦ Δημητρίου εἶναι τοῦ ἔτους 1338. Ἡ περαιτέρω τύχη του δέν μᾶς εἶναι γνωστή.

Στό λῆμμα «Διαβασημέρης Δημήτριος» τοῦ PLP[34] ἀναφέρεται μεταξύ τῶν ἄλλων ἰδιοτήτων του κι ἐκείνη τοῦ «πανεντιμοτάτου» κατά τό διάστημα 1309-1328. Πρόκειται ὅμως γιά ἰδιαίτερη «ἰδιότητα»-ἀξίωμα ἤ μήπως γιά μιά προσωνυμία;

Ἐξετάζοντας συγκριτικά τά παραπάνω ἔγγραφα, μποροῦμε νά τά διακρίνουμε σέ δύο κατηγορίες ἔχοντας σάν κριτήριο τό γραφέα τους:

1) Τά ἔγγραφα, τά ὁποῖα προέρχονται ἀπό τό χέρι τοῦ Δημητρίου Διαβασημέρη (1α, 2γ, 2δ, 2στ, 2ζ, 2η, 3α, 3β, 3γ, 3ε, 3στ, 3ζ, 4β, 4γ, 4δ) καί

2) Τά ἔγγραφα, πού γράφτηκαν ἀπό ἄλλους (2α, 2β, 2ε, 2θ, 3δ, 3η, 4α, 4ε, 4ζ)[35].

Τά ἔγγραφα τῆς τελευταίας κατηγορίας διακρίνονται πάλι σέ δύο ὑποκατηγορίες:

α) Τά ἔγγραφα, πού γράφτηκαν ἀπό ἄλλους «προτροπῇ» τοῦ Δημητρίου

33. Βλ. ἔγγραφο 1α.

34. DLP 5363.

35. Στίς κατηγορίες αὐτές δέν περιλαμβάνεται τό ἔγγραφο 4στ, ἐπειδή στό κείμενο τοῦ ἐγγράφου δέν ὑπάρχει καμμιά ἔνδειξη σχετικά μέ τό γραφέα.

Διαβασημέρη (2α, 2β, 2ε, 2θ, 3η, 4α, 4ξ) καί

β) Δύο ἔγγραφα (διαθήκη καί δωρεά), πού γράφτηκαν προφανῶς ἀπό τούς διαθέτες καί συνυπογράφηκαν ἀπό τό Δημήτριο Διαβασημέρη (3δ, 4ε).

Μετά ἀπό τήν ἀναγκαία αὐτή γιά τήν ἔρευνά μας διαίρεση, παρατηροῦμε ὅτι ὁ προσδιορισμός «πανεντιμότατος» ὑπάρχει μόνο στά ἔγγραφα ἐκεῖνα, πού γράφτηκαν ἀπό ἄλλους γραφεῖς «προτροπῇ» τοῦ Δημητρίου Διαβασημέρη (κατηγορία 2α). 'Αντίθετα, στά ἔγγραφα, πού προέρχονται ἀπό τό χέρι τοῦ ἴδιου δέν ἀναφέρεται συνήθως τίποτε· μόνο σέ ἕνα ἔγγραφο ὑπάρχει ὁ τύπος «ἐντιμότατος» (ἔγγραφο 2στ). 'Επομένως, γίνεται, νομίζω, σαφές, ὅτι τό «πανεντιμότατος» δέν ἀποτελεῖ ἰδιότητα ἤ ἀξίωμα, ἀλλά προσωνυμία. Πέρα, ὅμως, ἀπ' αὐτό, πρέπει νά προσεχθεῖ αὐτή καθαυτή ἡ προσωνυμία «πανεντιμότατος». Οἱ ταβουλλάριοι προσφωνούνταν ὡς «ἐντιμότατοι»[36], ὅπως δηλ. ἀναφέρεται σέ ἕνα μόνο ἔγγραφο ὁ Δημ. Διαβασημέρης. 'Απ' ὅσο δέ γνωρίζω, τό «πανεντιμότατος» ἀποτελεῖ μοναδική περίπτωση προσφωνήσεως ταβουλλαρίου[37]. 'Επομένως ἡ προσωνυμία «πανεντιμότατος» πρέπει μᾶλλον νά ἑρμηνευθεῖ σάν προσπάθεια ἐξυψώσεως καί διακρίσεως τοῦ Δημ. Διαβασημέρη ἀπό τούς ὑπόλοιπους ταβουλλαρίους.

'Αναφέρεται ἀκόμη στο PLP τό ἀξίωμά του ὡς «μεγαλοναΐτου»[38]. 'Από τήν ἱστορία τῆς μητροπόλεως Θεσσαλονίκης δέν εἶναι μέχρι τώρα γνωστό κανένα «τάγμα» ἤ «τάξη» μεγαλοναϊτῶν, γεγονός πού θά ἐπέτρεπε τή μνεία τοῦ ἀξιώματος αὐτοῦ ὡς ἰδιαιτέρου ἀξιώματος αὐτοῦ καθαυτοῦ. 'Εξετάζοντας καί πάλι τά ἔγγραφα, παρατηροῦμε ὅτι τό «μεγαλοναΐτης» ἀναφέρεται πάντοτε σέ συνδυσμό μέ τά ἀξιώματα τοῦ σκευοφύλακος καί ἀργότερα τοῦ οἰκονόμου: μεγαλοναΐτης σκευοφύλαξ και μεγαλοναΐτης οἰκονόμος. 'Η σύνδεση αὐτή τοῦ ἐπιθέτου «μεγαλοναΐτης» μέ τά δύο αὐτά ἀξιώματα εἶναι σημαντική, γιατί μᾶς ὑποδεικνύει καί τήν κατεύθυνση, πρός τήν ὁποία πρέπει νά κινηθοῦμε, γιά τόν προσδιορισμό τῆς ἐννοίας τοῦ ἐπιθέτου αὐτοῦ.

'Η ἐτυμολογία τοῦ ἐπιθέτου «μεγαλοναΐτης» μᾶς ὁδηγεῖ στήν ἔκφραση «μέγας ναός», ἔκφραση, ἡ ὁποία μᾶς φέρνει ἀμέσως στό νοῦ τό συγγενή τύπο

36. Βλ. σχετικά J. DARROUZÈS, Recherches sur les ΟΦΦΙΚΙΑ de l'église Byzantin (Archives de l'Orient Chretien 11). Paris 1970, σ. 117-127.

37. Πρβλ. καί τήν περίπτωση τῆς προσφωνήσεως τοῦ Γεωργίου Κουτάλη, χαρτοφύλακας τῆς Μεγάλης 'Εκκλησίας (Κωνσταντινουπόλεως), ὡς «πανυπερεντιμοτάτου»· Das Register des Patriarchats von Konstantinopel. I Teil. Edition und Übersetzung der Ürkunden aus den Jahren 1315-1331, herausgegeben von H. HUNGER and O. KRESTEN unter Mitarbeit von C. Cupane, W. Fink, W. Hörandner, E. Kislinger, P. Pieler, G. Thür, R. Willvonsender, H. Wurm. (CFHB XIX/1). Wien 1981, σ. 400.

38. «Μεγαλοναΐτης d(er) Metrople (von) Thes/nike, 1321-1339»· PLP 5363.

«Μεγάλη 'Εκκλησία». Στή Θεσσαλονίκη δέ ὡς «Μεγάλη 'Εκκλησία» ἀναφέρεται ὁ ναός τῆς τοῦ Θεοῦ Σοφίας, κατ' ἐπίδρασιν τοῦ ἀντίστοιχου ναοῦ τῆς Κωνσταντινουπόλεως[39]. 'Ακόμη, ὁ μητροπολιτικός κλῆρος[40] ταυτίζεται μέ τόν κλῆρο τοῦ ναοῦ τῆς τοῦ Θεοῦ Σοφίας[41].

'Ως ἐκ τούτου πρέπει νά ἐρευνηθεῖ, ἐάν ὁ Δημήτριος Διαβασημέρης ἀνῆκε στόν κλῆρο τῆς Μεγάλης 'Εκκλησίας τῆς Θεσσαλονίκης. 'Αποφασιστικῆς σημασίας στό σημεῖο αὐτό εἶναι τό ἔγγραφο 4α, τό ὁποῖο ὑπογράφουν, μεταξύ ἄλλων, τόσο «ὁ μεγαλοναΐτης οἰκονόμος καί ταβουλλάριος Δημήτριος ὁ Διαβασημέρης, ὅσο καί «ὁ μέγας οἰκονόμος τῆς ἁγιωτάτης μητροπόλεως Θεσσαλονίκης Θεόδωρος διάκονος ὁ Τρίτρεας»[42]. Πρόκειται δηλ. γιά δύο διαφορετικά ἀξιώματα· ἐκ τούτου προκύπτει ὅτι καμμιά σχέση δέν ὑπάρχει ἀνάμεσα στό Δημήτριο Διαβασημέρη καί στόν κλῆρο τῆς Μεγάλης 'Εκκλησίας Θεσσαλονίκης.

'Απομένει, λοιπόν, νά ἐξετάσουμε τήν περίπτωση τοῦ «μεγάλου ναοῦ». Καί πράγματι, ὡς «μέγας ναός» στή Θεσσαλονίκη ἀναφέρεται ὁ ναός τῆς 'Αχειροποιήτου, καί εἰδικότερα:

α) Σέ ἔγγραφο τῆς μονῆς Μεγίστης Λαύρας τοῦ 1115[43].

β) Σέ «κανονική ἀπάντηση» τοῦ Δημητρίου Χωματιανοῦ στίς ἀρχές τοῦ 13ου αἰ.· συγκεκριμένα ἀναφέρεται ὅτι ὁ Δούκας τῆς Θεσσαλονίκης Γεώργιος Φραγγόπουλος ἐκδίκαζε ὑποθέσεις μέσα στό μεγάλο ναό[44]

39. R. JANIN, Les églises et les monastères des grandes centres byzantins (Bithynie, Hellespont, Latros, Galèsios, Trébizonde, Athènes, Thessalonique) (La Géographie ecclesiastique de l'Empire Byzantin. Première partie. Le siège de Constantinople et le Patriarcat Oecuménique II). Paris 1975, σ. 407.

40. 'Ο ὅρος χρησιμοποιεῖται στήν προκειμένη περίπτωση μέ τή στενή του ἔννοια κι ὄχι ὡς τό σύνολο τοῦ κλήρου τῆς μητροπολιτικῆς περιφέρειας Θεσσαλονίκης.

41. R. JANIN, Les égliese, ὅπ. παρ., σ. 408.

42. Actes Chilandar, ὅπ. παρ., σ. 246.

43. Actes Lavra I, ὅπ. παρ., σ. 60· πρβλ. Θ. ΠΑΠΑΖΩΤΟΥ, 'Ο μεγάλος ναός τῆς Θεοτόκου στή Θεσσαλονίκη. Μιά ἐπανεξέταση τῶν πηγῶν γιά την ἱστορία τῆς 'Αχειροποιήτου, «Μακεδονικά» 22 (1982) 115.

44. «Ὅτε ὁ Λογαρᾶς ἐτελεύτησεν, ἡ ἐξουσία ὑπῆρχε τῆς δεσποίνης κυρᾶς Μαρίας, τῆς χρηματισάσης γυναικός τοῦ μακαρίτου βασιλέως κυροῦ 'Ισαακίου τοῦ 'Αγγέλου, χηρευούσης τῷ τότε, καί προβεβλημένον εἰς τήν δουκικήν ἐχούσης ἀρχήν τῆς Θεσσαλονίκης τόν Φραγγόπουλον ἐκεῖνον κυρόν Γεώργιον καί παντός τούς κατά χώραν ἀρχιερεῖς ἐπί ταῖς πολιτικαῖς δίκαις συνέδρους αὐτῷ καί συνδικαστάς εἶναι διακελευσαμένης, ἤγουν τόν νῦν Κίτρους, τόν αὐτάδελφον τούτου Βερροίας ἐκεῖνον, καί τούς λοιπούς ἐκείνους, τόν Κασσανδρείας, τόν Στρυμβάκωνα, τόν Καμπανείας καί τόν 'Αδραμέρεως τόν Φιλάγριον· οἵτινες καθ' ἑκάστην ἐν τῷ μεγάλῳ ναῷ τῆς Θεοτόκου συνήγοντο, καί τάς κρίσεις ἐποίουν, μή τινος

συμπαραστατούμενος κι ἀπό τούς ἐπισκόπους τῆς μητροπόλεως[45].

γ) Σέ εὐχή τοῦ Συμεών Θεσσαλονίκης, πού ἐκφωνήθηκε στίς ἀρχές τοῦ 15ου αἰ. «πρό τῶν πυλῶν τοῦ μεγάλου ναοῦ τῆς Θεοτόκου»[46].

Κοντά, λοιπόν, στίς ἄλλες μαρτυρίες, τίς σχετικές μέ τόν «μέγα ναό»[47], τοῦ 12ου, 13ου καί 15ου αἰ. ἔρχεται κι αὐτή τοῦ τίτλου τοῦ Δημητρίου Διαβασημέρη, τοῦ 14ου αἰ.. Ὁ Δημήτριος Διαβασημέρης ὑπῆρξε, λοιπόν, σκευοφύλαξ καί ἀργότερα οἰκονόμος τοῦ ναοῦ τῆς Ἀχειροποιήτου.

Ἀπό τό χέρι τοῦ Θεόδωρου Διαβασημέρη σώζονται δύο ἔγγραφα (2α καί 2θ) τοῦ Αὐγούστου 1309 καί Μαΐου 1316, τά ὁποῖα γράφτηκαν «ἐκ προτροπῆς τοῦ πανεντιμοτάτου κληρικοῦ καί ταβουλλαρίου κυροῦ Δημητρίου τοῦ Διαβασημέρη». Ὁ Θεόδωρος Διαβασημέρης ἦταν προφανῶς λαϊκός καί βρισκόταν στήν ὑπηρεσία τοῦ Δημ. Διαβασημέρη· ἀγνοοῦμε, ὅμως, τό συγγενικό δεσμό, πού ὑφίστατο ἀνάμεσα στούς δύο Διαβασημέρηδες.

Βιέννη 1985

Σωκράτης Μ. Καπλανέρης

ὅλως ἀδικουμένου ἤ φοβουμένου»· J.B. Card. PITRA, Analecta sacra et classica Spicilegio Solesmensi parata. VIII. Juris ecclesiastici. Graecorum selecta paralipomena: Δημητρίου ἀρχιεπισκόπου πάσης Βουλγαρίας τοῦ Χωματιανοῦ τά πονήματα. Parisiis et Romae 1891, σ. 454. Πρβλ. JANIN, Les églises, ὅπ. παρ., σ. 376· ΠΑΠΑΖΩΤΟΥ, Ὁ μεγάλος, ὅπ. παρ., σ. 116.

45. Ὁ Θ. Παπαζῶτος παραπέμποντας στόν R. JANIN (Les églises, ὅπ. παρ., σ. 376) κάνει λόγο γιά «ἐπισκόπους τῆς διοικήσεως»· ΠΑΠΑΖΩΤΟΥ, Ὁ μεγάλος ναός, ὅπ. παρ., σ. 116. Νομίζω, ὅμως, ὅτι στήν προκειμένη περίπτωση ὁ γαλλικός ὅρος «diocèse» πρέπει νά ἑρμηνευθεῖ ὡς μητρόπολη ἤ μητροπολιτική περιφέρεια κι ὄχι ὡς διοίκηση. Πρόκειται δηλ. γιά τούς ἐπισκόπους τῆς μητροπόλεως Θεσσαλονίκης, ὅπως προκύπτει ἄλλωστε καί ἀπό τά ὀνόματα τῶν ἐπισκοπῶν πού κατεῖχαν, καί οἱ ὁποῖοι ἀποτελοῦσαν καί τήν ἐπαρχιακή Σύνοδο τῆς μητροπόλεως Θεσσαλονίκης ὑπό τήν προεδρεία τοῦ ἑκάστοτε μητροπολίτου Θεσσαλονίκης· γιά τό θεσμό αὐτό βλ. ΑΘ. Α. ΑΓΓΕΛΟΠΟΥΛΟΥ, Ἡ ἐπισκοπική σύνοδος τῆς μητροπόλεως Θεσσαλονίκης καί ἡ σημασία αὐτῆς σήμερον, «Θεολογία» 48 (1977) 795-824 καί ΤΟΥ ΙΔΙΟΥ, Περί τήν ἐπαρχιακήν σύνοδον τῆς μητροπόλεως Θεσσαλονίκης, «Μακεδονικά» 18 (1978) 307-309.

46. Ι. ΦΟΥΝΤΟΥΛΗ, Συμεών ἀρχιεπισκόπου τά λειτουργικά συγγράμματα. Θεσσαλονίκη 1968, σ. 1-6 και ΤΟΥ ΙΔΙΟΥ, Τό λειτουργικόν ἔργον Συμεών τοῦ Θεσσαλονίκης. Θεσσαλονίκη 1966, σ. 51· πρβλ. ΠΑΠΑΖΩΤΟΥ, Ὁ μεγάλος ναός, ὅπ. παρ., σ. 116.

47. Τελευταῖα τό χαρακτηρισμό τῆς Ἀχειροποιήτου ὡς «μεγάλο ναό» τόνισε ἰδιαίτερα ὁ Θ. Παπαζῶτος μέ τήν προαναφερθεῖσα μελέτη του, προάγοντας ἔτσι σημαντικά τή σχετική μέ τό ναό τῆς Ἀχειροποιήτου ἔρευνα.

A. KOLLAUTZ

DAS MILITÄRWISSENSCHAFTLICHE WERK DES SOG. MAURIKIOS

1. Verfasserfrage und Charakter des Werkes. Als militärisches Fachwerk eine Kompilation.

Das genannte Werk, in das literarisches Genos der Fachwerke, d.h. hier der Miltärschriften gehörend, ist die einzige Quelle über das byzantinische Heerwesen des 6./7. Jh. Darüber hinaus gibt es eine eingehende Darstellung über die Bewaffnung und Taktik der Reitervölker, insbesondere der Awaren, die auf vertraute Kenntnis mit ihrer Kampfesweise beruht, mit eingestreuten Bemerkungen über ihre Lebensweise. Weiterhin enthält es eine eingehende Schilderung über Kriegführung, Lebensweise und Landesnatur der antischen Slaven, der Franken und Langobarden und der sasanidischen Perser.[1] Mit geringen, auf die Erfordernisse ihrer Zeit Rücksicht nehmenden Einschiebungen, wurde es in der Folge von den Kaisern Leo VII.(866-912) und Konstantin VII.(945-959) so gut wie wörtlich ihren strategischen Werken, besser ihren Excerpten aus dem Werk des Maurikios, einverleibt.

Gerade von diesem wichtigen Werk ließen die es behandelnden Philologen einen bei Fachwerken zu berücksichtigenden Umstand außeracht, den als erster K. Krumbacher und nach ihm F. Lammert richtig erkannten, worüber letzterer sagt[2]: «Die männer, unter deren Namen solche Fachwerke gehen, sind keineswegs im literarischen Sinne ihre Verfasser, sondern nur ihre Neubearbeiter. Außerdem gingen auch Neubearbeitungen der militärischen Literatur unter dem Namen eines Herrschers, wie etwa juristische Arbeiten, ohne daß daraus auf eine Verfasserschaft zu schließen wäre.»

So nahmen denn Philologen wie Scheffer, Holste, Haase, Köchly, Förster, Aussaresses, Darkó, Dain und schließlich G. T. Dennis[3] Kaiser Maurikios als

1. Den ausführlichsten Kommentar zu den diese Völker behandelnden Kapiteln des XI. Buches gab J. E. Wiita: The Ethnika in byzantine military Treatises, Univ. of Minnesota, Phil. D. 1977, p. 53-246.

2. Lammert, F.: Suda, die Kriegesschriftsteller und Suidas. BZ Bd. 38, 1938, S. 132.

3. Die lezte Ausgabe des Strategikons erfolgte nach Mihaescu durch G. T. Dennis, Übersetzung durch E. Gammilscheg in: GFHB, series Vindobonensis, Vol. XVII, Wien 1981; Haase, Fr.: De militarium scriptorum graecorum et latinorum omnium editione instituenda

den Verfasser an, J. Wiita[4] Philippikos, den Schwager des Kaisers und gleich ihm ein erfahrerner Militär, während Patrono Maurikios ablehnte[5] und ihm folgend der 2. Herausgeber des Werkes nach Scheffer-Holste, H. Mihäescu. Die meisten indes entschieden sich für Maurikios aus inneren Gründen wegen einiger im Werk angeführter Ereignisse. So spielt in lib. XI, cap. 2 Maurikios auf den Überfall von Herakleia an, «das die Alten», sagt Theophylakt lib. I, 11, 6, «vormals Perinthos nannten», das zwischen 582/584 die Awaren heimgesucht hatten und deren von ihnen durch Brandschatzung zerstörte Kirche der hl. Glykeria Kaiser Maurikios im Jahre 591 durch eine Summe Geldes «zu neuer Schönheit hatte wiederherstellen lassen»-(Theophylakt lib. VI, 1, 3)-. Auf diesen Überfall oder den des Jahres 617 unter Kaiser Heraklios spielt augenscheinlich das Strategikon an, bei dem der Kaiser mit knapper Not der Gefangenschaft entging. Anders steht es bei einem anderen von ihm erwähnten Ereignis, das vom angeführten über hundert Jahre zurücklag, nämlich die in lib. IV, cap. 3 berichtete Niederlage des Pêrôz im Jahre 484 gegen die Hephthaliten. Ihre Darstellung in Strategikon dürfte sehr wahrscheinlich auf ein sasanidisches Werk über Kriegstaktik zurückgehen, das Ain-nameh -s. Abschnitt 5-.

Ale angeführten Indizien sprechen für eine Kompilation des Werkes an der Wende von 6./7. Jh., an der Kaiser Maurikios, wie noch gezeigt werden wird, sicherlich mitbeteiligt war. Die Ausführlichkeit, mit der die Kriegführung gegen Awaren und Slaven abgehandelt wird, spricht gleichfalls hierfür. In den Codices wird ein Maurikios im Ambrosianus B 119 auf fol. 95v und 118r angeführt: *Μαυρικίου τακτικὰ τοῦ ἐπὶ τοῦ βασιλέως Μαυρικίου γεγονότα* was verhört oder verlesen sein dürfte für: *τοῦ ἔπειτα βασιλεως γεγονότα,* «des später Kaiser gewordenen»[6]

narratio. Univ. Progr. Breslau 1846. Berlin 1847, p. 28ff. entdeckte als erster die Zusammengehörigkeit von Cod. Med. LV, 4 und Paris. graec. 2442. Förster, R.: Kaiser Hadrian und die Taktik des Urbikios. Hermes Bd. 12, 1877, S. 448ff. Die Bestimmung eines Autors suchten nach Aussaresses, F.: L'auteur du strategikon. Rev. études anciennes. T. 9, 1906, p. 23/29, Darkó, E.: Die militärischen Reformen des Kaisers Heraklios. Actes du IVᵉ Congrès int. d'études byzantines. Bull. de l'Institut archéol. bulgare. T. 9, 1935,p. 110/117; Dain, A.: Urbicius ou Mauricius? Revue d'études byzantines. T. 26, 1968, p. 123/136.

4. Wiita op. cit. Anm. 1, p. 30ff. sucht ihn in Phlippikos, magister militum per Thracias a. 600.

5. Patrono, C. M.: Contro la paternità imperiale dell'*Οὐρβικίου Τακτικὰ-Στρατηγικά.* Rivista abbruzzese di Scienze, Lettere ed Arti. T. 21, 1906,p.623/638. Mihaescu, H.: Prolégomènes à une édition critique des Taktika-Strategika de Maurice Urbicius. RESEE T. 5, 1967, p. 404; Moravcsik, Gy.: La Tactique de Léon le Sage comme source historique. Studia Byzantina. Budapest 1967, p. 221ff.

6. Aussaresses op. cit. Anm. 3, p. 29.

Das Werk verrät in allen gebrachten Einzelheiten, daß es von einem Generalstabsoffizier verfaßt worden sein muß, um eine moderne Nomenklatur anzuwenden, der Maurikios vor seiner Thronerhebung war. In einem Brief Gregors d. Gr. an den Kaiser werden Einzelheiten aus der militärischen Laufbahm des Kaisers mitgeteilt, die ihm vom kaiserlichen Geheimsekretär-notarius- im Range eines Stabsoffiziers, der die Verzeichnisse der hohen Offiziers -und Beamtenstellen zu führen hatte, zu Range eines Comes excubitorum- d.h. eines Generals der Feldtruppen -und durch die Gunst des Tiberios auf dem Kaiserthron brachte, nachdem dieser ihn im Jahre 578 vom General zum Oberbefehlshaber aller gegen die Perser in Arzanene kämpfenden Truppen ernannt hatte, wie Theophylakt berichtet -(lib. 111, 15, 10)[7]-. Ein Militär wie er, Kompilator des Strategikons, wird nach den in Feldzügen gemachten Erfahrungen von den Soldaten die Übung im persischen Bogenschuß und von den Offizieren die Kenntnis des Persischen fordern - s. Kap. 5- .

Im Mediceo-Laurentianus LV, 4, 3r, wird ein Urbikios als Autor genannt: Οὐρβικίου τακτικά στρατηγικῆς wobei Urbikios sehr wahrscheinlich durch Ausfall des M aus Maurikios einstanden sein dürfte, wie Förster meinte, von G. T. Dennis jedoch entschieden bestritten wird.[8] Urbikios kommt nach Vári[9] als Verfasser erst in der Zeit Kaiser Leos auf, da dieser ihn für den Autor hielt. Auf ihn hat ein Epigramm der Anthologia Graeca IX, 210 Bezug, aus dem sich ergibt, daß er zur Zeit des Kaiser Anastasios (491-518) lebte. Es lautet:

«Schau dieses Buch dir an, daß voll ist von Mühe und Arbeit, das Kaiser Hadrian einst in den Kriegen bei sich getragen, doch in der endlosen Zeit ein Leichtsinn völlig vergessen. Dann aber brachte mich doch des Anastasios kraftvolle Herrschaft wieder ans Licht herauf, daß Heeren ich hilfreich mich zeige. Denn ich verstehe die Werke des mordenden Krieges zu lehren, weiß auch, wie du mit mir die Männer des Westmeeres, die Perser und die unglücklicher Schickung unterworfenen Sarazenen und den riesigen Stamm der geschwind ihren Weg nehmenden kriegswütigen Hunnen vernichtest, auch der Isaurier Volk, die hoch auf den Felsen sich flüchten. Alles beugt sich hinfort Anastasios fürstlichen Zepter, den der Aion zum Glanz noch lichter als

7. Gregor: Epistolae ed. MGH, Epistolae T. 1,p. 221, 15-19, lib. III, 61 vom August 593.

8. Förster op. cit. Anm. 3 S. 479; Dennis op. cit. Anm. 3, S. 16/17; Mihaescu geht auf die paläographischen Einzelheiten weder in der Anm. 4 zitierten Studie ein, noch in ihrer deutschen Übersetzung: «Einleitung zu meiner Maurikios Ausgabe». Byzantina Bd. 6, 1974, S. 192ff.

9. Vári, R.: Zur Überlieferung der mittelgriechischen Taktiker. BZ Bd. 15, 1906, S. 47ff.

Trajan gefürt hat»[10]

Sein weitgehend Arrian als Quelle benutzendes Werk ist im XII. Buch unseres Maurikios als «Lehre des Urbikios» erhalten und wird durch den auch andere Werke aufnehmenden Kompilator hierin eingereiht worden sein. Er paßte das aus Trajans Regierung stammende Werk durch Zusätze den veränderten taktischen Verhältnissen an, wie die Erwähnung der Hunnen dartut. Es hebt sich indes stilistisch und sachlich scharf vom Strategikon des Maurikios ab. So gesteht Urbikios, daß er kein Soldat sei, und im Gegensatz zum Verfasser des Strategikons schreibt er in der ersten Person, während das Strategikon, eine einzige Stelle ausgenommen, in der ersten Person Mehrzahl berichtet. Sie findet sich auch zweimal im XII. Buch, und einmal wird ein Schriftsteller als herangezogener Auror zitiert, wohl Urbikios, zumal das XII. Buch Themen wieder aufnimmt, die schon zuvor abgehandelt wurden.[11]

In den leges militares begegnet in dem mit unserem Strategikon übereinstimmenden Stellen als zitierter Gewährsmann ein Rufus. Somit spricht alles dafür, daß das Werk eine Kompilation ist, wofür es bereits K. Krumbacher ansah: «Das Werk», sagt er, «ist eine ziemlich unselbständige Kompilation».[12]

Als Heraklios sich im Jahre 621 zum Feldzug gegen Khosro II. rüstete und hierfür vorbereitende Studien Trieb, dürfte zu dem von ihm benutzten Werken unsere Kompilation bereits gehört haben, wenn er sie gar vielleicht nicht selbst hat zusammenstellen lassen. Georgios Pisides sagt hierüber:

«Es gab kein kriegswissenschaftliches Werk, daß du nicht in der Muße deiner Studien durchgingest, Pläne zeichnend, verordnend, verbessernd, Befehle erteilend und Schlachtpläne skizzierend, für die anderen, für dich selbst, für das Heer und für das Volk».

Er hätte sicher ein vom Kaiser verfaßtes Werk über die Kriegskunst erwähnt, zumal er einer seiner engsten Vertrauten war, wenn Heraklios ein solches verfaßt hätte, wobei freilich zu bedenken ist, daß ein der Militärreform

10. Anthologia Graeca ed. et transl. H. Beckby. Bd. 2, lib. IX, Nr. 210. München s. a.

11. Die dritte Person Einzahl findet sich in lib. XII, B 22, p. 476/477 ed. Dennis-Gamillscheg: «Die Alten haben verschiedene Grundrisse-(Gamillscheg Formen)-von Lagern überliefert, es lobt aber der Schriftsteller (Verfasser) das rechteckige als wohlgeordnet und notwendig». Die Mehrzahl in der Einleitung p. 70, 31/32 ed. Dennis: «Und wenn etwas Brauchbares in den Schriften aufgezeigt wurde, sei dem allmächtigen Gott Dank, der auch *uns* das Wort in diesen Dingen gnädig zuteilt». So durchweg an allen anderen Stellen, e.g. II, 9, p. 130, 2: «*Wir* raten von Fähnchen an den Lanzen gelegentlich einer Schlacht ab».

12. Krumbacher, K.: Geschichte der byzantinischen Litteratur². München 1897, S. 636.

des Kaisers gewidmetes Werk von ihm verloren ist.[15]

Aus seinen Worten ergibt sich immerhin soviel, daß im Jahre 621 eine Kompilation bestand, auf die er mit den Worten «Vorschriften und Lehren, soweit sie das Kriegshandwerk betreffen», anspielt. Den Titel des Werkes, den nächst der Frage nach seinem Verfasser «die Philologen gleich Apollon Sauroktonos, immer mit dem spitzen Griffelchen in der Hand aufpassend, eine Eidechse aufzuspießen», festzustellen sich mühten, dürfte der Codex Laurentianus LV, 4 mit *Τακτικὰ Στρατηγικά* richtig wiedergeben.[14] Doch was bessagen im Grunde solche Scharfsinnsproben, die nichts über den Wert eines Werkes auszusagen vermögen. «Unter manchen wunderlichen Albernheiten», um nochmals Goethe[15] zu zitieren, «kommt mir keine so vollkommen lächerlich vor als der Streit um die Echtheit alter Schriften. Ist es denn der Autor oder die Schrift, die wir bewundern oder tadeln? Es ist immer nur der Autor, den wir vor uns haben, was kümmern uns die Namen, wenn wir ein Geisteswerk auslegen»

13. Heraklios ed. Pertusi lib. II, 188ff und Kommentar p.273 in: Giorgio di Pisida: Poemi. Ettal 1960. Studia Patristica et Byzantina H. 7.

14. Goethe: Maximen und Reflexionen ed. Artemis Bd.9, S.625, Nr.984.

15. Ders.: Maximen und Reflexionen op. cit., S.600/601, Nr.750.

2. Die erste Ausgabe des Werkes durch Johannes Scheffer und Lucas Holste.

Das als eine Kompilation anzusehende Werk, wie oben dargelegt wurde, gab erstmals 1664 Johann Scheffer aus Straßburg heraus -(1621-1679). Der von seinem 1586 zu Niederlebach geborenen Vater als Inhaber eines Handelshauses erworbene Reichtum hatte ihn instand gesetzt, ausserhalb des durch den Krieg verwüsteten Deutschland zu studieren, so ab 1638 in Straßburg, danach in Köln, Leiden, Basel, Lausanne und Genf. Nach Beendigung seiner Studien blieb er bis 1648 in Straßburg, um im selben Jahr die Professur der Beredsamkeit und Politik in Uppsala anzutreten, wohin ihn die Königin Christine von Schweden berufen hatte. Er trat nicht nur als Herausgeber antiker Autoren hervor, weit bekannter war er seinen Zeitgenossen durch seine Beschreibung Lapplands. Seine «Lapponica seu gentis Lapponiae descriptio» erschien 1673 zu Frankfurt und wurde danach ins Französische und Englische übersetzt. Sein Werk hatte die Entdeckung der finnisch-ugrischen Sprachverwandtschaft zur Folge, die durch den Hamburger Arzt Martin Fogel(ius) (Vogel) entdeckt wurde.[1] Er kannte Scheffer, an den er am 14 Mai 1673 einen Brief schrieb, worin er sich für das erhaltene Enchiridion Lapponicum bedankte; «Ich erhielt auch das Enchiridion Lapponicum, das mir um so willkommener war, je ungestümer ich bisher die Eigenart der lappischen Sprache kennen zu lernen wünschte... Sobald meine Abhandlung über die finnische Sprache erscheinen wird, werde ich nicht zu erwähnen unterlassen, durch wen ich gefördert wurde... Mir ist klar, daß sich das Lappische vom Finnischen im Dialekt unterscheide, beide aber als Sprößling das Ungarische haben, wenn mich meine Beobachtung nicht täuscht. Über das Finnische habe ich es bereits 1671 in meiner Abhandlung, die ich an den Großherzog von Toskana sandte, aufgezeigt, nicht nur anhand der Worte, sondern auch auf Grund anderer Beweise. Auch die Worte des Lappischen, die ich deiner Güte verdanke, sind mit denen des Ungarischen verwandt».[2]

1. Über Fogel (Vogel)-(geb. 1634 Hamburg, gest. 1675 ebd.) s. Kangro, H.: Martin Vogel aus Hamburg als gelehrter des 17. Jh. in: Gedenkband M. Fogel. Ural-altaische Hb. Bd.41, 1969; Lakó, Gy.: M. Fogelius Verdienste bei der Wiederentdeckung der finno-ugrischen Sprachverwandtschaft ebd.S.3/13; Setälä, E.: Über den Hamburger Sprachforscher M. Fogel. Verhandlg. d. XIII. Orient. Kongr. Hamburg 1902. Hamburg 1904, S.18-167. Fogels Werk: De finnicae linguae indole observationes wurde 1667 dem Fürsten Cosimo III. von Florenz zugesandt, doch erst 1893 von E. Teza gedruckt: Del nomenclator finnicus mandato da M. Fogelio in Italia. Rendiconti della R. Accademia dei Lincei. Classe di scienze morali T. V, 1,1893.

2. «Accepti etiam Encheiridion lapponicum, quod tanto gratius mihi fuit, quanto vehementius hactenus Lapponicae linguae indolem cognoscere desideravi... Ubi etiam mea dissertatio de finnica lingua lucem publicam videbit, publice per quem profecerim profiteri minime

Bald so gut wie kaum erwähnt blieb die Tatsache, daß Scheffers Leistung hinsichtlich der Herausgabe des Werkes des Maurikios allein auf die ihm von der Königin Christine übertragene Übersetzung des Werkers ins Lateinische beschränkt blieb, wie er selbst in der Vorede an die Königin und den Leser sagt: «Den Maurikios, den wir Dir übergeben, verdankst Du dem zu Lebzeiten weit berühmten und äußerst gelehrten Herrn Lucas Holste(nius)- so die latinisierte Namensform für Holste- aus Hamburg, der ihn aus vier Handschriften, zwei Barberini, einem Mediceus und Farnesinus abschrieb; ihn übersandte er in zurückliegenden Jahren an uns, die wir nichts dergleichen erwarteten, zusammen mit einem aus den Handschriften kollationierten Codex des Leo, in der die Lücken des griechischen Textes ausgefüllt und schön emendiert waren».[3] Sich an die Königin in einer gesonderten Vorrede wendend, sagt er dann: «Ich übergebe Dir, meine Gebieterin, den Maurikios, den Du vor einigen Jahren aus Rom hergetragen, gnädigst meiner Sorge anvertrauen wolltest. Ich übergebe ihn, wie er hergetragen wurde, nicht allein in Griechisch, wie Du vorgesehen hattest, auch in Latein».[4]

Die Herausgabe des griechischen Textes hatte Lucas Holste[5] -geb. 1595 in

obliviscor. Lapponicam linguam a Fennica differre dialecto deprehendo, utramque vero Hungaricae eandem subolem possidere ni fallor observari. De fennica iam 1669 in dissertatione mea Magno Etruriae Duci missa id ostendi, non tantum ex vocabulis, sed ex aliis argumentis. Lapponicae et vocabula quae tuae humanitati debeo cum Hungarica cognationem habent». Facsimile des Schreibens bei Kangro op. cit. Anm. 1. Leibniz waren aus Fogels Briefwechsel Scheffers Verdienste bekannt, s. G. W. Leibniz: Dissertatio de origine Germanorum. Opera omnia ed. Dutems. Genevae 1768, T. IV, 2, p. 198ff. mit Hinweis auf Scheffer

3. «Mauricium, quem tibi damus, Viro debes longe celeberrimo, cum viveret, doctissimoque Dn. Lucae Holstenio Hamburgensi, quae cum ex codicibus msscr. quattuor, duobus Barberinis, Mediceo et Farnesiano descriptum, annis superioribus ad nos, nil tale opinantes expectantesque una cum Leonis codice ad Mss. collato, lacunisque Graeci textus expletis pulchre restituto, transmisit».

4. «Reddo Tibi, Domina, Mauritium, quem ante annos aliquot allatum Roma, clementissime curis commendare mei voluisti. Redde, non, ut, traditum est, Graece solum, sed quod Tu praeceperas, Latine etiam».

5. Holste führte nach dem bei Wilkens gebrachten Verzeichnis seiner Schriften nur weniges aus, s. dieses Verzeichnis bei Ersch-Gruber: Allgemeine Encyklopädie II, 10. Theil. Leipzig 1833.S. 102/103; Boissonade, J. Fr.: Lucae Holstenii epistolae ad diversos. Parisiis 1817, p. 179; Kurzer Bericht über die Codices der Laurentiana; Polissier, P.: Les amis d'Holstenius. Mélanges de l'Ecole française de Rome. T. 6, 1886, p.554/587.Nach Angabe eines Freundes führte D. G. Morhof: Polyhistor litterarius, philosophus et practicus. Lubecae 1747, Bd.1, 2 -(1. Auflage unter dem Titel: Polyhistor sive de notitia auctorum. Lubecae 1688)- die Schriften Holstes an und erwähnt unter den Handschriften seiner Bibliothek p.67/68: Mauricii, sive Urbicii, de re militari libri XII ex accurata IV codicum antiquorum collatione Graece, fol.

Hamburg, gest. 1661 in Rom - somit bereits vorbereitet und mitsamt den Anmerkungen und Erklärungen abgeschlossen, doch nicht mehr zum Druck befördern können oder wollen. Über ein anderes von ihm druckfertig hinterlassenes Werk, die Ausgabe und den Kommentar zu den Ethnika «des Stephanus Byzantinus», schrieb Daniel Georg Morhof in seinem «Polyhistor Litterarius»[6] -(lib. IV, 7, 7)-: «Seine kritischen Arbeiten für eine ed. des Stephanus sind lange nach seinen Tode aus der Bibliotheca Barberini in die Hände des Theodor Ryckius gelangt und dieser hat sie zu Leiden 1684 besonders herausgegeben». Ausführlicher noch als Morhof klärt uns Nikolaus Wilkens in seinem« Leben des gelehrten Lucae Holstehii» auf.[7] Hiernach hatte Holste der Kardinal Franciscus Barberini in seine persönliche Hofhaltung als s Secretär und Bibliothekar über seine an Bücher und Handschriftenschätzen reiche Bibiothek aufgenommen. Von Innocenz X. wurde Holste dann später zum stellvertretenden Vorstand der Vaticana ernannt.

Als nun 1655 Königin Christine nach Rom kam, nachdem sie unter Beistand Holstes zum Katholizismus übergetreten war, hatte dieser es nach und nach verstanden, ihr Vertrauen zu gewinnen und als einer der bedeutendsten Humanisten des 17. Jh. der gelehrten Königin sich unentbehrlich zu machen, zumal sie eine leidenschaftliche Büchersammlerin war, die durch ihren Beauftragten Isaak Vossius eine förmliche Jagd auf bibliographische Seltenheiten machen ließ. Nach seinem Ableben vermachte Holste seiner Gönnerin und dem Papst viele Handschriften und der Königin seine noch nicht gedruckten Schriften deren Verzeichnis Wilkens nach Morhof auf S.47ff. bringt, so S.89 ein von Holste beabsichtigtes Corpus Geographicum byzantinischer Autoren und auf S.95/96 dann: Flavii Arriani Nicomedensis Tactica, sive de acie militari instituenda liber...*Mauricii sive Urbicii de re militari libri XII ex accurata IV codicum antiquorum collatione, graece in fol.*[8]

Wie solche Msscr. aus dem Nachlaß Holstes auch von anderen erlangt werden konnten, berichtet der zuvor angeführte Ryck(ius) in der Vorrede zu dem von ihm herausgegebenen «Notae et castigationes postumae in Stephani

6. Lib IV, 7, 7, der ed. von 1688.

7. Wilkens Werk erschien 1723 zu Hamburg. Er dürfte sein Verzeichnis aus dem Polyhistor Morhofs entlehnt haben, das in der Art eines Lexikons die Gelehrten seiner Zeit und ihrer Schriften bringt.

8. Hierauf bezieht sich Scheffer in der Vorrede seiner Ausgabe. Aus seiner Widmung an die Königin schloß Joh. Moller in seiner nach Scheffers herausgegebenen «Suecia litterata», Hamburg 1698, p.293/309 das Verzeichnis der Schriften Scheffers bringend, ganz richtig auf dessen Nichtautorschaft als Herausgeber.

Byzantini Ethnika quae vulgo περὶ πόλεων inscribuntur». Hiernach hatte er das in der Bibliothek des Kardinals Barberini hinterlegte Msscr. Holstes durch den Bibliothekar Moroni erhalten und sich an die Emendation des von Holste noch nicht korrigierten Werkes gemacht und das von ihmdruckfertig gestaltete Werk der Königin zugeeignet.[9]

9. Das Werk erschien 1684 und 1692 zu Leiden, 1691 zu Utrecht. W. Dindorf gab es mit Holstes Noten in seiner Ausgabe des Stephanus 1825 zu Leipzig in 4 Bde. heraus. Scheffer selbst war so wahrheitsliebend, daß er die Herausgabe der Taktik nicht unter seine Werke zählte, s. Joannis Schefferi Argentoratensis Vita. Uppsala Univ. Arsskrift: Bd. 2, 1915, p. 21/23; seine Biographie bei Sitzmann, F.: Biographie des hommes célèbres de l'Elsace. Rixheim 1909, s.v. Scheffer.

3. *Die Handschriften und die Überlieferung des Codex Medeceo-Laurentianus LV,4*

Scheffer legte die von Holste übernommenen vier Handschriften zugrunde, steuerte aber als Eigenleistung reichhaltige und überaus gelehrte Anmerkungen zu Holstes Text bei, die seine umfassende Belesenheit in der byzantinischen Literatur belegen, was auch die von Wilkens gebrachten Listen zeigen.[1] Holste hielt nach Cod. Ambrosianus und Paris. graec. 2442, die jedoch, wie unten ausgeführt wird, ehemals zusammengehörten, den Kaiser Maurikios für den Verfasser, was indes nur mit den oben gemachten Einschränkungen, daß er als Kompilator anzusehen ist, richtig ist.

Von Holstes Handschriften bietet die Überlieferungsgeschichte des Cod. Mediceo-Laurentianus LV, 4 einen beispielhaften Einblick in die Überlieferung eines nilitärischen Fachwerkes, weshalb sie ausführlich abgehandelt sei.[2] Der Codex hatte Demetrios Laskaris Leontares gehört, einem Mann, der sich als Feldherr vielfach ausgezeichnet und den Kaisern Andronikos IV. -(1376-1379)- und Johannes VII. -(1390-1408)- Jahrzehnte lang in Krieg und Frieden und in diplomatischen Verhandlungen treue Dienste geleistet hatte. Nach der Niederlage Sultan Bajasids bei Angora -(Ankara)- im Jahre 1402 war die Stadt Thessalonich durch Sultan Suleiman mitsamt den Küstenstrichen an der Ägäis und am Schwarzen Meer an Byzanz zurückgegeben worden.[3] Im Jahre 1405 beauftragte der jüngere Bruder Andronikos IV., Kaiser Manuel, Demetrios

1. Ab S. 47 bringt Wilkens das Verzeichnis seiner Schriften, so ein von ihm geplantes Corpus geographicum byzantinischer Autoren, darunter Stephanus von Byzanz auf S. 89.

1. Dain, A.: La collection florentine des tacticiens grecs. Paris 1940, p.27, 29; ders.: Les Msscr. d'Onésandros. Paris 1930, p.42

3. Dukas ed. Bonn p. 133 sagt über Demetrios Laskaris: «Er nahm bei ihm die erste Stelle ein». Dölger, Fr.: Johann VII., Kaiser der Rhomäer (1390-1408). BZ Bd.31, 1931, S.21/36; ders.: Epikritisches zu byzantinischen Kaiserurkunden. AfUrkdf. Bd. 16, 1935, S. 61 und ders.: Aus den Schatzkammern des hl. Berges. München 1948, Nr. 30 und 63; Papadopoulos, Th.: Versuch einer Genealogie der Paläologen. Diss. phil. München 1938, S. 53/54. Eine kurze Notiz über Demetrios Laskaris findet sich bei Vogel-Gardthaussen: Die griechischen Schreiber des Mittelalters und der Renaissance. Leipzig 1909, S.103 und ein Epigramm auf ihn von Janos Laskaris, worin er ihn als seinen Verwandten beseichnet, bei Knös, Bj.: Un anbassadeur de l'Hellénisme -Janos Laskaris et la tradition greco-byzantine dans l'humanisme français. Uppsala- Paris 1945, p.67;Bandini, A. M.: Catalogus Codicum graecorum Bibl. mediceo-laurentianae. T. II, Firenze 1778, p.218/238 die Eintragungen über seine Familie im Cod. LC, 4. Müller, K. K.: Ein griechisches Fragment über Kriegswesen. Festschrift f. L. Urlichs. Würzburg 1884, S.109; Schmidt, L.: Darmarius. Zentralbl. f. Bibliothekswesen. Bd. 3, 1886, S.129ff.; Pierre de Nolhac: Inventaire des Msscr. grecs de Jean Lascaris. Mélanges d'Archéol. et d'Histoire. T.6, 1886, p.256 und Nr.31: Maurikios; Nr.30: Aelian; Nr.97 die Taktik Aelians und Leos. Váris Studien bei Moravcsik: Byzantinoslavica Bd.1, S.415/421.

Laskaris mit der Verwaltung der Stadt; zugleich auch sollte er seinen kaiserlichen Bruder Johannes als «König von ganz Thessalien» einführen und als sein Berater tätig sein.

Nach dem Sturz Johannes VII. wurde sein gleichnamiger Sohn Despot von Thessalonich -(1408-1424)-. Nach den von Papadopoulos beigebrachten Urkunden[4] war Johannes an Elephantiasis krank, weswegen er 1424 die Stadt um 50.000 Dukaten an die Venezianer verkaufte, die sie in der bei ihnen üblichen Mißwirtschaft regierten. Nach dem Verkauf begab sich Johannes mit seinem Sohn nach Mantinea in die Peloponnes. Zwei oder drei Jahre später, vor seinem Tode im Jahre 1428, war sein Vater Mönch im Kloster Pantokrator zu Konstantinopel geworden, wo er am 4. März des genannten Jahres verstarb.

Wie sich aus dem in Codex eingetragenen Familiennotizen des Demetrios Laskaris ergibt, wurde ihm ein gleichnamiger Sohn Demetrios am 11. November 1418 zu Thessalonich geboren. Der Eintrag lautet: «Im Jahre 6927=1418, in der 12. Indiktion, wurde mir der Sohn, der neue Demetrios, am 11. November, am Tage des hl. Johannes des Barmherzigen, geboren». «Neu» deshalb, weil ein Sohn gleichen Namens jung verstorben war. Lambecius in der ed. des Kodinos -(ed. Bonn p. 286)- kannte den Florentinen Codex und teilte daraus den Eintrag des Vaters über die Geburt seiner am 21. November 1410 geborenen Tochter Anna mit: «Nach dem Tode des gepriesenen Kaisers, des wegen des göttlichen und engelgleichen Standes als Mönch Joseph genannten». Unter dem Kaiser ist der erwähnte Manuel zu verstehen. Der Vater unseres Demetrios verstarb am 6 September 1431: «Am 6 September, in der 10. Indiktion, entschlief mein seliger Herr und lieber Bruder, Herr Demetrios Leontares, der wegen des göttlichen und engelgleichen Standes Daniel genannt wurde». Aus der von Haury[5] mitgeteilten Prokophandschrift geht hervor, daß der güngere Denetrios Laskaris am 31.Mai 1454 in Smederevo in Serbien war, wohin er sich wohl deswegen begeben hatte, weil Georg Branković, der Neffe des Stefan Lazarević -(1398-1427)- im Jahre 1412 durch Thessalonich gekommen war, zu einer Zeit, als der Vater unseres Demetrios Gouverneur der Stadt war. Da Branković seit der Schlacht von Angora mit Demetrios Laskaris in Konflidt lebte, hatte doch jener auf Seiten Bajasids gefochten, so suchte er nun jetzt ihren Hader gütlich beizulegen, indem er seinen Dank an den Sohn

4. Papadopoulos op.cit. Anm. 3, S.61/62. Urkunden des Despoten über die Athosklöster St. Paul und Vatopedi bei Dölger, op. cit. Anm. 3, S.66f

5. Haury, J.: Über Prokophandschriften. SBAkadWissMünchen, phil.-hist Kl. 1895, 1, S.142/145; Lampros, Sp.: Ein byzantinisches Volkslied in einer Prokophandschrift. BZ Bd. 3, 1894, S.166.

abstattete, der nach der Eroberung Konstantinopels in türkische Gefangenschaft geraten war. In einem Eintrag im Codex 1639, fol. 163r, der 1474/1475 geschrieben wurde,[6] bezeichnet er sich als «aus Konstantinopel». Mit Branković nun hatte sich Stefan Lazarević 1412 ausgesöhnt, als dieser nach Thessalonich gekommen war, nachdem er im Bruderzwist zwischen den Söhnen Bajasids, *Muhammed, Musa* und *Suleiman* letzterem beistand, doch als dieser durch seine Trunksucht allen Anhang verloren hatte und er gezwungen war, sich von *Adrianopel* nach Konstantinopel zu flüchten, doch auf der Flucht erdrosselt wurde -(1411)-, zu Musa überlief. Dieser jedoch verdächtigte ihn, gegen Muhammed sich verschworen zu haben, worauf sich Branković zu Kaiser Manuel flüchtete. Die erwähnten Fährnisse ließen ihn eine Aussöhnung mit Stefan anstreben, dessen Nachfolger er im Jahre 1427 wurde. Nach seinem Abfall von Musa war er über Thessalonich nach Serbien zurückgekehrt. Die «Stari srpski rodoslovi i letopisi»[7] erwähnen unter dem Datum des 26. Oktober 1413 Georg Branković Rückkehr aus Thessalonich nach Serbien. Er hat demnach zweimal in der Stadt sein müssen, das erste Mal 1411 oder 1412 und das zweite Mal 1413. Unter dem Datum des 26. Dezember 1413 findet man in den Annalen: «Man führte die Prinzessin *Irene* von Thessalonich als Gemahlin dem Prinzen Georg zu», obwohl er erst 1427 regierender Fürst wurde. Die Angabe ist daher unrichtig und man muß 1414 lessen, wie die Instruktionen für die ragusanischen Gesandten zeigen.[8] Hiernach reisten sie von *Ragusa* (Dubrovnik) am Mittwoch, dem 31. Januar 1415 ab, um Georg Branković zu seiner Heirat zu beglückwünschen.

Die Notiz des Cod. Palatinus graec. 278 lautet nach *Haury*[9] so: «Das vorliegende Buch gehört dem berühmten Oberfeldherrn Georgios *Ka(n)takuzenos*. Er stieß auf es in Smederevo am 31 Mai, in der 2. Indiktion des 62.

6. Über den Eintrag s. Legrand, E.: Bibliographie hellénique au XV[e] et XVI[e] siècle. T. I, Paris 1895, p.CXXXI ff.; Über Konstantin den Philosophen s. Stanojević, St.: Die Biographie des Stefan Lazarević von Konstantin dem Philosophen. AslPh Bd. 18, 1896, S.409ff., 427, 430, 458; Jirecek, C. in: AslPh Bd. 17, 1895, S.264. Die Lebensbeschreibung des Despoten wurde von M. Braun herausgegeben und übersetzt in: Slavo-Orientalia. Bd. 1, Göttingen 1956, S.18/20. Über die Ereignisse in Kleinasien vor und nach der Schlacht bei Angora s. Cherefeddin Ali (=Saraf-ad-Din Ali): Histoire de Timur-Bec, trad. par Fr. Pétis de la Croix. T.IV, Paris 1723, p.11/15 unter Hervorhebung der Tapferkeit der Europäer.

7. ed. L. Stojanovic Stari Karlovac 1927, p.290, unter 1122: Chronica servica despotae Georgii Branković s.d.26. 10. 1413: «Quo anno venit Georgios ex Thessalonica».

8. Jorga, N.: Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV[e] siecle. Paris 1899, T. II, p.148/149 aus dem Archiv von Ragusa (=Dubrovnik) sub anno 1415.

9. Haury op. cit. Anm. 5

Jahres -(d.i. 6962=1454)-. Demetrios Laskaris Leontares». Smederevo war die von Georg Branković erbaute neue Residenz, da *Belgrad* ungarisch war, bis jene 1458 von *Mehmed II.* eingenommen wurde.[10] Im Juni 1454 hielt sich Demetrios Laskaris in *Otranto* auf, worüber sich im Cod. 1638 fol. 163r der Pariser Nationalbibliothek eine Noziz findet; sie besagt, daß in diesem Monat die Kyropädie und im Februar 1475 die Anabasis Xenophons für den Obersekretär des Königs von *Neapel*, Antonello di Aversa und den königlichen Rat Antonio di Guidano, durch ihn abgeschrieben wurden. Als Kopist schrieb er außerdem laut Eintrag im Cod. Paris. graec. 2850 fol. 72v die Sybillinischen Orakel ab. Er dürfte um 1480 verstorben sein.

Ein Verwandter des Demetrios Laskaris war *Janos* Laskaris,[11] der auf seiner im Auftrag von Lorenzo *Medici* unterommenen zweiten Griechenlandreise den Codex seines Verwandten Demetrios in *Phera* erstand, wie sich aus dem Cod. Vat. graec. 1412 ergibt, aus dem *Müller*[12] das Verzeichnis seiner auf dieser Reise gemachten Erwerbungen mitteilt. In ihm bezeichnet er als von

10. Georg Branković ist der Erbauer der Burg Smederevo -(=Semendria a.d. Donau)-, s. Jirecek, C.: Geschichte der Serben. Gotha 1918,S.146ff. Thessalonich war von 1423-1430 venezianisch, s. Jirecek o. cit. S. 158 und wurde dann als wirtschaftlich ruinierte Stadt von Murad II. -(1421-1451)- eingenommen. Popović, M.: La résidence du Despote Djuradj (=Georg) Branković dans le chatelet de la forteresse de Smederevo. Balcanoslavica T. 7, 1978, p. 101-112, mit zwei Rekonstruktionszeichnungen. Das Kastell Mali Grad wurde von 1428-1430 errichtet, die danach errichtete Stadt Veliki grad wurde 1439 vollendet und 1459 durch die Türken eingenommen, nachdem Serbien von 1444 bis zu diesem Jahr weiter als unabhängiger Staat bestanden hatte.

11. Über die Fanilie s. Mystakides, V. A.: Laskareis 1400-1869 in: Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, Bd. 5, 1928, p.146. Nach Sp. Lampros, Ἐνθυμήσεων ἤτοι χρονικῶν σημειωτάτων συλλογὴά. Νέος Ἑλληνομνήμων. T. 7, 1910, p.158 bezieht sich der Beiname Leontares auf eine Stadt Arkadiens. In ihr wird zum Jahr 1454 in einem Edikt Mehmed II. zur Besiedlung der verödeten Stadt Eudaimonia in der Peloponnes ein Demetrios Laskareis genannt, s. auch Treu, M.: Demetrios Chrysoloras in seinen hundert Briefen. BZ Bd. 20, 1911,S.108. Janos Laskareis, geb. 1445 zu Konstantinopel, gest. 1535 zu Rom, s. Knös op. cit. Anm. 3, p.20, 33. Ihm hatte der Cod. Laurentianus LV, 4 gehört, s. Dain op. cit. Anm. 2, p.28. Seine Reisen nach Griechenland fallen 1489/1490 und 1491/1492. Die Liste der zu erwerbenden Handschriften bei Müller, K. K. : Neue Mitteilungen über Janos Laskaris und die medieceische Bibliothek. Centralbl. f. Bibliotheswesen Bd. 1, 1884,S.365ff: «Wir lernen, daß manche Handschriften, welche allein die betreffenden Werke überliefern, *so Laurent. LV. 4 von Laskaris Reise stammen.* Legrand op. cit. Anm.6, p.131/142; T. 2, p.322/326; Vogel, E. G.: Erinnerungen an einige verdienstvolle Bibliophilen des 14. und 15. Jh. Janus Laskaris. Serapeum Bd. 10, 1849, S. 65/74, 81/88;ders.: Literarische Ausbeute von Janus Lascaris Reisen im Peleponnes im Jahre 1490; ebd. Bd. 15, 1854,S.156 das Verzeichnis der Militärhandschriften, darunter Urbikios. Über ein anderes Mitglied der Familie, Konstantinos Laskaris, s. Peroni-Grande, L.: Nuovo contributo alla biografia di Constantino Lascari. Messina 1932, 8 S. Er lebte in Messina von 1468-1501, s. Peroni-Grande in: Archivio storicomessinese. Jhg.3, 1902,p.208/211; ebd. Jhg. 4, 1903, p.264/272; ders.: Uomini e

seiner Hand geschrieben alle auf seiner zwei Griechenlandreisen erworbenen Handschriften. Auf 41v werden Taktika erwähnt, und auf 48v erwähnt er: *Οὐρβικίου 'Ασκληπιοδότου Αἰλιανοῦ Αἰνέου ἤ Αἰλιανοῦ πολιορκητικὰ 'Αρριανοῦ ἐγχειρίδιον.* Auf fol. 66v-91r findet sich ein Handschriftenverzeichnis der von ihm der Mediceischen Bibliothek entnommenen Codices. Auf fol. 66v nennt er zwei Pergamenthandschriften, die identisch sind mit dem Cod. Paris.graec. 2442 und dem Barberinus Vat. graec. II, 97. Hiervon enthält die Pariser Handschhrift Buch I-III des Maurikios und der Barberinus Buch III, cap. 2 bis zum Ende des Werkes. Beide jetzt getrennten Codices waren also ursprünglich einer.[13] In Ergänzung zu den zuvor gebrachten Eintragungen aus dem Cod. Laurent. IV,4 seien noch die auf fol. 11v und 12r sich findenden weiteren Notizen über die Familie Laskaris gebracht:«Im Jahre 6957-(d.i. 1449)-, in der 12. Indiktion, im Monat März, am 12.Tage, kam der Kaiser *Konstantinos* aus der Peloponnes und erhielt Konstantinopel nach dem Heimgang unseres ruhmreichen und dreimal seligen, mächtigen und heiligen Herrn, *Johannes VIII.* unter den Paläologen, einen neuen Herrscher. Er verschied im Jähre 6957, in der 12. Indiktion, am 31. (sic) November -(richtig 31. Oktober)- zur ersten Tagenstunde. Er wurde in dem verehrungswürdigen Kloster unseres Herrn und allmächtigen Heilands Jesu Christi, an der Grabstäte seines Weibes begraben. Gott versetzt seine Seele unter die heiligen Kaiser. Amen, Amen, Amen.».

Der zweite Eintrag lautet, den Tod seiner Mutter betreffend: «Im Jahre 6958 -(=1450)-, in der 13. Indiktion, am 16. Januar, zur 5. Tagesstunde, segnete meine selige Herrin und Mutter, D. Marina Laskarina das Zeitliche. Sie wurde im verehrungswürdigen Kloster des köstlichen und ruhmreichen Prohpeten, des Vorläufers und Täufers Johannes, des gebenedeiten Felsens Christi, im Grabe ihres Schwiegersohnes begraben, das sich nahe der Klosterpforte unter dem Glockenturm befindet. Alle Gott liebenden und jene Inschrift anschauenden mögen so sprechen: «Ewig währe ihr Andenken und Gott versetze ihre Seele unter die Heiligen und Gerechten, sie bete für mich und meine Söhne. Amen, Amen, Amen. Der aber dieses schrieb, ist ihr Diener und Sohn Demetrios Laskaris Leontares».

cose messinesi dei secoli XV e XVI. Messina 1903; Labate, V.: Per la biografia di Constantino Lascari. Nuovo documenti. Archivio storico siciliano. Jhg. 16, 1901, p.220/240.

12. Müller op. cit. Anm. 11,S.339.

13. Müller op. cit. S.380. In einem von Laskaris aufgestellten zweiten Verzeichnis über den Bestand der Laurentiana vor der Reise werden Taktika angegeben; auf fol. 48b. 15, 18-21 gibt er an, daß er der Reise erstand: Τὰ τοῦ Λέοντος Τακτικά auf Kerkyra (Korfu) erworben, ebd. Τακτικῶν Αἰλιανοῦ καὶ ἄλλων.

4. *Zeitstellung nach inneren Indizien. Das Werk als ein Handbuch gedacht.*

Über seine Absichten, die er mit der Herausgabe seiner Kompilation verband, sagt ihr Autor in der Einleitung: «Indem wir aus den Alten übernahmen und wir selbst eine mäßige Erfahrung im Kriegshandwerk haben, um diese Schrift nach unserem besten Vermögen, kurz und einfach zu veröffentlichen, mehr die Zweckmäßigkeit an Hand der Verhältnisse aufzeigend, da vorliegende Schrift mehr den Nutzen des abgehandelten Stoffesals den Stil berücksichtigt. Dies tun wir, nicht in der Absicht Neuerungen einzuführen oder mehr als die Alten auszudenken. Da diese nämlich ihre Schrift an Wissende und Erfahrene gerichtet haben, machten sie von wenig klaren Überlieferungen Gebrauch und übergingen das Notwendige und Empfehlenswerte und woran jetzt Bedarf ist. Wir aber meinen, daß auch dies vonnöten sei, auch das Grundlegende nicht zu übersehen, ohne das es nicht möglich ist, sicher zu Felde zu ziehen. *Wir ersannen ein angemessenes Handbuch oder eine Einführung für die, welche danach trachten Feldherr zu sein,* so daß es von nun für diejenigen, welche auch in das Wichtigere jener taktischen Regeln und alten Lehrsätze eindringen wollen, leicht zu bewerkstelligen ist und (in sie) mit einem Schritt zu kommen. Wir tun es, wie wir sagten, in gemischter Redeweise, verwenden wir doch keine Sorgfalt auf die Eleganz des Ausdrucks, ist es doch kein heiliges Werk, eher ist es ein Buch der Tatsachen und der Kürze geworden, weswegen wir uns auch oftmals lateinischer und anderer im soldatischen Umgang gebräuchlicher Ausdrücke bedienen, wegen der klaren Verständlichkeit der in ihr enthaltenen Begriffe. Und wenn von den Schriftstellern etwas Wertvolles dargelegt wurde, so sei Dank dem allmächtigen Gott, der uns hierin das Wort in Gnaden gab. Wenn aber auch der Feldherr durch Erfahrung und Dienst des diesen Bedeutsamere erlangt, so sei gleichfalls Gott Dank als dem Geber des Guten, für unseren Eifer jedoch Nachsicht.» Für die Zeit des Maurikios nun sprechen alle Kapitel, welche die kampfesweise von Fremdvölkern, wie Perser, Türken, Awaren und Slawen behandeln, und es nehmen die «blonden Völker», die Franken und Langobarden eine Randstellung ein, deshalb, weil sie ohne militärische Bedeutung für das Reich waren. Das sasanidische Reich bestand noch, der Kompilator dürfte also das Werk vor dem Jahre 637 abgeschlossen haben. Da weiterhin die Awaren noch als gefährliche Gegner erscheinen, muß der Zeitpunkt auch vor dem Jahr 626 liegen, da danach die von ihnen drohende Gefahr immer geringer wurde. Wenn ferner die Slawen noch jenseits der Donau hausen, so weist dies gleichfalls auf eine Zeit, die vor der Einwanderung der Serben und Kroaten auf den Balkan liegt. Mit dem Zeitansatz um 600 stimmt überein, wenn im 8. Kapitel des VII. Buches gefordert wird, daß die

Strafbestimmungen den Soldaten auf Latein vorzulesen sind, und die Adjutanten -(mandatores)- neben Persisch Latein beherrschen sollen. Alle Befehle wurden auf Latein gegeben, und der Kompilator bringt sie mitten im griechischen Text, wo sie von dem anscheinend nur Griechisch verstehenden Abschreiber des Codex Laurentianus nicht verstanden und daher arg entstellt wurden. Die Kommandosprache war das Lateinische, das vielen Bewohnern der Donauprovinzen um 600 noch geläufig war, da die römische Kulturüberlieferung gegenüber der einheimischen thrakischen überwog. Jener entstammten eine Anzahl Feldherrn lateinischen Namens wie Priscus, Comentiolus, Martinus und Salvianus neben gepidischen und langobardischen Befehlshabern.

Alle Feldherrnkunst bleibt freilich unvollkommenes Menschenwerk «ohne Gottesfurcht und Gerechtigkeit, ohne das Streben das Wohlwollen Gottes für sich zu gewinnen, ohne das es nicht möglich ist, ein Vorhaben glücklich auszuführen und wenn es auch verständig zu sein scheint. Es ist nicht möglich, die Feinde zu besiegen und selbst wenn sie für schwach gehalten werden, da alles in der Vorsehung Gottes beschlossen liegt und seine Vorsehung bis hin zu den Vögeln und Fischen waltet». Der Gebrauch von Worten der Umgangssprache und der vom Latein beherrschten militärischen Fachsprache, doch mit Worten germanischer und in einem Fall gelbst slavischer Herkunft[2] stark durchsetzt, spricht für den praktischen Zweck des Werkes, das als eine Art Kompendium der Kriegskunst gedacht war. Sein Kompilator war ein Mann der Praxis, der sein Leben auf Feldzügen zugebracht und auf den Kriegsschauplätzen in Persien und an der Donau seine Erfahrungen gesammelt hatte -S. über seine militärische Laufbahn Abschnitt 1 aus einem Brief Gregors- Theophylakt lib. III, 15, 10 (Arzanene)[3].

Auf eine Episode in den Kämpfen gegen die Perser in Arzanene spielt eine

1. Anspielung auf Matthäus 6, 26 — Lukas 12, 24: «Sehet die Vögel des Himmels, sie säen nicht, sie ernten nicht, sie sammeln nicht in die Scheuern, und euer himmlischer Vater ernähret sie doch.»

2. Kulakovskij, J.: Slovenskoe slovo «plotj» v zapisi Vizantijzev. VV Bd. 7, 1900, S. 107/112. Das Wort steht im Buch XI in einer Übersicht über verschiedene Völker; πλωτή ist hier gleich Ponton, erklärt durch γεφυρώματα. Bei den häufigen Kämpfen zur Abwehr der slawohunnischen Scharen lernten die Byzantiner ein bei den Slaven gebräuchliches Gerät kennen und übernahmen mit der Sache auch das Wort. So sagt Zlatarski, V.N.: Die Besiedlung der Balkanhalbinsel durch die Slaven. Revue int. des études balkaniques. T.2, 1936, p. 367: «Maurikios Pläne zielten auf eine Schwächung der Slaven in ihrem eigenen Lande ab, das er, wie die einschlägigen Stellen des Strategikons zeigen, genau erkunden ließ.»

3. P. 236, 6-11 ed.de Boor-Wirth.

Stelle im lib. IX, 3 des Strategikons an, in der davor gewarnt wird, vorgefundene Nahrungsmittel und Getränke zu genießen, wenn man nicht vorher Kriegsgefangene davon hat kosten und das Wasser aus den Brunnen hat trinken lassen, «wie wir selbst in den Kämpfen mit den Persern erfuhren, als sie Gerste durch Gift verdarben und nicht wenige Pferde daran zugrunde gingen, und die Soldaten so genötigt wurden, da kein anderes Futter vorhanden war, sie den Pferden zu gehen.»[4] Das gleiche Vorkommnis berichtet Johannes von Nikiu zum Jahn 591, als Koshro II. so gegen die ihn beistehenden byzantinichen Truppen verfahren wollte, die ihn zu seiner erneuten Inthronisation verhelfen sollten; das Vorhaben mißlang jedoch, da es verraten wurde. Auf ein zwei Jahre später fallendes Geschehnis spielt Kapitel 1 des X. Buches an, wo es heißt: «Man soll das Lager sehr stark befestigen und zahlreiche gewissenhafte Späher aufstellen, besonders an den Stellen, an denen man nichts erwartet, damit Belagerte oder die von außen plötzlich Angreifenden, sei es nachts oder am Tage, keine Gefahr für die Truppe heraufbeschwören, wie es in Arzanene-Text: Arzalane-geschah, als einige Offiziere bei der Belagerung der Festung gefangen genommen wurden.» Das Ereignis kann auf zwei Festungsbelagerungen in dieser Provinz bezogen werden, entweder auf die von Akbas -(s. Theophylakt I, 12, a. 583)— oder die von Chlomerai -(s. Theophylakt II, 7, a. 586)—.

Das zweite Kapitel des IX. Buchs «Über nächtliche Hinterhalte» spielt auf einen Vorfall vor Herakleia an, der wohl am wahrscheinlichsten in das Jahr 592 fällt. Hier heißt es: «Andere stellen sich an einigen Tagen nahe bei ihrem Lager in Schlachtordnung wie zu einer offenen Feldschlacht auf, was sie aber nur heuchlerischer Weise tun als hätten sie Furcht vor dem Gegner, weshalb sie sich nicht weit entfernt von ihrem Lager aufhalten. Nachdem sie den Feind auf solche Weise leichtsinnig gemacht hatten, brachen sie dann über die sorglos Lagernden herein, was der Khagan der Awaren beim Zwischenfall von Herakleia mit der rhomäischen Reiterei tat, da sie nicht zusammen mit der Infanterie in der Umwallung zelten wollte, sondern ohne Wachen außerhalb.»

Den Vorfall erwähnt ausführlich Theophylakt im Buch VI, 5, 8-10: «Am fünften Tage gelangte der Khagan vor Perinth, die Rhomäer nennen es Herakleia. Als Priskos plötzlich des feindlichen Heeres ansichtig wurde, schob er das Treffen nicht auf. Als er nun mit der Truppen des Khagans in Kampf geriet, zeigte er stracks den Feinden den Rükken, da er gegen die Überzahl der feindlichen Streitmacht die Mühe einer Schlacht nicht durchzustehen vermochte. Deshalb ging der rhomäische Feldherr mit dem Fußvolk nach

4. P. 320/321 der ed. Dennis-Gamillscheg.

Didymoteichos zurück. Danach kam er nach Tzurullon und nahm die Stadt als Zufluchtsort für die Armee. Das barbarische Heer aber umschloß die Stadt und belagerte Priskos mannhaft.»

Ein Militär wie er, Kompilator des Strategikons, wird nach den hier gemachten Erfahrungen von den Soldaten die Übung im persischen Bogenschuß und von den Offizieren die Kenntnis des Persischen fordern. Weniger hilfreich zur Datierung seiner Kompilation ist das Vorkommen des Schlachtrufes *Κύριε βοήθει 'Ρωμαίοις.*= Deus adiuta Romanis, da sie seit langem eine der häufigsten Gebetsanrufungen war, ehe sie im Jahre 615 auch auf Münzen aufgenommen wurde. «Die Geschichte hat uns in der Anrufung auf dem silbernen Hexagramm, geprägt im Jahre 615, die pathetische Bedeutung der Bitte an die göttliche Macht gegen die Perser und Awaren erhalten, ausgedrückt in der Münzinschrift. Deus adiuta Romanis»[5]. Die Widmung des Werkes an die «allerheiligste Dreifaltigkeit, unseren Gott und Erlöser» weist dagegen weitaus schlüssiger als die seit langem gebräuchliche Gebetsanrufung «Herr hilf!» auf die Regierungszeit des Maurikios, der zu Beginn seiner Regierung befohlen hatte, allen amtlichen Schreiben die Formel: «Im Namen unseres Hern und Gebieters Jesu Christi, unseres Gottes und Erlösers», voranzustellen, wie Johannes von Nikiu erwähnt und Papyri aus seiner Regierungszeit bestätigen.[6]

Eine dritte kirchliche Formel, die zweite in der Einleitung des Werkes, ist die Anrufung der Gottesmutter, «die uns mit dem Schicklichen in Einklang bringen und die die Hand an das Werk Legenden durch die Fürsprache

5. P. 442, 43/44; p. 484, 15/16 ed. cit. Anm. 4; beidemal «adiuta Deus»; es war häufigste byzantinische Gebetsformel, die sich lange vor diesem Datum findet, s. Verf.: Die «Inscriptio de Avaris» von Sirmium als Dokument einer byzantinischen Gebetsanrufung. Studie in honorem V. Besevliev. Sofia 1978, S. 548/549. Ihre Prägung auf Münzen erfolgte auf Grund eines am 24. Nov. 614 erlassenen Dekretes, S. Sampetru: L'empire romano-byzantine au Bas-Danube du VI[e] au VII[e] siècle. SCIV T. 22, 1971, p. 230.

6. John of Nikiu: The Chronicle of John, bishopf of Nikiu. Transl. by R.H. Charles. London 1916, p. 162: «Am Beginn seiner Regierung erließ er ein Gesetz, daß die Formel am Beginn jeden Briefes gesetzt werden solle: «Im Namen unseres Herrn Hesus Christus, unseres Gottes und Erlösers.» Die durch Übersetzungen in verschiedene Sprachen entstellte und unzuverlässig gewordene Chronik-s.hierzu: Besevliev: Zur Chronik des Johannes von Nikiu. Byzantinobulgarica Bd. 5, 1978, S. 229 ff. - wird hierin durch das Zeugnis der Papyri beglaubigt, s. Greek Papyri in the British Museum ed. H.I. Bell, F.G. Kenyo, T.C. Skeat, T.I, nr. 113 a a. 595, p. 209; a. 633, p. 214; Excavations at Nessana. T. III: Non literary Papyri ed. C.J. Craemer. Princeton 1958, Nr. 30, a. 596: *†ἐν ὀνόματι τοῦ Κυρίου ἡμῶν δεσπότου 'Ιησοῦ Χριστοῦ,* dto. a. 600 bei Hertzberg, G.: Geschichte der Byzantiner und des Osmanentums bis gegen Ende des 16. Jh. Berlin 1883 — Abb. gegen S. 38 — Papyrus des Louvre: *†ἐν ὀνόματι τοῦ Κυρίου καὶ δεσπότου 'Ιησοῦ Χριστοῦ Θεοῦ καὶ Σωτῆρος ἡμῶν.*

(πρεσβεία) unserer Herrin, der unbefleckten und ewig jungfräulichen Maria der Gottesmutter und der aller Heiligen, den rechten Weg weisen wird, auf daß unser Gott gepriesen werde von Ewigkeit zu Ewigkeit.» Diese Einleitung gibt die liturgische Formel wieder: «Durch die Fürbitten der Gottesmutter, o Erlöser, errette uns!», wie sie gleichfalls auf zwei Bleisiegeln in noch vollständigerer Form zu finden ist: «Durch die Fürbitten der Gottesmutter, heilige Dreifaltigkeit, unser Gott, hilf deinem Diener N.N.!»: *Διὰ τῶν πρεσβειῶν τῆς Θεοτόκου 'Αγία Τριὰς ὁ Θεὸς ἡμῶν βοήθει τῷ σῷ δούλῳ 'Ιερονίῳ 'Υπάτῳ*[7]. Der Kompilator ordnet fernerhin an, daß vor Beginn des Dienstes, am Abend, beim Essen und nach dem letzten Appell das Trishagion gesungen werden sollte, das für die Byzantiner der Gottespreis schlechthin war, das Bekenntnis zur Trinität und als solches seinen Platz im danksagenden Hochgebet der Liturgie hatte. Es begann mit dem Gedenken von Himmel, Erde, Sonne, Mond und Sternen, aller Mächte und Throne und der «vielgepriesenen Cherubim, der den Thron Gottes umstellenden Seraphim, die rufen: heilig, heilig, heilig ist der Herr der Heerscharen» —(Jesajas 6, 2)—[8]. Nach seinem Absingen erfolgte die Inspektion der Wachen und danach wurden die üblichen Psalmen angestimmt. Vor einer Schlacht fand stets ein Gottesdienst statt und ein Prediger sprach zu den Soldaten. Das Strategikon sagt hierüber: «Bei einem Zusammenstoß mit den Feinden erscheint uns auch die Tätigkeit der Sänger -(Cantatores)- recht zweckmäßig zu sein. Das sind nämlich die Leute, die das Heer durch Ansprachen zum Kampf antreiben und ermuntern, ermahnen und anfeuern. Wenn möglich soll dies durch Leute aus den Reihen der Soldaten selbst oder der Unterführer geschehen. Die Führer wählen für diese Aufgabe unterrichtete Leute aus, die imstande sind, in wohlgesetzter Rede zum Heer zu sprechen, denn die Gemeinsamkeiten der Mühen und Strapazen macht die Soldaten eher geneigt, auf diejenigen zu hören, die in Reich und Glied mit ihnen marschieren. Die Cantatores sollen allerlei Ermahnungen zum Kampf an das Heer richten, etwa folgenden Ihnalts: Zuerst sollen sie erinnern an den Lohn für den Glauben an Gott, an die vom Kaiser erwiesenen Wohltaten und allerlei Vorteile, die ihnen vorher zuteil

7. Zachos, G. - Vegiery, A.: Byzantine Lead Seals. Basel 1972, T. II, Nr. 1476, 1639.

8. Für die liturgische Bedeutung des Trishagion s. Brightman, F.E.: The Historia mystagogica and other greek commentaries on the byzantine Liturgy. J. theol. Studies. T. 9, 1908, p. 34; Swainson, C.A.: The Greek Liturgies. Cambridge 1884, p. 14; Cyrill von Jerusalem: Einweisung in die Mysterien des Christentums, übers. u. eingel. v. Ph. Haeuser: Bibl. d. Kirchenväter Bd. 41, Kempten 1922, S. 384/385; Maurikios lib. VII B 17,7; lib. XII B 22. 35 ed.cit.Anm. 4, p. 262/263; p. 474/475.

geworden sind, dann daran, daß es sich um den Kampf für Gott handelt und die Liebe zu ihm und für das ganze Volk, ferner um Kampf für die Brüder gleichen Glaubens, wenn es der Fall sein sollte und für Weib und Kind und Vaterland; daß ewig der Ruhm der Helden dauert, die für die Freiheit der Brüder kämpfen, daß dieser schreckliche Kampf gegen die Feinde Gottes geführt wird, daß wir Gott auf unserer Seite haben, der den Ausschlag im Kampfe gibt, die Feinde aber durch ihren Unglauben ihn zum Gegner haben und was sie sonst noch ausdenken können, um zum Kampf anzufeuern, denn häufig vermag eine solche Ansprache, im rechten Augenblick gehalten, die Seelen stärker aufzurütteln als ein Haufen Goldes.»[9]

Die angeführten Stellen weisen auf einen hochgestellten, über das Heerwesen vortrefflich unterrichteten Militär, der sein Werk unter Heranziehung verschiedener, ihm erreichbarer militärischer Schriften zusammenstellte, um das daniederliegende Heerwesen zu reformieren, wie er in der Einleitung sagt: «Da das Heerwesen seit langer Zeit vernachlässigt wurde und sozusagen in völlige Vergessenheit geriet, so daß nicht einmal die Grundlagen jene, die Feldherrn zu sein sich unterstehen, begreifen, und viele Mißgeschicke sich verschiedentlich ereignet haben, wobei zum einen der Ungeübtheit der Soldaten die Schuld gegeben wurde, zum anderen man die Unerfahrenheit der Unterführer tadelte, wissen wir.»

Sein Kompilation weist ihn als einen Militär von Beruf und Begabung aus, dessen Bestreben es war, die Phalanx der Infanterie, wenngleich nicht abzuschaffen, so doch zurückzudrängen. Durch seine Reform erhielt sie Bogen und Wurfspeer. In der Taktik werden die Scheinfluchten, nächtliche Überfälle und irreführende Märsche empfohlen, außerdem die Bereitstellung von Reservetruppen für Hinterhalt und Sicherung und die Aufstellung in mehreren Treffen, alles nach reiternomadischem Vorbild. Wir erfahren, daß eine Armee bei vollem Bestand auf 18.000 Mann kam, dies jedoch nur bei hohem Bestand, ein Tagma aus 400, ein Drungus aus 300 und eine Turma aus 600. Drei *Μέρη* bildeten eine Armee, deren Teile als taktische Bezeichnung den Namen Turma führten. Der Drungus, die Fronteinheit des byzantinischen Heeres, war keine Einheit mit einer bestimmten Sollstärke, sondern eine nach Bedarf eingeteilter Verband, dessen Stärke gewöhnlich den dritten Teil des Heeres ausmachte.

9. Lib. II, 19,2 und Heisenberg, A.: Kriegsgottesdienst in Byzanz. Aufsätze zur Kultur-und Sprachgeschichte. Ernst Kühn z. 70. Geburtstag. München 1916, S. 224 ff.; Goubert P.: Religion et superstition dans l'armée byzantine à la fin de VIIe siècle. Orient. Ohrist. Periodica. T.13, 1947, p. 495-500. Zu drungus und drungarii s. Kulakovski j, J.: Drung drungarij. VV Bd. 9, 1902, S. 1ff. Das Wort Drungus ist eindeutig germanischer Herkunft, aus drunga Schar. Maurikios entnahm es der Umgangssprache, um die Einheit eines Truppenteils zu bezeichnen.

Außerdem war Drungus außer der Bezeichnung für eine große Anzahl Soldaten, wie eines ganzen Detachments oder Heeresteiles, auch die Bezeichnung für eine Gruppe von fünf Soldaten, die in kleinem Verband kämpften. Eine Turma bestand aus drei Einheiten, den *Μοῖραι* oder drungi, deren Unterabteilungen das *τάγμα* oder *βάνδον* waren; ihre Befehlshaber hatten den Rangtitel cometes.

Im lib. I, 3 sagt Maurikios: «Über die verschiedenen Bezeichnungen der Kommandanten und Soldaten. Da wir die Ausbildung und Bewaffnung jedes einzelnen Soldaten durchgenommen haben, halten wir es für notwendig, die Bedeutung der Bezeichnungen der Kommandanten und der Einheiten *-(τάγματα)-* und anderer Soldaten, die mit allen Aufgaben der Taktik befaßt sind, darzulegen und zum besseren Verständnis der Leser gleichermaßen... Feldherr *-(στρατηγός)-* wird das Haupt und der Führer des ganzen Heeres genannt, Adjutant *-(ὑποστράτηγος)-* aber, wer nach ihm den zweiten Rang einnimmt. Dem General ist das kommando über die Division anvertraut, Merarch (etwa Oberst) *-(Μοιράρχης)-* ist der Kommandant einer *Μοίρα* (Regiment), der auch Dux genannt wird. Die Division *-(Μέρος)-* ist eine Einheit, die aus drei Regimenten *(Μοῖραι)* bestent, auch drungi genannt. Comes oder auch Tribun wird der genannt, der als Rittmeister, oder Hauptmann eine Schwadron *-(ἀριθμός)-* oder Kompanie *-(βάνδον)-* befehligt. Ein Regiment *-(Μοίρα)-* ist eine Einheit, die aus Schwadronen *-(ἀριθμοί)-* oder Kompanien *-(βάνδα)-* besteht. Leutnant *-(ἰλάρχης)-* wird der erste under den Kommandanten eines Zuges von hunder Mann genannt, Stellvertreter des Rittmeisters oder Hauptmann -(Comes oder Tribunus)-. Der Zugführer *-(ἑκατοντάρχης)-* ist der Befehlshaber über 100 Mann, wie der Befehlshaber einer Gruppe *-(δεκάρχης)-*10 Mann unter sich hat und der über fünf Mann *-(πεντάρχης)-*; Tetrarch oder Phylax -(Wächter)- ist der Schlußmann, der letzte in der Reihe. Bannerträger -(Kornett)- ist der das Banner der Kompanie trägt; Der Träger des Offiziersmantels ist der Stellvertreter des Bannerträgers. Taxiarchen heißen die Obersten der Optimaten und als Armatus wird der Mitkämpfer eines Optimaten oder sein Schildträger bezeichnet.

Angriffstruppen werden die genannt, die vor dem Heere reiten und den fliehenden Feinden heftig nachsetzen; Schutztruppen *—(defensores)—* diejenigen, die ihnen folgen, aber nicht aus dem Verband ausbrechen oder sie auflösen, sondern in Formation vorgehen zum Schutz der Angriffstruppen, wenn es eintreten sollte, daß diese fliehen.

Sanitäter werden die genannt, die der Schlachtlinie folgen, die im Kampf Verwundeten aufnehmen und versorgen. Quartiermacher heißen jene, die auf dem Marsch .vorausziehen, die geeigneten Wege und den Platz für das Aufschlagen des Lagers erkunden und überlegen, Vermesser diejenigen, die das

Lager abmessen und einrichten. Späher heißen die Kundschafter und die Seitenhut der Soldaten, Überflügler jene, die zum Umgehen des feindlichen Flügels aufgestellt sind. Der Troß schließlich ist das Gepäck der Soldaten, dazu gehören auch Burschen, Lasttiere und sonstige Tiere.

Über die Einteilung des Heeres sagt er im lib. I, cap. 4:... Man muß das Heer auf verschiedene Schwadronen aufteilen und verständige und geeignete Kommandanten an ihre Spitze stellen. Die verschiedenen Schwadronen dürfen maximal aus 300-400 Mann bestehen und man muß ihnen Rittmeister an die Spitze stellen, auch Tribunen genannt, verständige und brauchbare Soldaten. Die Schwadronen aber muß man auf die Regimenter verteilen, und diese haben aus 2.000-3.000 Mann entsprechend der Truppenzahl des Heeres zu bestehen. An ihrer Spitze müssen fähige Obristen, auch Duces genannt, verständige Männer stehen. Diese Regimenter aber bilden drei gleich starke Divisionen; an ihrer Spitze stehen Generäle, die sog. Stratelaten, verständige, disciplinierte, erfahrene und nach Möglichkeit auch der Schrift kundige Männer; das gilt vor allem für den sog. Adjutanten der mittleren Division, der im Notfall den Platz des Feldherrn einnehmen muß... Kein Schwadron darf mehr als 400 Mann umfassen, ausgenommen die Optimaten, kein Regiment mehr als 3.000, kein Division mehr als 6.000-7.000 Mann. Umfaßt das Heer mehr, ist es besser einen Teil als Reserve außerhalb der Division in zweiter Linie aufzustellen, zum Schutz der Flanke und des Rükkens, für Anschläge und Einkreisungsmanöver gegen den Feind. Man darf nicht darauf ausgehen, alle Schwadronen durchaus gleich groß zu machen, damit das Heer nicht durch die Anzahl der Feldzeichen für die Feinde leicht zu zählen ist.»

Unter Drungus versteht Maurikios keine genaue zahlenmäßige Einheit taktischer Art, d.h.eine solche mit einer bestimmten Sollstärke, sondern eine nach Bedarf eingeteilte Einheit, deren Stärke gewöhnlich den dritten Teil des Heeres umfassen kann. Der Hyperkerastes hat die taktische Aufgabe der Umzingelung des Feindes, um ihn dann im Rücken anzugreifen, wozu sie unbemerkt hinter den rechten Flügel der feindlichen Linie gelangen müssen. Hierüber sagt er lib. III, 5: «Die Seitenhut und Überflügler muß man mit den bei ihnen im Haufen getarnten Soldaten extra üben; im Kampf gegen eine stärkere Schlachtordnung darin, sich ihnen auf beiden Seiten anzugleichen und sich von ihnen nicht einschließen zu lassen, im Kampf gegen Schwächere darin, die Einkreisung passend durchzuführen und gegen gleich starke, Überflügelungen und Einkreisungen durchzuführen.»

Die Abteilungen sollen massiert *δρουγγιστί* aufgestellt werden; er versteht hierunter -(s. lib. IV, cap. 5)—, daß sie ohne bestimmten Abstand in einer unbestimmten Anzahl von Gliedern aufgestellt werden sollen. Er führt den Nutzen und die Wichtigkeit einer solchen Gliederung aus und beharrt auf der

Notwendigkeit, die Soldaten in ganzen Abteilungen auszubilden, wobei er das Wesen der massierten Aufstellung erläutert: «Soldaten, die zum Schutz des Rückens, der Flanken oder des Trosses oder zur schnellen Hilfe für eine womöglich bedrängte Division ausgeschickt werden, oder auch in geringer Zahl zu einem Spähtrupp, ist es vorteilhafter, daß sie massiert als in einer breiten Formation, d.h. gegliedert nach Gruppen, aufgestellt werden. Diese Aufstellung ist zwar prächtiger... und sicher zum Treffen in der Schlacht, aber langsam und schwer zu ändern in Notfällen, weil sie sich nach einer Richtung -(d.h. zur Front)- gliedert. Die massierte Aufstellung ist anders, sie kann auch leicht bei einem Anschlag zur Tarnung dienen, gibt sich mit wenig Raum zufrieden und ändert sich ja nach Bedarf schnell. Daher muß man sie beizeiten einüben und das Notwendige auf Grund dieser Erfahrung auswählen... Die eine Aufstellung ist zum kraftvollen und sicheren Kampf geeignet, die andere aber für schnelle Hilfe und Verfolgungen sowie plötzliche Angriffe und das Hervorrufen von Verwirrungen», was bedeuten soll, daß die massierte Aufstellung sich für Hinterhalte und Überraschungsangrifee eignet.

Wie der Oberkommandierende die Soldaten anwarb, darüber hüllt sich unsere Kompilation in Schweigen. Sind sie einmal vorhanden, so ist es seine Pflicht, sie auf die Einheiten aufzuteilen, auf das Tagma und Bandum und die Befehlshaber zu ernennen. Eine Dienstpflicht bestand nicht, vielmehr ergänzte man das Heer durch Werbunng, ganz im Unterschied zum römischen, das ein stehendes Heer mit von alters überkommenen Rängen und taktischen Einteilungen gewesen war. Jetzt entsprach das Heer mehr einer Landwehr, die der Feldherr im Bedarfsfall aufstellte. Die Voraussetzungen zum Offiziersberuf waren nicht in Vorschriften niedergelegt, so daß man annehmen muß, daß er jedem tüchtigen Soldaten offenstand. Nur von den Stabsoffizieren, den Stellvertretern des Kommandeurs, wird die Kenntnis des Lesens und Schreibens gefordert, wenn möglich, wie bezeichnenderweise hinzugefügt wird. Der Feldherr unterweist seine Truppe und bildet sie aus, er persönlich führt sie gegen den Feind. Nach dem Feldzug bezogen die Soldaten Winterquartiere oder wurden bis zum nächsten Frühjahr beurlaubt.

Ein Austausch der Dienstpflichtigen durch andere war erlaubt, was in der Praxis bedeutete, daß sich Vermögende loskaufen konnten, doch hatten sie einen Ersatzmann zu stellen und außerdem ein Pferd. Die geschilderte Art der Heeresorganisation beleuchtet auch eine Stelle der Vita Pankratii des Euagrios. Als der Eparch von Sizilien und Kalabrien einen Feldzug vorbereitete, berief er durch Eilboten seine Soldaten zusammen, die man sich als Landwehrleute auf ihren Bauerngütern zu denken hat, von denen sie von Fall zu Fall unter die Fahnen berufen wurden. Gleich wie die spätrömischen Castella von den Castellani verteidigt worden waren, die als Wehrbauern sich von den ihnen

zugewiesenen Pachtländereien ernährten, so stellte der Feldherr aus den rings um die Kastelle an der Donaugrenze ihre Äcker bestellenden, in Grenzregimentern zusammengefaßten Soldaten der Landwehr, im Bedarfsfall das Heer auf.[10] Sie kamen im Kastell zusammen, in dem der Kommandant mit einer beständigen Wache lag; sie bekamen Pferde und Waffen und die sonstige Ausrüstung, falls sie diese nicht selbst zu stellen hatten, wofür sie als Gegenleistung von Steuern befreit waren. Im Kriegsfall konnte jeder Reichsangehörige durch die Aushebung, *ἐκλογή* bis zum Ende des 8. Jh. genannt, zum Heeresdienst einberufen werden. Bei der auffäligen Abneigung der großen Masse der Reichsbevölkerung gegen den Kriegsdienst, sah sich Maurikios genötigt, ein vom Papst Gregor erstmals in einem Brief vom August 593 und dann nochmals 597 angeführtes Gesetz zu erlassen, das bestimmte, «daß keinem, der in eine Einheit eingeschrieben ist –in manu signatus– auszuscheiden erlaubt ist». «Vor diesem Erlaß habe ich mich heftig entsetzt», schreibt Gregor, «muß ich meinem Herrn gestehen, da durch es vielen die Straße zum Himmel verschlossen wird und was bis jetzt erlaubt war, verboten wird und nicht mehr erlaubt sein soll. Gibt es doch viele, die ein frommes Leben im weltlichen Stand zu führen vermögen und es sind nicht wenige, die sie nicht alles verlassen haben, keineswegs vor Gott gerettet werden können... Ich Euer unwürdiger Diener, weiß, wie viele Soldaten zu meiner Zeit im Kloster Wunder wirkten, Zeichen und Wunderkräfte bewiesen.»

Ausführlicher teilt er den Inhalt des Gesetzes im Brief vom Jahr 597 mit. Hier heißt es: «Keiner, der einer Einheit angehört, darf in ein Kloster eintreten, und wer einmal im irdischen Kriegsdienst eingereiht ist, darf für Christus nicht kämpfen, außer nach Ablauf seiner Dienstzeit und bei körperlicher Untauglichkeit. Vielleicht aber sind es solche, die dem Kriegsdienst oder öffentlichen Ämtern verpflichtet sind und die den Fährlichkeiten ihrer Pflichten zu entkommen trachten, indem sie das Klerikergewand anlegen oder sich den Klöstern zuwenden. Wenn aber irgendwelche die Militäreihneiten verlassen, um sich in Klöster zu begeben, so sind sie nich ohne weiteres aufzunehmen, bevor nicht ihr Leben eingehend überprüft wurde.»[11]

10. Über die Vita Pancratii des Euagrios, s. Verf.: Awaren, Franken und Slaven in Karantanien und Niederpannonien. Carinthia I, Jhg. 1966, S. 273ff.

11. In folgenden Briefen Papst Gregors wird auf dieses sonst nirgends erwähnte Gesetz des Kaisers bezug genommen: in dem von August 593, MGH, Epistolae T. I, lib. III, 61, p. 219/220 ed. Ewald-hartmann: «Dominorum legem suscepi... in qua dominorum pietas sanxit, ut quisquis publicis administrationibus fuerit implicatus, et ad ecclesiasticum officium venire non liceat...; p. 221: «In qua lege subiunctum est, ut nulli qui in manu signatus est, converti liceat. Quam consuetudinem ego, fateor dominis meis, vehementer expavi. Quia per eam caelorum via multis clauditur, et quod nuncusque licuit, ne liceat prohibetur. Multi enim sunt, qui possunt religiosam vitam etiam cum saeculari habitu ducere. Et plerique sunt, qui nisi omnia reliquerint, salvari apud Deum nullatenus possint... Ego indignus famulus vester scio, quanti diebus meis in monasterio milites conversi miracula fecerunt, signa et virtutes operati sunt.» Sodann Epistolae T. II, lib. VIII, 10, p. 12/13 vom November 597; lib. III, 64 an den Leibarzt des Kaisers Theodoros: «praecepit enim ut nullus qui actionem publicam egit, nullus qui optio vel manu signatus –(d.i.als Gehilfe (optio) des Hauptmanns oder einer Einheit angehörend)– vel inter milites fuit habitus, ei in monasterio converti liceat, nisi forte militia eius fuit expletus»; ebenso in dem oben angeführten Brief von 597.

Das von Gregor angeführte Gesetz erneuerte eine Verfügung Justinians in den Novellen[12], nach der niemand, der nicht zuvor seine Bürgerpflichten als Ratsherr oder als Milizangehöriger erfüllt hatte in ein Kloster eintreten oder Priester werden konnte oder als Heeresangehöriger zuvor 15 Dienstjahre abgeleistet hatte.

Durch den Strator (Oberstallmeister) Longinus, zu dessen Amtsobliegenheiten es gehörte, die Erlasse oder Gesetze des Kaisers an den Papst oder den Exarchen zuzustellen, befahl Maurikios Gregor Kopien der Verfügung allen im Exarchat bekanntzumachen, was geschah. «Ich habe», schreibt Gregor in Brief III, 61, als ein dem Befehl Unterworfener dieses Gesetz in den verschiedenen Landesteilen bekannt gemacht.».

Die kriegerischen Wirren der Zeit mit allen ihren Schrecken und Heimsuchungen durch Langobarden, Slaven und Perser erlaubten keine Weltflucht. In einem Schreiben vom Jahr 595 entwirft Gregor ein düsteres Bild von den Zeitverhältnissen: «Siehe, alles ist in Europa der Willkür der Barbaren überantwortet, Städte sind zerstört, feste Plätze geschleift, Provinzen entvölkert, kein Bebauer wohnt mehr im Lande, täglich und nicht vergebens dürstet es dem Götzendiener nach dem Blute der Gläubigen.»[13] Kein Wunder, wenn bei solchen Zuständen sich die wehrpflichtige Bevölkerung dem Militärdienst zu entziehen suchte. Da er äußerst verhaßt war, war es schwer, Disciplin zu halten, und es bedurfte nur geringfügiger Anlässe, ungewohnter und das Soldatenleben erschwerender Befehle, um eine Meuterei zu begünstigen, wie es im Jahre 600 geschah, als die angebliche Weigerung des Kaisers, die an der Donaufront vom Khagan gemachten Gefangenen freizukaufen, die, da der Khagan nur Niederlagen erlitten hatte, größtenteils Überläufer gewesen sein

12. God.Justinianus: Novellae in: Corpus Iuris Civilis fasc. III p. 605 ed. Schoell, Berlin 1981 cap. 15 nach Patrono, C. M.: Dei conflitty tra l'imperatore Maurizio Tiberio e il Papa Gregorio Magno. Riv. di Storia antica. N. S. T. 13, 1909, p. 61/62, Anm. 4.

13. Epistolae T. I, V. 37, p. 322, 13ff. an Kaiser Maurikios.

dürften.[14] Nach dem im 1. Buch, cap. 6 der Kompilation angeführten «leges militares» stand auf Befehlsverweigerung und Fahnenflucht die Todesstrafe ganz in Übereinstimmung mit den Digesta des Corpus Iuris: «Desertus est, qui per prolixum tempus reducitur... capite puniendus est,»[15] oder in der Sammlung der Militärgesetze: «Überläufer zu den Barbaren werden mit dem Tode bestraft... Anführer und Empörer sollen je nach Rang entweder enthauptet oder verbannt werden». An anderer Stelle heißt es: «Die aus rhomäischen Einheiten zu den Feinden überlaufen, kann man wie Feinde töten.»[16]

Eine Verweigerung des Losckaufs von Gefangenen waren angesichts des tiefen Elends, dem sie überantwortet wurden, eine schlechthin unmenschliche Handlung, wie aus den Briefen Gregors hervorgeht, der für die «redemptio captivorum» sogar den Verkauf der Kirchenschätze erlaubte, was ganz gültigem Kirchenrecht entsprach. Er wußte sehr wohl, warum er hierin so entschieden auf die Pflicht zur Menschen -und Nächstenliebe bestand, hatten doch die Plünderungszüge des Arichis in den Jahren 592/593 zum Verlust von Ancona, Fermo und Fano geführt. Et nahm 596 und 597 seine Brandschatzungen wieder auf und besetzte Siponto, Meria, Locri, Croton und Tauriana und griff 598 Sardinien an, bis es Gregor ein Jahr später gelang, einen Waffenstillstand abzuschließen.[17] Die Besitzungen der Kirche hatten in den Bistümern schwere Verluste erlitten, sowohl an Menschen als auch an Gütern, mehr als 74 Bischöfe hatten durch die Einflälle ihre Sitze verloren, und der

14. Barisic, Fr.: Zar Phoka i podunavski Avaro-Sloveni, Zbornik Radova Srbska Akad. Nauk. – Vizantoloski Inst. H. 4, Belgrad 1956, S. 80: «Wir sehen aus der Zusammenstellung, daß Paulus Diaconus lib. IV, 20 keine Nachricht mitteilt, welche von einem awaro-slavischen Einfall in die byzantinischen Provinzen südlich der Save und Donau sprechen würde. Aus seinen Berichten entnehmen wir nur soviel, daß der Khagan vor dem Ende der Herrschaft des Maurikios, als er auf dem Donaukriegsschauplatz eine Schlacht nach der anderen verlor, eilig einen Frieden und ein Militärbündnis mit den Langobarden schloß, daß er von ihnen technische Hilfe bekam und mit ihnen kurz vor dem Ende der Herrschaft des Maurikios an der Verwüstung des byzantinischen Istriens teilnahm.» Außer Paulus Diaconus lib. IV, 20, 24, 26, 28 zum Jahr 601/602 auch die Chronographia Syntomos e Cod. Matritensi ed. Baur. Leipzig 1909, p. 62, s. hierzu Theophanes: Chronographia ed. de Boor p. 280, 7ff.; 284, 21; 290, 1. Erstere Stelle entspricht lib. VII, 15, p. 27, 24-273, 2 des Theophylakt, doch fehlt bei ihm die Angabe über die vom Khagan versprochene Auslösung der Gefangenen gegen 1 Solidus Lösegeld pro Mann. Der Vorfall spielt a. 600.

15. Corpus Iuris Civilis T.I, ed. 1970; Digesta ed. Th. Mommsen lib. 49, 16, § 3; Ashburner, W.: The byzantine mutiny act. JHSt. T. 46, 1926, p. 91: «Überläufer zu den Barbaren werden mit dem Tode bestraft.»

16. «Transfugae licet, ubicumque inventi fuerint, quasi hostes interficere.» Dig. 48, 8, 3, 6.

17. Gregor: Epistolae T.I, VII, 3, p. 443/444; T.II, IX, p. 48 a. 598.

Klerus der heimgesuchten Städte war geflüchtet und hatte sich zerstreut, um Tod oder Gefangenschaft zu entgehen. So mußte nach Gregor die Priesterschaft von Capua Zuflucht in Neapel nehmen, die von Tauriana in Lipari und die von Formia in Sizilien.[18] Wer in die Hände der Langobarden fiel, war, wurde er nicht freigekauft, zu oft lebenslanger Sklaverei verdammt, wie nach Ulpian das Corpus Iuris in den Digesten feststellt: «Ulpianus in libro primo institutionum: ab hostibus captus, ut puta a Germanis et Parthis, et servus est hostium et postliminio statum pristinum recuperat.[29]

Die Sklaven schützte kein allgemein gültig niedergelegtes Recht, viel mehr blieben sich etwaige Bestimmungen über ihre rechtliche Schutzlosigkeit bis ins 10. Jh. gleich. Selbst ein Freikauf von Gefangenen bedeutete noch nicht, daß sie für immer und alle ohne Unterschied zu Freien geworden wären, auch strebte Gregor durch ihren Freikauf nicht die Abschaffung der Sklaverei an, obwohl er stets bemüht war, das erbarmungswürdige Los der Betroffenen zu erleichtern. So schrieb er an Bischof Paulus von Neapel, daß zu den Pflichten der Kirche die Freilassung in ecclesia gehöre. Sie erlaubte, daß die aus der Dienstbarkeit der Juden geflohenen Sklaven die Freiheit ohne jede Zahlung an ihre ehemaligen Herren erhielten. Gregor verbot weiterhin den privaten Verkauf von Christen an Heiden oder in die Sklaverei und spornte ständing alle Geistlichen an, die Sklaven von den Heiden freizukaufen.[20] Er setzte fest, daß dem Herrn nur ein kleiner Teil des Arbeitsertrages seiner Sklaven zukommen solle, beileibe nicht der ganze. Seine Anweisungen «ad laborandum pro servis glebae» kannten nur milde Abgaben, welche nicht über den Zehnten vom Erzeugten hinausgingen. Entschieden trat er dafür ein, daß alle Menschen von Natur aus frei sind, wenngleich nach dem Völkerrecht einige in Sklaverei leben müssen. Ihr Freikauf aus der «captivitas bellica» brachte für sie nur die Rückkehr in den früheren Rechtsstatus –(postliminium bei Ulpian)–, entweder in den der Freien, der Privatsklaven oder der servi ecclesiae. So bestimmte er in einem Brief an den Subdiakon Antemius: «Solche, die Sklaven gewesen sind, von deren Herren Du auch erfährst, daß sie sich nicht freikaufen können, auch die sollst Du freikaufen; ebenso auch die Kirchensklaven, die durch deine

18. Gregor: Epistolae T.I, V, 12, p. 293/294; II, 51, p. 177, a. 592; III, 19, p. 248 a. 593; IV, 17, p. 250 a. 593 setzt den Freikaufspreis auf 12 Solidi fest.

19. Corpus Iuris Civilis op. cit. Anm. 15; die Stelle lib. 49, 15 § 24.

20. Gregor: Epistolae T. I, 7, p. 9, a. 590; III, 9, p. 169, a. 592; V, 7, p. 288, a. 594; V, 30, p. 310, a. 595.

Nachlässigkeit ins Unglück gerieten, wirst Du zurückkaufen.»[21] Mit dem Freikauf der früheren Sklaven war jedoch nicht immer diesen eine Wohltat erwiesen, dann nämlich nicht, wenn sein Herr vor den Feinden geflohen oder umgekommen war, wodurch ihm seine frühere Dienstbarkeit genommen und somit sein Unterhalt unmöglich geworden war, oder auch dadurch, daß sein freigekaufter Herr all sein Hab und Gut verloren hatte. In solchen Fällen kam ein Freikauf aus der Gefangenschaft der manumissio, d.h. einer Entlassung aus der Sklaverei gleich. Gregor allerdings bestimmten vornehmlich Glaubensgründe beim Loskauf der Gefangenen, also moralische und religiöse Gründe, um den Gefangenen das Leben unter den arianischen Langobarden zu ersparen, bei denen sie oft zur Teilnahme an deren Kirchengebräuchen, zuweilen sogar heidnischen Kultübungen gezwungen sein konnten.

Um den Freikauf der in Gefangenschaft Geratenen zu erleichtern, war es gesetzlich erlaubt, testamentarische Geldsummen für ihren Freikauf auszusetzen, wie im Legat eines unbekannten Testators uns eine solche Verfügung aus Dalmatien erhalten ist, in dem unter den loszukaufenden Gefangenen nur von Awaro-Slaven in Gefangenschaft Verschleppte gemeint sein können.[22]

Es waren wohl eher eine Reihe unglückseliger Verkettungen von Umständen und nicht allein der in den Quellen genannte Geiz des Kaisers Maurikios, der ihn nach dem Awarenkrieg des Jahres 600 den Freikauf der Gefangenen verweigern ließ. Zwei übersehene Umstände können hierfür mitbestimmend gewesen sein: erstens, daß infolge einer durch ungewöhnlichen Mißwachs hervorgerufenen Teuerung an Brotgetreide, die Verpflegung des Heeres außerordentlich erschwert war. Theophylakt berichtet im lib. VIII, 4, 11ff. über einen durch eben diese Teuerung hervorgerufenen Aufruhr der hauptstädtischen Bevölkerung; zweitens sodann war bei seinem Regierungsantritt der Staatsschatz erschöpft, weshalb er sein erstes Konsulat nicht am 1. Januar 583, sondern erst am 25. Dezember desselben Jahres antrat, und es nur eine Woche bis zum 31. Dezember innehatte, womit die beträchtlichen

21. Gregor: Epistolae T. II, IX, 84, p. 99, 5; T. I, VI, 12, p. 390/391 a. 595 sagt er im Brief an Montana und Thomas: «Salubriter agitur si homines quos ab initio natura creavit liberos, et protulit, et ius gentium iugo substituit servitutis, in ea natura in qua nati fuerant, manumittentis beneficio, liberati reddantur.»

22. Nikolajevic, I.: The Redemption of Captives in Dalmatia in the 6th and 7th Century. Balcanoslavica Bd. 2, 1973, p. 73-79, mit der Papyrusurkunde, in der ein unbekannter Testator eine Summe Geldes für den Freikauf von Gefangenen bestimmt und Liber Pontificalis ed. L. Duchesne. Paris 1955, p. 330 über den Freikauf von Gefangenen durch Abt Martin in Dalmatien zwischen 640/642.

Ausgaben zur Feier des Konsulatsantritts entfielen. Sein vorgeblicher Geiz war somit durch die mißliche Lage der Staatsfinazen erzwungen. Erlaubten sie aber notwendige Ausgaben, sperrte sich der Kaiser keineswegs. So bedankte sich im März 595 bei Ihm Gregor dafür, daß Maurikios für die Milizen Roms außer reichen Geschenken 30 Pfund Goldes überwiesen habe: «Der reiche Ehrensold an die Soldaten», schreibt Gregor[23], «wurde durch meinen Diener, den Scribo Buza überwiesen, so daß auch die Soldzahlung des Herrn (d.i. Maurikios) alle in schuldiger Disziplin dankend empfingen.» Gregors Bericht ist ein Beweis für die Freigebigkeit des Kaisers gegen die Soldaten und widerlegt die Vorwürfe gegen seinen Geiz.

Gegen die Donauslaven plante Maurikios a. 601 einen großangelegten Feldzug, dem die aus den vorangegangenen Kämpfen gewonnenen Erfahrungen zugute kommen sollten, wie sie in den Berichten der Stabsoffiziere niedergelegt worden waren, aus denen er im XI. Buch cap. 5 so einmalig wertvolle Mitteilungen macht. Wenn der Kaiser im Herbst des Jahres 600 in den Lagern von Moesia inferior zu überwintern verbot, sondern der Truppe als Winterquartiere die Lande der Sklavinen jenseits der Donau zuwies, so geschah dies zweifellos, um die Slaven zu kontrollieren und sie am Überschreiten der zugefrorenen Stromes jederzeit hindern zu können. Dies wohl auch in Nachahnung des awarischen Brauches, bei den Unterworfenen zu überwintern, wie es für das Jahr 568 Menander berichtet, als der Khagan nach vergeblicher Belagerung Sirmiums sich zu Herbstbeginn in das Land der Gepiden zur Überwinterung zurückzog.[24] Des Kaisers Vorhaben zielte demnach auf eine Schwächung der Slaven in ihrem eigenen Lande ab, nachdem sie 586 vor den Mauern Thessalonichs, der zweiten Stadt des Reiches, erschienen waren.

Theophylakt führt an, ein Edikt des Kaisers demzufolge die Truppen an der Donaufront ihren Sold nur teilweise ausbezahlt erhalten sollten, den anderen Teil in Kleidung oder Waffen, die sie zuvor stets umsonst vom Staat erhalten hatten. Die Verfügung blieb ohne Vollzug, da die Soldaten sich der Ausführung widersetzten. Hinzu kam eine zweite, welche die auslösende

23. Gregor: Epistolae V, 30. MGH Epistolae Bd. 1. Gregor bezeichnet ihn als «confamulus meus Busa scribo», d.h. Angehörigen meines persönlichen Gofolges, s. Verf.: Zur Prosopographie der von Theophylakt erwähnten byzantinischen Heerführer Comentiolus, Theognis und Bousas. In: Byzantinobulgarica T. 6, 1980, S. 245.

24. Verf.: Völkerbewegungen an der unteren und mittleren Donau. Zf Ostforsch. Bd. 28, 1979, S. 457 und Anm. 45 mit Hinweis auf Menander Protektor; ders.: Nestors Quelle über die Unterdrückung der Duleben durch die Obri. Die Welt der Slaven. Bd 27, N.F.VI, 2, 1982, S. 213 und Vergleich mit dem Bericht Fredegars.

Ursache für ihre Meuterei werden sollte, nämlich der Befehl, ihr Winterquartiere im Slavenland zu beziehen, was bedeutete, daß sie auf die gewohnten Annehmlichkeiten fester, aus Stein gebauter Unterkünfte, auf Bäder, Schenken und die Möglichkeit zu Einkäufen bei den Marketendern hätten verzichten müssen, vor allem aber «wegen der geringen Möglichkeit zum Beutemachen und des schlechten Zustandes der Pferde wegen», welche durch die Strapazen des Feldzuges entkräftet, dringend der Pflege bedurften, um zur Märzparade gekräftigt zu sein. Man übte sie dann auf einem freien Platz in kriegsmäßigen Manövern, worüber eine Stelle der «Wunder des hl. Anastasios des Persers» berichtet. Eben diese Parade beschreibt Maurikios im Buch VI, cap. 2. als «skythische Übung» genauer.[25] Sie bestand im Manöver für eine Umzingelung wobei die beiden Flügel stets in angemessenem Abstand die Einschliesung vorzunehmen hatten, der rechte Flügel mehr nach außen, der linke mehr nach innen vorgehend.

Angesichts der zwei kurz nacheinander erfolgten Befehlsverweigerungen an der Donaufront entschloß sich anscheinend nun der Kaiser, an den vom Khagan gemachten Gefangenen, darunter sicher vielen Überläufern, ein Exempel zu statuieren, indem er ihren Loskauf verweigerte. Johannes Diaconus Romanus sagt im «Leben Gregors des Großen» hierüber, es um einiges mehr aufhellend: «Maurikios pries Gott und tat Buße (nach Empfang der Botschaft der Einsiedler, die er über sein Seelenheil befragt und die ihn hierüber beruhigt hatten), doch ließ et von dem begehrlichen Geiz keineswegs ab, da er danach trachtete, das Heer in unglückseligen Briefen an den Befehlshaber Petrus an gefährlichen Orten überwintern und bein Donauübergang seinen Unterhalt aus dem Slavenland sich unter Gefahren zu verschaffen, damit es nicht von staatslichen Vorräten lebe. Dieser (Petrus) rief die Befehlshaber zusammen und sagte: «Die Befehle des Kaisers scheinen mir allzu schwer, da sie anordnen, die Rhomäer solten in einem fremden Lande überwintern. Ihnen zu gehorchen ist unheilvoll und ihnen nicht zu gehorchen noch unheilvoller; der Geiz bringt nichts Gutes hervor, da er die Mutter aller Übel ist. Weil nun der Kaiser an ihm krankt, legt er den Grund zu einem über die Maßen großen Unheil für die Rhomäer».

Als dies das Heer durch seinen Befehlshaber vernahm, empörte es sich, und sie riefen den auf den Schild erhobenen Centurio Phocas zu ihrem Befehlshaber aus. Nach der Flucht des Feldherrn wandten sie sich an den Sohn

25. Acta S.Anastasii Persae ed. H. Usener. Programm der Friedrichs-Wilhelms Univ. Bonn 1894, S. 23.

des Kaisers, Theodosios und seinen Schwiegervater Germanus, daß einer von ihnen befehlen solle. Jene willigten in keiner Weise ein, im Gegenteil, sie benachrichtigten hiervon Mauricius».[26]

So fiel denn in der Folge, die ganze Familie des Maurikios Phokas zum Opfer, nur der genannte Theodosios soll nach Theophylakt[27] dem Häscher Alexandros entkommen sein: «Es geht das von einigen ausgestreute Gerücht, daß Alexandros von Germanos über eine ihm drohende Gefahr gewarnt worden sei, weshalb Alexandros von der Tötung des Theodosios Abstand nahm. So sei denn der genannte Theodosios dieser unerwarteten Gefahr entflohen, und nachdem er sich an vielen im Osten gelegenen Orten aufgehalten habe, sei er schließlich nach Kolchis gekommen und hiernach habe er, nachdem er sich in die einsamen gegenden der Barbaren begeben hatte, körperlich entkräftet sein Leben beendet.»[27]

26. Vita Gregorii Magni ed. Migne PL T. 75, lib. IV, cap. 18, ψολ. 184.

27. Theophylakt lib. VIII, cap. 13, p. 309, 20ff ed. de Boor.

5. *Sasanidische Werke über Kriegskunst, vornehmlich das Ain-nameh und die Taktik des sog. Maurikios*

Unter den vom Redaktor aufgenommenen Werken über Kriegskunst dürften sich auch die Übersetzungen sasanidischer Kriegshandbücher befunden haben, wie nachfolgend durch Nebeneinanderstellen der jeweiligen Textstellen ausgeführt werden soll[1].

Angesicht der bald vier Jahrhunderte dauernden Kriege zwischen den beiden Weltreichen kann es nicht verwundern, daß man dem Heerwesen der Sasaniden schon lange alle Aufmerksamkeit schenkte. Das Interesse ging sogar so weit, daß man sasanidische Kriegshandbücher übersetzte, wie von *Inostrantzer* erstmals nachgewiesen wurde. Im *Fihrist* wird ein sasanidisches Werk, das Chudai-nameh angeführt, dessen Titel der arabische Übersetzer *Mugaffa* mit «Buch der Taten» wiedergab, sodann ein zweites, das Ain-nameh, was er mit «Buch der Satzungen» übersetzte. Beide waren Werke höchst offiziellen Charakters, da das erstere das amtliche Geschichtswerk und das zweite ein Handbuch der Staatsverwaltung war. Es gehörte nach *Mas'udis* Angaben in Kitab-al-tanbih zu den sog. «Büchern der Unterweisung», es zählte die 600 Würden des Hofes auf und konnte als Rarum bei den Mobeds eingesehen werden. Außer den von der Reichsverwaltung handelnden Kapiteln enthielt es mehrere über die Kriegführung, von denen einige uns durch Moqaffas Übersetzung erhalten blieben.

Ein weiteres sasanidisches Kriegshandbuch, das «Buch der Vorschrifften für den Bogenschuß» kennen wir wenigstens dem Titel nach ebenfalls aus dem Fihrist, weiterhin das der « Verteidigung der Reichsgrenzen durch die Großkönige» und andere «Über die Eroberung von Festungen und Städten»,

1. Inostranzev, K. A.: Sasanidskie Etjudi. St. Petersburg 1909, S. 46ff. ders.: Persidskaja literaturnaja tradizija v pervie veka Islama. Mem. de l'Acad. imp. des Sciences de St. Pétersbourg. VIII. série, T. 8, No 13, 1909, S. 23, 26, 29, 37. Nach ihm war das Ain-nameh oder Ayen-namagh «Buch der Unterweisungen» ein historisches Werk, s. auch Crhristensen, A.: L'empire des Sassanides. Copenhague 1944, p. 62, 217ff. Sein Übersetzer war Abdallah ibn Al-Muqaffa d.i.» der Sohn des Verkrüppelten», ein arabischer Geschichtschreiber iranischer Abstammung, geb. um 720-757, s. über ihn: Gabrieli, F.: L'opera di Ibn Al-Muqaffa. Riv. degli Studi Orientali. T. 13, 1931/32, p. 213ff. Die Frg. der Übersetzung Muqaffas des Ain-nameh finden sich im Uyum al-ahbar des Ibn-Qutaiba; v. Rosen, V. Zur arabischen Literaturgeschichte der älteren Zeit. Mélanges asiatiques tirés du Bull. hist. - phil. de l'Acad. imp.des Sciences de St. Pétersbourg. T. 8, 1880, S. 774-776 die Kriegsregeln und die Handhabung des Pfeiles aus diesem Werk. Hierüber L. Bogdanov: The sasanian military theory. J. of the K.R.Cama Oriental Inst. No 7, Bombay 1926, p. 7-52 mit Übersetzung der über das Kriegswesen handelnden Stellen des Ain-nameh.

2. Über sie der Bericht des Agathias p. 157, 34-158, 6 ed. Keydell, übers. vom Verf. in: Reallexikon der Byzantinistik s. v. Abdelai col. 118/119.

«Über Hinterhalte und Späher». Im Ain-nameh heißt es: «Es ist Sitte im Falle eines Kampfes die Krieger am linken Flügel möglichst weit nach links zu stellen, damit sie mit dem Gesicht zum Feind gewandt, nach beiden Seiten mit den Bögen schießen können. Und es ist auch üblich, daß vorne die Reiter kämpfen, was aber bei beiderseitigem Angriff oder einer Seitenbewegung oft nicht beachtet wird. Weiterhin soll man für das Zentrum des Heeres einen erhöhten Platz suchen und sich bemühen, es dort zusammenzuziehen, da die Krieger des rechten und linken Flügels nicht überwunden werden können, selbst wenn sie starke Verluste haben, so lange sich nur zwei Hauptteile kräftig behaupten. Was den linken Flügel betrifft, so soll er nicht angreifen, es sei denn, ihn griffe ein gefährlicher Feind an, dann wehren die Krieger des linken Flügels den Angriff ab.

Es möge ferner der Feldherr dafür Sorge tragen, daß sich das Sonnenlicht und der Wind im Rücken seines Heeres befinden. Er soll mit seinem Heer nur im Fall der äußersten Notwendigkeit in den Kampf eintreten und zwar dann, wenn er nicht mehr den Kampf vermeiden kann. Wenn es dazu kommt, so soll der Feldherr sich bemühen, den Kampf bis zum Tagesende hinzuziehen, in jedem Fall soll man die Überläufer am Überlaufen nicht hindern». *Maurikios sagt hierüber lib. VIII, 1, p. 196ff. ed. Dennis:* «Man soll durch widersprüchliche Gerüchte, wie wir anrieten, durch unsere Überläufer täuschen», *p. 200, 29-32:* «Den von uns zu den Feinden Übergelaufenen soll man Briefe senden, welche die Feinde auffangen können, worin die Überläufer ermahnt werden, daß sie eine günstige Zeit des Verrats wahrnehmen mögen, so daß sie so den Feinden zu fliehen verdächtig erscheinen». Das Ain-nameh fährt hierauf fort: «Wenn das Heer bei einem Gewässer Halt macht, und es trachtet der Feind danach, es in seinen Besitz zu bringen, so soll man ihn daran nicht hindern, damit er nicht besondere Anstrengungen im Kampf macht. Verhäkt der Feind bei einem Wasser und die Soldaten wünschen, es ihm wegzumehmen, dann ist es für dieses Vorhaben der günstigste Augenblick, wenn der Feind seine Gefäße mit Wasser füllt und seine Reittiere tränkt, unser Heer aber Wasser benötigt. Ist es doch sehr leicht, einen Menschen zu besiegen, wenn er befriedigt ist; er ist aber am widerstandsfähigsten, wenn er etwas braucht».

Über die Wasserversorgung sagt *Maurikios lib. X, II, p. 358, 21-25:* «Wenn ein kleiner Fluß vorbei fließt, soll man die Pferde nicht an seinem Oberlauf zur Tränke führen, damit sie nicht durch ihre Fußbewegungen das Wasser schmutzig und ungenießbar machen, sondern besser am Unterlauf».

«Es sollen die Einheiten an in der Ebene gelegenen Plätzen vorbeiziehen», fährt das Ain-nameh fort «und auf Höhen verhalten. Sie sollen an keiner Ortschaft vorbeiziehen, ohne sie nicht sorgfältig erkundet zu haben. Ein Hinterhalt soll an versteckten und unauffälligen Plätzen gelegt werden;

Fußangeln soll man an Stellen legen, an denen man nächtliche Überfälle fürchtet».

Maurikios lib. I, 9, p. 102, 18-28: «Man soll, wenn der Marsch durch unbekannte Gegenden oder Örtlichkeiten führt, die Feldmesser für einen Tag vorausschicken, welche die Ausdehnung der ganzen Örtlichkeit aufnehmen sollen, wo man das Lager aufzuschlagen gedenkt und jeder Einheit in gleicher Weise das ihm Zukommende zuzuteilen. Dasselbe sollen die Leute der Vorhut tun, denen es zukommt, die Brauchbarkeit der Gewässer und der Weide zu erkunden. Man soll bergige und hügelige oder unwegsame und dichtbewachsene Örtlichkeiten, auf die man stößt, für die Masse des Heeres durch einige zu diesem Zweck Vorausgesandte zurichten lassen, so gut es geht, damit die Reiterei nicht in Mitleidenschaft gezogen wird. Die hierzu Abkommandierten sollen nicht der Wache oder einer anderen Einheit unterworfen sein».

Ain-nameh: «Besteht der Großteil des Meeres aus erprobten Leuten, aus verständigen und kühnen, so ist es ratsam, den Feind zuerst angreifen zu lassen. Sind aber die meisten seiner Soldaten noch unerfahren im Kampf, dann ist es das Beste, die feindlichen Krieger anzugreifen. Das Heer soll sich nicht mit dem Feind schlagen, es sei denn, seine Stärke ist drei-bis viermal grösser als die des Feindes. Greift der Feind jedoch an, dann mag es sich schlagen, wenn die Zahl der Feinde eineinhalbfach größer ist. Fällt aber der Feind ins Land ein, dann soll es sich schlagen, welbst wenn es zahlenmäßig unterlegen ist.

Zum Hinterhalt soll man kühne, tapfere, vorsichtige und tätige Leute auswählen, welche nicht schnaufen, nicht husten und nießen. Für sie wähle man Reittiere aus, welche nicht wiehern und stampfen. Zum Hinterhalt wähle man Örtlichkeiten, aus denen man plötzlich hervorbrechen und die man unbemerkt beziehen kann; sie sollen sich nahe am Wasser befinden, damit man sich mit Wasser versorgen kann, in Falle das Warten sich hinziehen sollte. Auch sollen sie wohlüberlegt und nach vorher gepflogener Beratung angreifen und im günstigen Augenblick hervorbrechen. Sie sollen auch keine wilden Tiere und Vögel aufscheuchen, einem lodernden Feuer sei ihr Angriff ähnlich. Sie sollen das Beutemachen vermeiden und aus dem Hinterhalt versteckt hervorbrechen, sobald der Feind auf seinen Schutz nicht mehr bedacht ist und keine Späher mehr aussendet und sobald man in der feindlichen Vorhut Nachlässigkeit und Sorglosigkeit beobachtet,etwa daß ihre Reittiere auf die Weide schicken. Brechen sie aus dem Hinterhalt hervor,so sollen sie sich entfalten und ihre Aufgabe untereinander verteilen und mit dem Angriff auf den Feind eilen, nicht zögern und nicht schwanken.

Dem Hinterhalt widmet Maurikios alle fünf Kapitel des vierten Buches, p. 138ff. ed. Dennis. Im Kapitel drei, «Über den Hinterhalt von beiden Seiten umschrieben, teilt er eine Kriegslist des Hephthaliten Herrschers Achsuwan Chakan mit, die dieser in der im Jahre 484 ausgefochtenen Schlacht bei *Gurgan* gegen *Peroz* anwandte und zur größten Niederlage des sasanidischen Eran führte, verlor doch in ihr Peroz selbst das Leben[2]. Der Bericht über sie in unserer Taktik kann nur durch sasanidische Vermittlung, wie wir meinen, durch das Ain-nameh erfolgt sein. Es seien jedoch zuerst kapitel 1 und 2 des IV. Buches gebracht.

Lib IV. 1: Über Hinterhalt und Täuschung überlegener Feinde. Die geschickt gelegten Hinterhalte bringen in den Schlachten die größten Vorteile und brachten verschiedentlich große Streitkräfte von schwächeren zur Auflösung, so daß nicht einmal eine Gelegenheit gegeben war, die ganze Schlachtordnung in den Kanpf zu werfen. Die einen, indem sie günstiges Gelände hierfür glücklich ausnutzten, wie dichten Wald, tiefe Täler, hohe Erhebungen, Bergschluchten nahe beieinander stehende Berge,welche bis nahe an die Schlachtordnung der Feinde auslaufen, so daß sie in ihnen verborgen bleiben und nicht von weitem gesehen werden, indem sie diese im Rücken der Feinde zur Anordnung bringen, griffen sie plötzlich an und brachten die Gegner vor dem Kampf in Verwirrung und schlugen sie in die Flucht. Andere legten ihn nicht in die Nähe der feindlichen Schlachtordnung, da sie kein geeignetes Gelände zur Verfügung hatten, sondern in ihre Flanken, indem sie ihn in die Mitte der eigenen und der feindlichen Aufstellung legten oder hinter der eigenen in die Flanke. Die stärkere Streitmacht legten sie in den Hinterhalt, die schwächere stellten sie schematisch den Feinden im Vordertreffen entgegen, was gegen die blonden und andere keine Ordnung beobachtende Völker von Vorteil ist».

Kapitel 2: «Über den skythischen Hinterhalt. Andere stellten eine Einheit (Teil) des Heeres (in den Hinterhalt), nicht die stärkere, sondern die an Zahl kleinere. Sobald es zum Kampf kam, ergriffen die vorn aufgestellten von sich aus die Flucht und indem die Feinde die Verfolgung in Unordnung aufnahmen, griffen die im Versteck Liegenden die Feinde im Rücken an, nachdem diese an den Ort des Hinterhalts gekommen waren. Hierauf machten auch die Fliehenden Front zum Kampf und pakten sie in der Mitte, was vor allem die skythischen Völkerschaften machen. (d.h. Awaren und Türken)».

Das *Kapitel 3* nun bringt die von den Hephthaliten in Kampf gegen Peroz angewandte Kriegslist. *Seine Überschrift: «Über den Hinterhalt von beiden Seiten.* Andere gruben in geeigneter Engfernung einen acht bis zehn Fuß tiefen Graben und so an fünfzig bis sechzig Fuß breit und bedeckten ihn mit dünnen Hölzern, Gras und Erde, so daß das Ausehen des Grabens mit der ihm bedeckenden Erde der umgebenden völlig glich und sich in nichts von ihm unterschied, nicht einmal die ausgeworfene Erde ließen sie bei ihm liegen,

damit kein auffäliger Anblick geboten wurde.

In der Mitte desselben Grabens ließen sie vereinzelt enge und feste Laufstege frei, die gekennzeichet wurden und dem eigenen Heer nach Unstand bekannt waren. Beiderseits legten sie verborgen in der Nähe des Grabens einen Hinterhalt an versteckten Plätzen. Die übrigen stellten sie vor dem Graben auf. Nachdem es zum Kampf gekommen war, täuschten die in vorderster Front Aufgestellten eine Scheinflucht vor und gelangten durch die ihnen bekannten Passagen und Engen ungefährdet hindurch, die Gegner hingegen, welche die Verfolgung ungestüm und unaufhaltsam aufnahmen, fielen in den Graben. Indem nun plötzlich die im Hinterhalt Gelegenen hervorbrachen und hierauf auch die, welche eine Scheinflucht vorgetäuscht hatten, Front machten, verr·chteten sie die meisten Feinde, da die einen in den Graben fielen, die andere in Unordnung bei den unerwarteten Mißgeschick entflohen. Auf diese Weise verfuhren die *Hephthaliten* gegen den Perserkönig Perozes; da dies jedoch bei Zeiten vorgenommen und von vielen ausgeführt wird, wird es leicht von den Feinden durch Kundschafter oder Späher erkannt. Andere machten dasselbe im Sumpf, indem sie zwei bis drei enge und feste Eingänge herrichteten, welche dem nahe dabei aufgestellten Heer bekannt sind, das sie vor dem Sunpf aufstellten. Nachdem die kämpfenden Soldaten eine Scheinflucht in der angegebenen Art vorhetäuscht haben, verleiten sie die Feinde in den Sumpf zu fallen, indem sowohl die im Hinterhalt Liegenden in der Flanke wie die in der Scheinflucht davongerannten angriffen und mit aller Macht die Feinde vernichteten, was mit dem römischen Kaiser *Decius* die skythichen Volksstämme der Goten machten, als sie über die Donau in Thrakien einfielen und mit ihm in Mösien zum offenen Kampf kamen, obgleich Decius in den gewaltigeren Kämpfen zuvor in der Anwendung der sog. hinhaltenden Kampfesweise Erfolg hatte und inforgedessen die meisten von ihnen aufrieb[3].

Über die von den Hephthaliten gegen Peroz angewandte List berichtete ausführlich *Dinawari:* «König der Türken war damals Ahsuwan Chaqam, und es schickte der König der Türken an Peroz, indem er ihn wissen ließ, daß er Unrecht begangen hätte, und indem er ihn warnte vor den Folgen des Vorgehens. Peroz kümmerte sich nicht darum. Der Chaqan begann, abneigung gegen offenen Kampf zu zeigen *und begann mit der Verteidigung insoweit, als er einen Graben anlegte,* dessen Tiefe in der Erde zwanzig Ellen und dessen Breite zehn Ellen betrug. Er hob aus,was zwischen seinen beiden Rändern war. Dann

3. C. Mesius Quintus Traianus Decius, Kaiser von 249-251. Im Juni 251 fiel er und sein Sohn Herennius bei Abrittus in der Dobrudscha im Kampf gegen die Goten. Die Stelle des Maurikios ist den modernen Historikern entgangen.

bedeckte er ihn mit schwachen Hölzern. Darauf warf er Schilf und verbarg es mit Erde. Dann ging er zum Kampf gegen Peroz und griff ihn alsbald an. Darauf wurde der Chakan von Peroz in die Flucht geschlagen, und Peroz verfolgte ihn mit seinem Heer. Aber es zog der Chakan Wege, die er kannte, zwischen den Rändern jenes Grabens, und Peroz kam in dunkler Nacht. Es glitten er und sein Heer in jenen Graben. Ahsuwan und seine Tarchane beugten sich über ihn und töteten sie mit Steinen[4]».

So viel über den Hinterhalt. *Über den Angriff sagt daw Ain-nameh.* Die einen Angriff machen, sollen hierfür die Nacht benutzen, wenn der Wind weht und man das Rauschen eines in der Nähe fließenden Flusses vernimmt, da solche Umstände hierfür günstig sind, damit nicht der durch ihre Annährung verursachte Lärm sie vorzeitig verrate. Auch sollen sie für einen Angriff die Stunden um Mitternacht wählen oder doch die der größten Dunkelheit.Ein Teil des Heeres rücke gegen das feindliche Zentrum vor und die übrigen umgehen es tunlichst. Als erste sollen die in der Mitte Marschierenden es angreifen, damit von hier her das Geschrei und der Lärm zu hören sei und nicht von den Seiten. Man soll auch vor den Angreifenden die schnellsten Reittiere, eines nach dem anderen treiben, die Zügel durchschneiden, sie von hinten mit Lanzen stechen, damit sie sich entsetzen, davonlaufen und Lärm machen. Einer von den Kriegern soll schreien: «O Krieger, eilt,eilt, schon ist euer Führer N.N. erschlagen, viele sind erschlagen, viele fliehen!» Oder: «O Mensch, schone mich um Gottes willen!» Ein anderer soll schreien: «Schone, schone!» und «ach, ach» und desgleichen. Man soll wissen, daß nächtliche Angriffe notwendig sind, um in Schrecken zu setzen und den Feind einzuschüchtern. Man hüte sich aber davor, das vom Feind zurückgelassene Gut aufzusammeln, die Reittiere wegzutreiben und Beute zu machen».

Maurikios lib. VIII, 2, p. 210, 29-30 sagt hierüber: «Wenn sich die Feinde zur Flucht gewandt haben, sollen sich die Soldaten des Beutemachens enthalten, damit nicht über die hierbei zerstreuten Sorglosen das geordnete feindliche Heer herfalle».

Über die Belagerung sagt das Ain-nameh: «Man soll bei der Belagerung einer Festung versuchen, von den in der Festung Belagerten einen dahin zu

4. Dinawari 61, 9 ed. Guirgass bei Altheim, Fr.: Geschichte der Hunnen. Berlin 1960, Bd. 2; S. 51; ebd. S. 120 eine Stelle aus den Annalen des Tabari über eine Kriegslist der Araber vor Chogand im Jahre 722/723: «Sie hatten in einer Vorstadt hinter dem Ausgangstor einen Graben angelegt, hatten ihn mit Schilf bedeckt und mit Erde aufgeschüttet in listiger Absicht. Sie gingen darauf aus, daß, sobald die Muslim entgegenkämen, falls die Sogdher in Chogand von ihnen in die Flucht geschlagen würden, sie den Weg kennen würden, daß er aber zweifelhaft sein werde den Muslim und diese darauf in den Graben fielen».

bringen, jemanden einzulassen, um so zweierlei von ihnen zu erfahren: Die Umstände, in denen sie sich befinden und zweitens um sie so einzuschüchtern und durch ausgesprengte Gerüchte zu verwirren und in Schrecken zu setzen. Man soll auch jemanden aussenden, der sie in Schrecken setzt und ihnen ihre Hoffnung auf Hilfe nimmt und ihnen wissen läßt,daß ihr listig verheimlichtes Geheimnis aufgedeckt worden ist, daß ferner Gerüchte über die Festung umlaufen. Auch soll man mit dem Finger auf die Befestigungen und ihre schwachen Stellen zeigen, auf jene, welche die Schußrichtung der Ballisten betreffen, wo man Schanzen, wo man Leitern anlegen soll und man wahrscheinlich auf ihnen (bei einem Sturmangriff) hochklettern werde, damit sie dies alles mit Entsetzen erfülle. Auf ein Stück Papier, daß man an einen Pfeil heftet schreibt man: «Hütet euch, ihr Festungsinsassen, vor jede Art von Nachlässigkeit und Sorglosigkeit bei der Bewachung der Tore, ist doch getzt die Zeit böse und die jetzt Lebenden sind allesamt Verräter. Einen Großteil der Festungsbewohner haben wir schon betört und zur Übergabe bewongen». Oder man schießt mit einem Pfeil in die Festung und sendet danach einen Unterhändler, der es versteht, einen verständigen Mann unter ihnen zu betören und zu täuschen, keinen Schwätzer, sondern einen solchen, der nichts vergißt. Nach Möglichkeit soll der Krieg aufgeschoben werden, da unter den Verteidigern leicht kühne Taten verrichtet werden können, kann dieser doch zu Listen und Ränken greifen. Läßt sich aber der Kampf nicht vermeiden, dann soll man mit leichten Waffen kämpfen. Für das Lager und die Frontaufstellung der Truppen soll man sich eine geschützte Örtlichkeit aussuchen, wo Wald und Wasser vorhanden sind, dem Feinde möge man die Ebenen und Niederungen überlassen[5]».

Aus den gebrachten Textstellen ergibt sich, daß die Elite des Heeres die Reiterei ausmachte. Ihr gehörten außer dem Landadel hochgestellte Personen der Hofes an, welch letztere die Abteilungen der «Unsterblichen» bildeten, die nach achämenidischem Vorbild aufgestellte Gardetruppe der Großkönige. Dem sasanidischen Heer und dem der in Indien herrschenden östlichen Hephthal eigentümlich waren Abteilungen mit Elefanten, die man in den entscheidenden Augenblicken einer Schlacht vorrücken ließ[6]. Man wartete, bis

5. Über die Belagerung handelt lib. X, cap. 1 u. 3 des Maurikios. Zu seinen Ausführungen finden sich im Ain-nameh keine Entsprechungen.

6. Abb. solcher Schlachtelefanten bei Grünwedel, A.: Buddhistische Kultstätten. Berlin 1924, Abb. 24, 25, 46, 47, 90, 117 und in: Le Coq, A.: Bilderaltas zur Kunst und Kulturgeschichte Mittelasiens. Berlin 1925, fig. 53: Gepanzerte auf Elefanten und Rosse. Johannes von Ephesos: Kirchengeschichte erwähnt, daß von Heraklios im persischen Feldzug erbeutete Elefanten in der Hauptstadt gezeigt wurden.

die in vorderster Linie aufgestellte Reiterei den Kampf begonnen hatte. War es geschehen, schwenkte alsbald die gegnerische Reiterei auf die Flügel hin weg und überließ den weiteren Kampf der Infanterie.

Ausfuhrlich wird sodann *über den Pfeilschuß gehandelt*, da Pfeil und Bogen die Hauptwaffen der Epoche waren. Prokop lobt verschiedentlich die Meisterchaft der sasanidischen Bogenchützen, vollends die linkshändigen galten als unübertroffene Meister in dieser Übung, in der man den Bogen in der Linken zu halten und mit der Rechten die Sehne zu spannen hatte, doch verstanden sie sich genau so gut auf die entgegengesetzte Übung, bei der die Rechte den Bogen hielt und die Linke ihn spannte, was ihnen erlaubte je nach Erfordernis nach beiden Seiten zu schießen. Es war dies deshalb von Bedeutung, weil der linke Flügel länger zu schiessen hatte, sowohl geradeaus wie nach rechts gegen das Zentrum und nach links zur Abwehr einer möglichen Umgehung durch den recthten Flügel des Feindes. Aus der Furcht vor einer Überflügelung erklärt sich auch die Vorschrift, den linken Flügel nur bei einem Generalangriff in den Kampf zu werfen. Ansonsten war es ausschließlich seine Aufgabe, gegen Flanken- und Umgehugsangriffe des Feindes zu schützen.

Der über lange Stunden sich hinziehende Kampf der Bogenschützen gab allen Schlachten der Zeit das Gepräge. Waren die Pfeilvorräte erschöpft, überließ man die Entscheidung der Infanterie. Die Vorschrift, daß der Heerführer dafür zu sorgen habe, das Heer so aufzustellen, daß es Sonne und Wind im Rücken habe, schreibt gleichfalls Maurikios vor. Er sagt hier: «Es ist gut, wenn Sonne, Wind und Staub im Rücken der Unsrigen sind, doch den Feinden entgegenstehen, so daß sie, da sie die Sicht beeinträchtigen und den Wind zu ertragen haben, uns einen schnellen Sieg ermöglichen[7]».

Eigentünlich persich ist die dritte Vorschrift, die Empfiehlt, den Kampf nach Möglichkeit bis zum Tagesende hinauszuschieben. Es gab ein Sprichwort, das empfahl, sich nur im Notfall bei Tagesende zu schlagen. Der Grund lag in der Essensgewohnheit der Perser, die ihre Hauptmahlzeit am Abend einnahmen, die übrigen Völker aber zur Mittags- und Abendzeit allgemein vom Kampf abstanden.

Gehen wir nun auf die taktischen Übereinstimmung zwischen Byzantinern und Persern ein. Die Aurstellung des Heeres erfolgte hier wie dort in fünf Abteilungen: In eine erste und zweite Kampflinie welch letztere die erstere zu unterstützen hatte, eine kleine Reserve für die zweite Linie und in den rechten

7. Strategikon lib. VIII, 2, Nr. 39, p. 286/287 ed. Dennis-Camillscheg.

und linken Flügel. Im 1. Kapitel des II Buches: «Über Kavalerieaufstellungen» überschrieben hat sie Maurikios dargelegt. Aus dem in Vergleich gebrachten Beispielen ersieht man unschwer, daß das Ain-nameh keinerlei Tatsachen bringt,welche sich besonders auf das sasanidische Persien beziehen, auch macht es keine Ortsangaben, worin es mit unserem Strategikon übereinstimmt. Alle mitgegeilten Vorschfriften finden ihren Beleg sowohl in gleichzeitigen byzantinischen Abhandlungen, wie in von Prokop gelegentlich mitgeteilten Bemerkungen. Es ergibt sich somit die bedeutungsvolle Tatsache,daß die auch von den Byzantinern abgehandelten Themen ebenfalls in Ain-nameh gehandelt wurden, wobei die von Byzantinern und Persern angeführten Beispiele durchweg der Praxis entnommen sind.

Besonders aufschlußreich und außerdem noch eine ethnographische Quelle von hohem Wert sind die in Buch XI, cap. 1-5 des Maurikios enthaltenen Mitteilungen, die ausschließlich den Kampfesweisen fremder Völker gewidmet sind,der Perser, Türken, der Franken und Langobarden, der Anten und Slawen, welche augenscheinlich nach Berichten von Stabsoffizieren abgefaßt und dem Werk einverleibt wurden. Das 1. Kapitel (2. nach alter Zählung) handelt von der Kriegführung der Perser, in dem wir alle verstreut gebrachten Miteilungen der vorhergehenden Bücher zusammengefaßt finden.

«Das Volk der Perser ist arglistig und verschlagen, von sklavischer Gesinnung, vaterlandsliebend und gehorsamswillig. Den Herrschenden gehorcht es aus Furcht, weshalb es mit Ausdauer die Mühen und Kriege für sein Land erträgt. Mit Planung und Kriegskunst trachtet es das, was es sich vorgenommen hat auszuführen, zu vollbringen. Es sorgt sich um die Aufstellung, doch nicht um Kühnheit und Ungestüm. Es erträgt leicht die Beschwerden der Hitze, da es heiße Gegenden bewohnt, den Mangel an Trank und Nahrung. Es ist trefflich bei einer Belagerung, trefflicher noch, wenn es belagert wird, außerordentlich geschickt, das ihm Nachteilige zu verbergen und tapfer im Ertragen von Schwierigkeiten und sie in das Gegenteil zu kehren verstehend, gegenüber Friedensvorschlägen unzugänglich, so daß es nicht einmal aus eigenem Antrieb um das ihm Vorteilhafte bittet, sondern das, was ihm von den Feinden vorgeschlagen wurde, genehm ist. Es ist mit Panzern ausgerüstet, Bogen und Schwertern, geübt in schnellen, doch nicht kraftvollen Bogenschuß vor allen anderen kriegerischen Völkern. Wenn es zum Kampf ausrückt, verschanzt es sich in Lagern, steht dann aber der Kampf bevor, so wirft es ringsum Graben und festen Wall auf, doch lassen sie ihren Troß nicht in ihm, sondern heben den Graben zur Zuflucht bei einem (etwaigen) Umschwung in der Schlact aus. Die Pferde pflegen sie nicht auf die Weide zu treiben, sondern führen für sie Futter mit. Sie stellen sich zur Schlacht in drei gleichen Abteilungen auf, d.h. in eine mittlere, rechte und linke, wobei der

mittlere Teil aus bis zu 400 oder 500 ausgewählten Kriegern zur Reserve besteht. Die Tiefe der Aufstellung erfolgt nicht in einer abgemessenen Aufstellung, sondern sie sehen darauf, die Reiter in jeder Abteilung in die erste und zweite Schlachtstellung zu stellen, und die Front der Aufstellung gleich gerichtet und dicht gedrängt ist. Das Gepäck und den Troß stellen sie etwas im Rücken der Schlachtordnung auf. Sie pflegen im Kampf gegen die Lanzenträger die Aufstellung bei schwierigerem Gelände in die Länge zu ziehen und die Bogen zu gebrauchen, damit die Aufstellung der Lanzenträger gegen sie durch die Ungunst des Geländes auseinander gezogen und leicht (die Aufstellung) abgebrochen werden kann. Es liebt nicht nur am Vortage einer Schlacht den Kampf hinauszuschieben, besonders wenn es den Gegner als wohlgerüstet und wohlvorbeireitet erkannt hat, wenn er in schwer zugänglichem Gelände lagert, sondern auch während der Schlacht, besonders zur Sommerszeit und zur wärmeren Tageszeit zu kämpfen, damit durch die Sonnenhitze und durch das in die Länge Ziehen Kühnheit und Mut der gegen sie Kämpfenden gedämpft, und sie die Angriffe einmal schwach und hinhaltend, ein andermal in kurzer Zeit aufgeschlossen und massiert vornehmen können.

Es macht ihnen Kälte, Regen und Wind zu schaffen, da dies die Wirksamkeit der Bogen schwächt; eine mit Sorgfalt aufgestellte Infanterie, ein ebenes und kahles Gelände wegen des Angriffs der Panzenreiter, das Handgemenge bzw.* der Nahkampf, da die Pfeilschüsse aus der Beengtheit unwirksam bleiben und sie keine Lanzen und Schilde gebrauchen, Sturmangriffe in den Schlachten, da sie (dann) in plötzliche Flucht ausbrechen und sie nicht die plötzlichen Wendungen gegen die sie Angreifenden kennen, wie die skythischen Völkerschaften, Umgehungen bzw. Umzingelungen vom Flügel her gegen die Flanken und den Rücken ihrer Schlachtordnung, da sie in ihrer. Ordnung nicht genügend die Flanken Bewachende abstellen, um einem umfassenden Angriff standzuhalten; oftmals auch nächtliche, unerwartete Angriffe gegen ihr Lager, da sie ihre Zelte regellos und zerstreut in der Lagerumwallung aufstellen.

Man soll also in den Schlachten sich so aufstellen, wie es im Buch über die Aufstellung[8] gesagt wurde, (d.h.) nach Möglickkeit ebenes, offenes, gleichmäßig beschaffenes Gelände auswählen, das keine Sümpfe, Gräben oder Gebüsche hat, um die Schlachtordnung nicht auseinanderzuziehen. Wenn das Heer oder eine Truppenabteilung aufgestellt ist, soll man den Angriff nicht aufschieben, wenn es allgemein gut erschien, an einem festgesetzen Schlacht-

8. Buch II des Strategikons.

tage zu kämpfen. Handgemenge und Zusammenstöße in den Schlachten sollen in Rücksicht auf die Pfeil (schüsse) vorgenommen werden, sie sind nach Plan gleichmässig und oft vorzunehmen, damit nicht bei einer langen Dauer des Handgemenges durch ständigen Pfeilbeschuß mehr Geschose auf die Soldaten oder die Pferde fallen. Ist es aber nowendig, die Schlacht in einem weniger geeigneten Gelände zu schlagen, so ist es besser, die einen in Infanterie- die anderen in Kavallerieaufstellung zu ordnen und an solchen Orten nicht die ganze Ordnung auf die Kavalerie abzustellen. Die Unternehmungen der Lanzenträger gegen die Bogenschützen, wenn sie weder gleichmäßig noch einer am anderen stehen, erleiden durch den Pfeilbeschuß hohe Verluste und werden im Handgemenge zurückgeschlagen, weshalb sie in den Kämpfen eines mehr ebenen Geländes bedürfen. Ist das Heer aber nicht kampfwillig, so soll man es nicht in offene Kämpfe verwickeln, sondern zu Hinterhalten und heimlichen Unternehmungen gegen die Feinde sicher und umsichtig in geeignetem Gelände verwenden, um so weder beim Gegner, noch bei den eigenen Leuten die Absicht, weswegen der Aufschub des Kampfes erfolgt, offenkundeg werden zu lassen, damit hieraus nicht bei den einen der Mut, bei den anderen die Feigheit wächst. Frontveränderungen bzw. Wendungen zum Angriff während Rückzugsbewegungen sollen nicht frontal erfolgen, sondern auf die (gegnerischen) Flanken abzielen und ihre Rückfront bedrängen. Schicken die Perser sich zu einer Verfolgung an, soll man ihre Ordnung nicht aufzulösen trachten, da sie ihre Rückfront leicht denen preisgeben, die gegen sie kehrtmachen. Wenn nämlich die vor ihnen Weichenden, indem sie in Kehrtwendung von Angesicht zu Angesicht sich gegen die sie Verfolgenden stellen wollen, schaden sie sich, da sie auf Geordnete stoßen. Die Perser verfolgen nämlich nicht wie die skythischen Völkerschaften unter Auflösung ihrer Ordnung, sondern langsam und geordnet. Deswegen sollen, wie gesagt, die, welche gegen sie kehrtmachen, dies nicht frontal tun, sondern über die Flanken gegen die Rückfront zu kommen trachten».

Die archäologischen Denkmäler führen uns als Waffen und Ausrüstung des sasanidischen Heeres vor: Den Helm (Migfarg), Köcher, Panzer, Eisenhandschuhe, Schwert, Lanze und Schild, den am Gürtel aufgehängten Streitkolben oder die Streitaxt. Im Köcher führten sie 30 Pfeile und im Bogenfutteral zwei Bogen mit Sehnen; zwei zusammengeflochtene, wohl besonders starke Sehnen, band man an den Helm. Sie und der zweite Bogen gehörten mit dem Lasso zu den Reservewaffen[9] Nicht viel hiervon

9. Abb. in: Le Coq, A. v. op. cit. (Anm. 5) Abb. 60, 61: Sasanidische Spangenhelme, Abb. 64 Figur in langem Plättchenpanzer mit Wehrkragen; Abb. 65 Reiter in einfachem Spangenhelm,

unterschieden ist die Vorschrift im Buch I, cap. 2 bei Maurikios: «Wie man den Reiter ausrüsten und welche notwendige Rüstung er haben soll», wo er aufführt «Helme mit einem kleinen Busch an der Spitze, Bogen nach der Kraft des Einzelnen und sie nicht übersteigend, eher noch geringer, mit geräumigen Futteralen, außerdem Reservesehnen, einen Köcher mit Pfeilen und Schutzhullen für 30-40 Pfeilen».

Der schnell beweglichen Reiterei und ihrer Fernkampfwaffen, dem Bogen, kam in der damaligen Kriegführung die Hauptbedeutung zu, weshalb allen reiterlichen Übungen und dem Bogenschuß in der Ausbildung die größte Aufmerksamkeit gewidmet wurde. Das Ain-nameh führt hierüber in seinem 1. Kapitel aus: «Und ich las im Buch Ain-nameh: Man soll beim Unterricht über das Schießen mit Pfeilen beachten, daß der Schüler den Bogen so halte, daß er ihn an den oberen Teil seiner linken Hand andrücke und den Pfeil so, daß er ihn an den oberen Teil der rechten Hand andrücke und daß er die Handwurzeln seiner Hände zur Brust drücke und daß er zur Stelle blicke, wo sich der Lehrende befindet. Man soll den Bogen in die Höhe halten, indem man sein Horn zusammenbiegt und ihn mit drei Fingern festhalte und den Zeigefinger auf die Sehne legt... Das Kinn soll man an die linke Schulter pressen, den Kopf heben und den Hals senken und sich mit dem Bogen beugen und den Rücken gerade halten. Den oberen Teil der Hand soll man senken und den Bogen spannen, indem man sich im Sattel hebt. Die Sehne soll man bis zum rechten Ohr spannen und die Augen nach oben richten und genau die Stelle ins Auge fasen, wo die Pfeilspitze hin gerichtet ist. Man hüte sich die Zähne oder den Körper zu bewegen». Im vorliegenden Fragment wird auf zweierlei Wert gelegt: Auf die Lage des Pfeils zum Bogen und auf den Bogenschuß selbst, der keine besondere Mühe erfordert. Man hat den Bogen

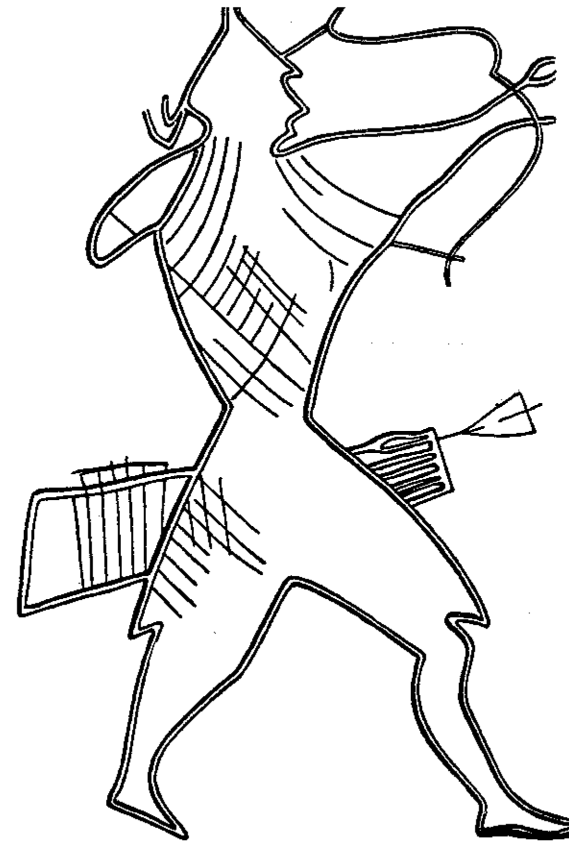
langem Plättchenpanzer, Wehrhandschuhen und mit Bogenköcher aus Tigerfell und unten spitz zulaufendem Pfeilköcher; Abb. 67: Gepanzerter Ritter; Abb. 96: Köcher mit sechseckigen Pfeilspitzen; Abb. 107: Bogenschütze mit Reflexbogen. Weitere Abb. von Gepanzerten in: Peliot, P.: Mission Paul Pelliot. Documents archéologiques. T. II, Paris 1964, p. 200, Abb. F.

Verzeichnis der gebrauchten Abkürzungen

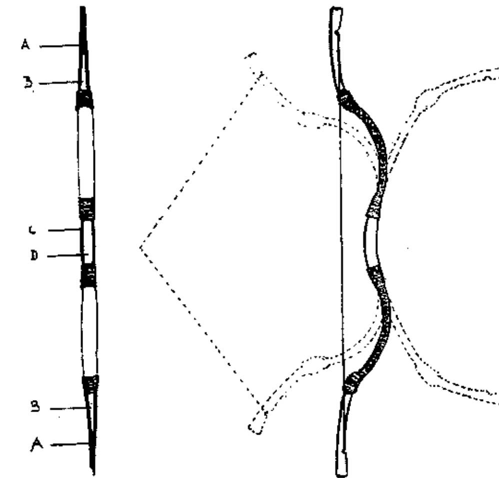
AfUrkdf.	Archiv für Urkundenforschung.
AslPh	Archiv für slavische Philologie
BZ	Byzantinische Zeitschrift
CFHB	Corpus Fontium Historiae Byzantinae.
JHSt.	Journal of Hellenic Studies.
SCIV	Studii si Cercetari de Istorie veche.
VV	Vizantijski Vremennik.

fest zur Linken hin zu drücken und den Pfeil in der Rechten zu halten, wobei man auf den Lehrer zu schauen hat; stets ist der Bogenschütze als Reiter zu denken. Der Schuß wird ausführlich beschrieben: Der Bogen wird in seiner Stellung belassen, wobei seine Hörner -(Enden)- nicht gebogen werden sollen. Der Schütze hat ihn kräftig mit den Fingern der Linken zu umfassen, der große und der Zeigefinger halten den Pfeil, wobei der Zeigefinger der Rechten die Sehne zu halten hat.

Die vergleichnde Ethnologie unterscheidet fünf Arten des Bogenspannens: Bei der ersten wird Sehne und Pfeil mit dem Daumen und dem zweiten und dritten Gelenk des gekrümmten Zeigefingers gehalten, während bei der zweiten Art noch der dritte und vierte Finger zu Hilfe genommen werden. Bei der dritten Art spannt die Sehne der fast ungekrümmte Zeigefinger und Mittelfinger und der Daumen drückt den Pfeil herab. Bei der vierten Art, der mittelmerländischen, wurde die Sehne mit Zeige -und Mittelfinger gespannt, wobei zuweilen noch der Ringfinger genommen wurde. Der Pfeil hat zwischen Zeige- und Mittelfinger zu liegen. Bei der fünften Art schließlich, der mongolischen, wird die Sehne mit dem Daumen gespannt und der Zeigefinger, indem er von oben auf den Nagel des Daumens drückt, hält mit ihm gemeinsam den Pfeil. Die Perser bedienten sich dieser Art und Weise des Pfeilschusses, wie sie auf der Abbildung eines Bogenschützen auf einer Silberschüssel der Eremitage dargestellt ist: Der nach rückwärts gewandte Schütze schießt den Pfeil ab, indem er die rechte Hand in der geschilderten Art und Weise hätt.



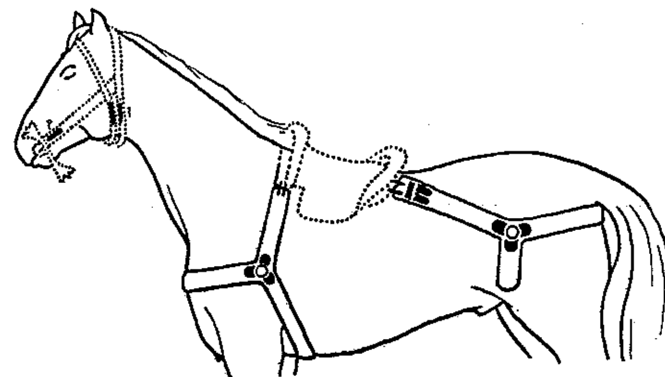
Zentralasiatischer Bogenschütze mit Reflexbogen und großem Köcher. Der Bogen wird mit der rechten Hand gehalten, der Köcher links getragen. Felsbild vom Jenissei.



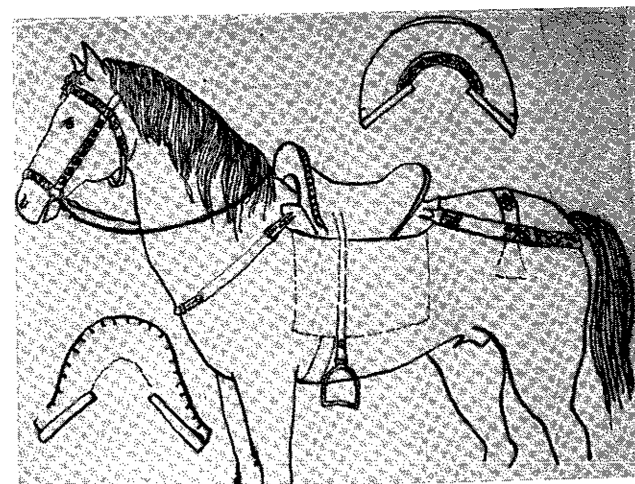
Der beinverstärkte awarische Reflexbogen in Ruhestellung und gespannt. Nach: P. Ricz: The Weapons of Steppe Nomads, Abb. 1 in: Balcanoslavica Bd. 10, 1983, S. 3. Ricz selbst folgt der Rekonstruktion von Sebestyén Károly in: Dolgozatok. Szeged 1930.



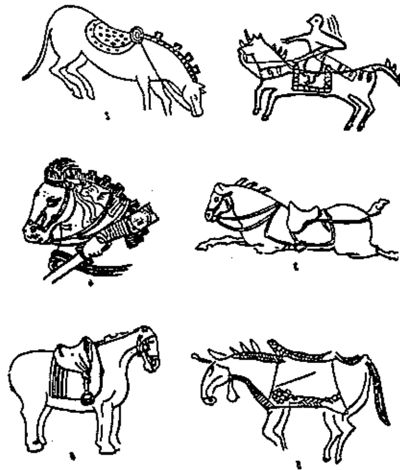
Panzer und Helmer auf den Wandmalereien der Höhlen von Tun-huang, Ausgangspunkt der Seidenstraße nach dem Westen. Nach: Mission Paul Pelliot: Documents archéologiques. T. II, Paris 1964, p. 200.



Aufzäumung eines Pferdes in spätsasanidischer Zeit. Nach: Cs. Bálint: Vestiges archéologiques de l'époque tardive des Sassanides et leurs rerations avec les peuples des Steppes. Acta Arch.Acad.Scient. Hung. Bd. 30, 1978, p. 191.



Rekonstruktion der awarischen Sattelung und Auzäumung nach dem Reitergrab von Csóka. Nach: Gy. László in: Acta Archaeologica Bd. 22, 1943, Abb. 46.



Sattelung, Aufzäumung und Mähnenschnitt bei Pferden. 1. Jenissei. 2. Pantikapaeum (Kertsch). 3, 6. China der T'angzeit ab 618 n. Chr. 4. Sasaniden. 5. Altai. Nach: A.P. Okladnikov: Siskinskie Pizanyzi(=Die Felszeichnungen von Siskina) Irkutsk 1959, Abb. 70, S. 123.

V A R I A



Petter Classen
(1924-1980)

Nachruf auf RETER CLASSEN
von J. FLECKENSTEIN

Am 23. Dezember 1980 ist Peter Classen in Alter von sechsundfünfzig Jahren unerwartet früh von uns gegangen. Auf der Höhe seines Schaffens, war er, engagiert wie eh und je, voller Pläne, die er in gewohnter Tatkraft in mehreren Vorarbeiten bereits so weit gefördert hatte, daß sie konkrete Gestalt anzunehemen begannen, als ihn die tükische Krankheit überfiel, um ihm schon nach wenigen Tagen die Feder für immer aus der Hand zu nehmen. Obwohl seine letzten Arbeiten nun unvollendet bleiben und sein Lebenswerk damit insgesamt einen fragmentarischen Charakter erhält, hinterläßt er in der langen Reihe seiner sachlich strengen, zupackenden und stets fördelichen Untersuchungen ein Werk, das ihn schon seit Jahren als einen der besten Kenner der Geschichte des frühen und hohen Mittelalters ausweist.

Peter Classen war Historiker und Gelehrter von reinstem Geblüt: ein Historiker, dem der Ungang mit den Quellen zum Lebensbedürfnis geworden war, und ein Gelehrter, dem die Überlieferung der lateinischen wie der griechischen Kulturwelt wie wenigen zur Verfügung stand. Seine Gelehrsamkeit war so sehr ein Teil seiner selbst, daß sie zusammen mit dem Bewußtsein seiner hanseatischen Herkunft sein Selbstbewußtsein bestimmte. Engagiert und distanziert zugleich, war er immer »bei der Sache« - im Gespräch wie in seinen Arbeiten von unbestechlicher Sachlichkeit und Lauterkeit.

Unter diesen Prämissen nimmt es nicht wunder, daß der Schüler von Hans Ulrich Instinsky in Hamburg, von Wilhelm Berges, Hermann Heimpel und Percy Ernst Schramm in Göttingen in seinem Fach, das er mit der klassischen Philologie kombiniert hatte, schnell und geradlinig vorankam. So folgte auf das 1950 mit der Promotion in Göttingen abgeschlossene Studium die Assistentenzeit am Friedrich-Meinecke-Institut in Berlin, an dessen Aufbau er sich mit freudiger Zuversicht und Energie beteiligte; darauf 1957 die Tätigkeit als Oberassistent in Mainz, wo er sich 1958 habilitierte. Vier Jahre später ging er als Ordinarius nach Gießen, nach weiteren vier Jahren (1966), nachdem er

*Anm: Dieser Nachruf stellt die überarbeitete und im zweiten Teil stark veränderte Fassung des Vorwortes zu den Ausgewählten Aufsätzen von Peter Classen dar, die der Unterzeichnete in Verbindung mit Carl Joachim Classen und Johannes Fried 1983 als Band 28 der «Vorträge und Forschungen» des Konstanzer Arbeitskreises herausgegeben hat.

einen gleichzeitigen Ruf an seine Heimatuniversität Hamburg abgelehnt hatte, nach Heidelberg, wo er bald heimisch wurde und als akademischer Lehrer wie als Forscher eine intensive Tätigkeit entfaltete. Aus tiefster Überzeugung den hohen Maßstäben der alten Universität verpflichtet, trat er in Heidelberg bewußt in die Spur seiner bedeutenden Vorgänger, um sie fortzusetzen. Es hat ihn deshalb tief geschmerzt, als bald deutlich wurde, daß der unaufhaltsame Übergang der Universität zur Massenuniversität deren Leistungsfähigkeit spürbar schwächte. Und da es seiner Natur widersprach, politischen Tagesmoden Konzessionen zu machen, suchte er wenigstens in seinem Seminar den hohen Standard wissenschaftlicher Ausbildung aufrecht zu halten, auf dem der Ruhm der alten Universität beruht hatte. So war es sein ausgeprägtes Pflichtbewußtsein, das ihn als Lehrer gleichsam »bei der Stange« hielt. Doch war es bezeichnenderweise vor allem die Forschung, die ihm die Kraft dazu gab. In ihr hat er in zunehmendem Maße die Befriedigung gesucht und gefunden, die ihm für die Durchführung seiner Arbeit unentbehrlich war - wie jedem, der seine Aufgabe mit dem vollen Einsatz seiner Person zu erfüllen sucht.

Dabei war und blieb ihm wesentlich, sich im Einklang mit denen zu wissen, die sich, wie er selbst, ganz in den Dienst der Wissenschaft stellten. So hielt er mit Nachdruck an der Idee der Gelehrtenrepublik fest, und er fühlte sich den Gremien und Institutionen am engsten verbunden, in denen ihm die Gelehrtenrepublik noch lebendig schien: der Akademie der Wissenschaften in Hidelberg, den Monumenta Germaniae Historica, deren Zentraldirektion er als Vertreter der Heidelberger Akademie angehörte, und dem Konstanzer Arbeitskreis für mittelalterliche Geschichte, zu dem er schon als Assistent Zugang gefunden hatte. Für die Akademie, die Monumenta und den Arbeitskreis war ihm keine Mühe zu viel, so daß sie ihrerseits Grund hatten, seine Mitwirkung aufs höchste zu schätzen. Im Konstanzer Arbeitskreis, der sich in seinem Kern als Freundeskreis versteht, gehörte er seit dem Abschied Theodor Mayers aus Konstanz im Sommer 1968 zusammen mit Helmut Beumann und dem Unterzeichneten dem dreiköpfigen Vorstand an; 1970/71 hat er als Vorsitzender die Geschäfte geführt. Vor allem aber hat er sich mit der ihm eigenen Intensität an den wissenschaftlichen Unternehmungen des Arbeitskreises beteiligt und mehrere seiner Tagungen vorbereitet und betreut, so noch zuletzt die Tagung über »Schule und Universität im Mittelalter«, deren Durchführung im Frühjahr 1981 er nicht mehr erleben sollte. Mehrere Bände der »Vorträge und Forschungen« wurden - in der Regel jeweils mit einem eigenen Beitrag - von ihm herausgegeben. Sie stellen einen gewichtigen Teil seiner eigenen Forschungsleistung dar, der ihm bleibend mit dem Konstanzer Arbeitskreis verbindet.

Entscheidend war für ihn immer, daß die Forschung zu ihrem Recht kam. Um sie drehte sich seit seinem wissenschaftlichen Beginn sein Sinnen und Trachten. Ihrer Erweiterung, Vertiefung, Bereicherung galt sein unermüdliches Bemühen, das dementsprechend reiche Früchte getragen hat. Sie liegen neben seinen Büchern,insbesondere der bereits ungewöhnlich ausgereiften Dissertation über »Kaiserreskript und Königsurkunde« und der bedeutenden, die geistige Welt des 12. Jahrhunderts umspannenden Habilitationsschrift über den eigenwilligen Reformer Gerhoch von Reichersberg, die beide den Rang von Standardwerken erlangt haben, in einer Vielzahl von z. T. umfangreichen Aufsätzen und Abhandlungen vor. Von diesen Aursätzen darf man sagen, daß ihnen insgesamt innerhalb der wissenschaftlichen Hinterlassenschaft Peter Classens, die sich uns jetzt als sein Gesamtwerk darstellt, nicht nur nach ihrer beträchtlichen Zahl, sondern auch nach ihrem Gehalt keine geringere Bedeutung zukommt als seinen großen Publikationen. In ihnen spiegelt sich am deutlichsten wider, wie er arbeitete, wie weit er ausgriff und was ihm am Herzen lag. So ist charakteristisch, daß er ein Thema, das ihn einmal angezogen hatte, nicht mehr aus dem Sinn verlor. Es ging ihm nach und arbeitete gleichsam in ihm fort, und früher oder später griff er es wieder auf, um es unter neuen Gesichtspunkten oder in erweitertem Rahmen weiterzuführen. Auf diese Weise schälen sich bestimmte Grundelenente heraus, um die sich seine Arbeiten gruppieren. Sie stehen mit seinen großen Publikationen in Zusammenhang, greifen aber weit über sie hinaus, und gerade in den letzten Jahren hatte er sich in mehreren Studien zur Frühgeschichte der Universität verstärkt einem Lieblingsthema zugewandt, für das er eine zusammenfasende Darstellung plante. Er hat diesen Plan nun leider nicht mehr ausführen können.

Es war daher ein naheliegender und guter Gedanke seines Schülers und Freundes Johannes Fried, diese letzten Studien Peter Classens druckfertig zu machen und sie mit seinen früheren Aufsätzen, die das Generalthema Schule und Universität umkreisen, zusammenfassend zu publizieren. Sie sind inzwischen unter dem Titel «Studium und Gesellschaft im Mittelalter» in der Schriftenreihe der Monumenta Germaniae Historica erschienen.

Die Aufsätze zur Universitätsgeschichte bilden einen Schwerpunkt im Gesamt der Arbeiten Clasens, einen Schwerpunkt, dem er selber großen Wert beimaß, nehen dem es aber eine Reihe weiterer Schwerpunkte gibt, die für seine Bemühungen nicht weniger charakteristisch und für die Forschung nicht weniger bedeutsam sind.

Eine auswahl dieser Aufsätze, die alle anderen Schwerpunkte berücksichtigt und damit einen repräsentativen Querschnitt durch seine Arbeiten bietet, wurde im Auftrag des Konstanzer Arbeitskreises für mittelalterliche Geschi-

chte in einem zweiten Aufsatzband vom Unterzeichneten in Verbindung mit dem Bruder des Verstorbenen, Carl Joachim Classen, und seinem Schüler und Kollegen Johannes Fried herausgegeben. Er liegt seit 1983 als Band 28 der «Vorträge und Forschungen» des Konstanzer Arbeitskreises vor.

Beide Aufsatzbände verstehen sich als posthume Huldigungen an Peter Classen, der uns in seiner wissenschaftlichen Hinterlassenschaft gegenwärtig bleibt.

Josef Fleckenstein

Gedächtnisrede auf PETER CLASSEN von EUGEN EWIG

Ein knappes Vierteljahrhundert ist vergangen, seit ich in Mainz eine Oberassistenz zu besetzen hatte und Reinhard Elze mich auf seinen Freund Peter Classen hinwies, mit dem er von seiner Göttinger Studienzeit her verbunden war. Ich kannte Classens Erstveröffentlichung, den Aufsatz *Romanum gubernans imperium,* und hatte auch das Maschinenmanuskript seiner Dissertation über die Entstehung der germanischen Königsurkunde mit großem Interesse studiert. So griff ich die Anregung gern auf, bestärkt durch die spontane Zustimmung meines Kollegen H. U. Instinsky von der Alten Geschichte, der Classen schon in seinem ersten Semester an der Universität Hamburg begegnet war und dem jungen Studenten entscheidende Anregungen gegeben hatte.

Peter Classen war damals 33 Jahre alt. 1924 in Hamburg geboren, gehörte er einer Generation an, die im Reich des Unmenschen heranwuchs und zum Opfer des Regimes wurde, das ohne ihr Zutun etabliert worden war. So wenig wie seine Coaetanen blieb er vom Kriegsdienst verschont. Über sein Wesen aber hat die Barbarei keine Gewalt gewonnen. Daß die Katastrophe von Reich und Nation nicht wie für so viele auch zur personlichen Katastrophe wurde, verdankte er insbesondere seinem Elternhaus, das in ihm nach seinen eigenen Worten den »Sinn für geistige Werte und Überlieferungen, für protestantische Religiosität und nicht zuletzt für das Recht« geweckt hatte. So konnte er ohne inneren Bruch das Dritte Reich überstehen und im WS 1945/46 das Studium der Geschichte und der Klassischen Philologie aufnehmen, das ihm schon beim Abitur im Sommer 1942 vorgeschwebt hatte. Allfällige Zweifel am Sinn des Geschichtsstudiums, die sich regten, nachdem das ganze Ausmaß des Unheils offenbar geworden war, räumte Instinsky wohl ohne große Mühe aus.

Im Sommer 1948 ging Peter Classen von Hamburg nach Göttingen, wo er 1950 sein Studium abschloß und dann seinem Lehrer Wilhelm Berges als Asistent an die Freie Universität Berlin folgte. Die Göttinger Jahre bildeten eine wichtige Etappe im Leben des jungen Historikers, der sich nicht nur Berges, sondern auch P. E. Schramm und Hermann Heimpel als Lehrern verpflichtet fühlte. Die Göttinger Studenten der Geschichte fanden sich in

einem Arbeits - und Freundeskreis zusammen, der in den ersten Nachkriegsjahren, vor der Zeit der Massenuniversität, zwar keine Einzelerscheinung war, in Göttingen aber doch wohl ein besonders intensives Leben entfaltere und dauernde Bindungen schuf. Noch stärker manifestierte sich die Solidarität der Lehrenden und Lernenden in der heroischen Phase der Berliner Nachkriegsgeschichte beim Aufbau des Friedrich-Meinecke-Instituts der Freien Universität, wo Classen auch einem Forscher und Lehrer besonderen Ranges, Walter Schlesinger, begegnete. Im Blick auf diese Zeit hat er später von »einer heute märchenhaft erscheinenden Harmonie zwischen Professoren, Assistenten und Studenten« gesprochen. Friedrich Meinecke, den Patriarchen der Zunft, lernte er noch persönlich kennen. Er verband sich seiner Familie durch die Heirat mit Meineckes Enkelin Mechthild Rabl und hat später den Briefwechsel des Meisters herausgegeben.

Der 26jährige Student hatte indessen schon seine eigene Forschungsrichtung gefunden. Versucht man, den Weg vom Adepten zum Meister des Faches nachzuzeichnen, so gerät man in Verlegenheit. Denn schon die Anfangsarbeiten waren reife Leistungen. In seinem ersten Aufsatz führte Classen den Passus *Romanum gubernans imperium* im Kaisertitel Karls des Großen auf eine »im amtlichen Sprachgebrauch Italiens übliche Formel« aus der Zeit Iustinians zurück und beendete damit ein für allemal den Streit über den römischen Bezug des neu begründeten Kaisertums. Der Aufsatz war eine Nebenfrucht der Dissertation, die 1950 abgeschlossen wurde, ursprünglich den Titel »Studien zur Entstehung der germanischen Königsurkunden auf römischer Grundlage« trug und 1955/56 im Archiv für Diplomatik erschien unter dem Titel »Kaiserreskript und Königsurkunde. Diplomatische Studien zum römisch-germanischen Kontinuitätsproblem«. Dem Obertitel entsprach die Publikation in zwei ungefähr gleichgewichtigen Teilen. Die Dissertation wurde unter der Leitung von W. Berges begonnen und nach dessen Übersiedlung nach Berlin unter dem Patronat von P. E. Schramm vollendet. Das ungewöhnliche Thema entsprach nicht den Forschungsgebieten der beiden Gelehrten: Classen hat es sich selbst gestellt. Einzelaspekte hatte in Göttingen nur der 1946 verstorbene Altmeister Karl Brandi behandelt. Interesse an der Kontinuitätsfrage mag in den Hamburger Anfangssemestern H. Aubin geweckt haben. Wichtiger sind aber offenbar Anregungen des Atlhistorikers Instinsky gewesen: nur sie hat Classen in seiner Antrittsrede vor der Heidelberger Akademie ausdrücklich erwähnt.

In diese Rede führt Classen aus, er habe in der Dissertation, »den Wandel der Herrscherurkunden im Kulturbruch zwischen spätrömischer Bürokratie und schriftarmer Zeit des Frühmittelalters verfolgt und dabei den Blick auf römisches Recht, auf germanisches Königtum, aber auch auf Byzanz gelenkt«.

Dieser Brückenschlag hätte jeden anderen Debutanten überfordert. Zu vergleichen war ein inhaltlich weithin divergentes Quellenmaterial. Die überlieferten Kaiser -und Staatsurkunden der Spätantike bestehen ja überwiegend aus Gesetzen und Rechtsentscheidungen, die Königsurkunden des Frühmittelalters dagegen aus Schenkungen und Rechtsverleihungen. Die Diplomatik war und ist eine spezifisch mediävistische Hilfsdisziplin - die spätrömischen Urkunden wurden vorwiegend unter rechtshistorischen Aspekten erforscht. Der Promovend mußte sich mit den römischen Rechtsquellen, namentlich mit dem Codex Theodosianus befassen, wenn er seiner Aufgabe gerecht werden wollte. Er hat im ersten Teil der Dissertation die Grundzüge der spätrömischen »Kaiser - und Obrigkeitsurkunden« herausgearbeitet mit dem »Schwerpundt auf den Urkundenarten und Textformen«, die sich mit den mittelalterlichen Königsurkunden vergleichen lassen, und in diesem Rahmen die von Ulrich Wilcken geforderte Diplomatik der römischen Kaiserurkunden erstellt. Von der gewonnenen Basis aus konnte er die formale Kontinuität zwischen der Kaiser -und Beamtenurkunde der Spätantike und der germanischen Königsurkunde nachweisen und die bestehenden Vorstellungen von der germanischen Königsurkunde klären und erweitern. Classen hat aber nicht nur die Form, sondern auch die Funktion der Herrscherurkunden untersucht und unter dieser Perspektive einen entscheidenden Kulturwandel festgestellt, der wesentlich auf den Untergang der Schriftlichkeit in der Verwaltung zurückzuführen ist. Für die Spätantike gilt der Satz: »Die Rechtssicherheit beruhte auf der kontinuierlichen Staatsverwaltung und Aktenführung, nicht auf dem einzelnen Schriftstück der Kanzlei«. Der Wandel ist nicht schon im 6. Jahrhundert, sondern um 600 eingetreten, am deutlichsten spürbar bei den Franken. »Der Befehl des Königs galt unabhängig von einem Verfahren vor Beamten; die einst auf den Akten beruhende Rechtssicherheit mußte jetzt die eizelne Urkunde bieten. Aus der Verwaltungsverfügung wurde das allgemein gültige Königsgebot, das dem Begünstigten ausgehändigt wurde und in seiner Hand als ein unanfechtbares Zeugnis für seine Gerechtsame diente«. Die gleiche Ursache -Untergang der Schriftlichkeit in der Verwaltung - zeitigte auch im oströmischen und kirchlichen Gebrauch ähnliche Wirkungen und führte zur Entstehung des byzantinischen Kaiserprivilegs (χρυσόβουλλος λόγος) und des Papstprivilegs. Diese Parallelen weckten Bedenken, den Wandel als spezifisch germanisch zu interpretieren.

Unter den Forschungen der letzten Jahrzehnte zur Spätantike und zum Frühmittelalter kommt der Dissertation eine grundlegende Bedeutung zu. Daß sie auch in der Byzantinistik ein entsprechendes Echo fand, zeigt die Neuausgabe als Buch von 1977 in den von J. Karayannopulos/Saloniki herausgegebenen BYZANTINA KEIMENA KAI ΜΕΛΕΤΑΙ. Classen hat

einige Aussagen nuanciert und ergänzt. Er brachte seine Skepsis gegenüber »dem rechts - und verfassungsgeschichtlich so schwer faßbaren Begriff des Germanischen« zum Ausdruck und ersetzte dementsprechend im Untertitel »römisch-germanische Kontinuität« durch »Kontinuität zwischen Altertum und Mittelalter«. Der Text brauchte dagegen kaum verändert zu werden: ein deutliches Zeichen für die Qualität der Arbeit.

Als ich 1957 die Anregung Reinhard Elzes aufgriff, Peter Classen nach Mainz zu holen, ging es mir um den Sachkenner auf dem Gebiet der frühmittelalterlichen Diplomatik, auf dem ich mich selbst noch sehr unsicher fühlte. Was ich bieten konnte, schien mir verlockend: eine Stelle auf Lebenszeit, frei von den üblichen Dienstpflichten des Assistenten. Denn die Mainzer Oberassistenz war de facto eine Diätendozentur, mit der lediglich Lehrverpflichtungen verbunden waren. Aber Classen griff nicht sofort zu. Es fiel ihm offensichtlich schwer, das Meinecke-Institut und seinen Mentor Wilhenm Berges zu verlassen, zumal er seine Habilitationsschrift bereits im Rohbau fertiggestellt hatte. Hinzu kam aber wohl auch ein stark empfundener Wechsel des geschichtlich-kulturellen Ambiente. »Zum ersten Mal«, sagte er rückblickend vor der Heidelberger Akademie, »kam ich als Norddeutscher auf den Boden römischer Provinzialkultur und in ein Zentrum des frühmittelalterlichen Deutschland«. Der 33jährige wirkte in der Tat sehr norddeutsch, als er bei seinem ersten Besuch die künftige Wirkungsstätte vorsichtig erkundete: erfüllt von berechtigtem Stolz auf seine Zugehörigkeit zum Meinecke-Institut, ein wenig spröde im Gespräch, aber stets klar und sehr direkt in seinen Äußerungen; vielleicht auch ein wenig mißtrauisch gegenüber der leichteren und undurchsichtigeren rheinischen Lebensart. Norddeutsch nicht zuletzt in der geistigen Prägung: des Französischen und Italienischen zwar kundig, aber im Englischen wahrhaft zu Hause, noch ohne den inneren Zugang zur Romania, die ihn als klassischen Philologen und Historiker des Mittelalters gleichwohl anzog. Allerdings fehlten persönliche Beziehungen zum Westen nicht ganz: Frau Classen hatte einige Semester in Mainz studiert,ihre Eltern lebten in Saarbrücken.

Was immer den Ausschlag gegeben haben mag: Peter Classen hat schließlich die Entscheidung für Mainz getroffen und sich hier schnell eingelebt. Meine Erwartungen wurden nicht enttäuscht. Nicht nur im Gespräch, sondern auch in geneinsamen Übungen habe ich viel von ihm gelernt und wesentliche Anregungen für eigene Untersuchungen frühmittelalterlicher Urkunden von ihm erhalten. Classen nahm auch an historisch-archäologischen Gemeinschaftsseminaren mit Kurt Böhner teil, dem zu eben dieser Zeit berufenen Direktor des Römisch-Germanischen Zentralmuseums - Seminarien, die mit kleinen Exkursionen in die Umgebung, insbesondere nach

Ingelheim, verbunden waren und mit einem fröhlichen Umtrunk endeten. Den Höhepunkt solcher interdisziplinärer Veranstaltungen bildete ein Inschriftenseminar im WS 1962/63, an dem sich auch H. U. Instinsky beteiligte. In der fruchtbaren, stets quellenbezogenen Diskussion brachte Classen besonders die in der antiken Epigraphik vernachlässigte Paläographie zur Geltung. Unsere Zusammenarbeit blieb unterdessen nicht auf Mainz beschränkt. Auch beim Aufbau der Pariser historischen Forschungsstelle, des heutigen Deutschen Historischen Instituts in Paris, stand mir Classen zur Seite, indem er für das Forschungsprogramm »Merowingerregesten«, das G. Tellenbach angeregt hatte, den noch heute gültigen Arbeitsplan ausarbeitete.

Dabei hatte sich der Schwerpunkt der Forschungen Classens durch die große Arbeit über Gerhoch von Reichersberg, die er 1958 der Mainzer Philosophischen Fakultät als Habilitationsschrift vorlegte, schon in den Berliner Jahren auf das 12. Jahrhundert verlagert. Nach einem souverän geführten Colloquium erhielt Classen 1958 die Venia legendi. Das seinem Lehrer Berges gewidmete Werk erschien 1960 im Druck. Knapp zwei Jahre später erhielt der Verfasser den Ruf nach Gießen. Hier vollendete er zwei Beiträge zur Pfalzenforschung, die Heimpel auf Anregung von Schlesinger und Berges in das Programm des Göttingen Max-Planck-Instituts für Geschichte aufgenommen hatte. Sie waren den Pfalzen am Mittelrhein gewidmet. Classen führte den für die Erkenntnis der politischen Schwerpunkte und des frühmittelalterlichen Regierungsstils so wichtigen Begriff der »Winterpfalz« in die Forschung ein. Ausführlich behandelte er Worms und Ingelheim. Die Ingelheimer Publikation trägt das Motto: *Ille terrarum mihi praeter omnes angulus ridet*. Classen hatte es vielleicht im Sinn, als er die Beweggründe erörterte, die Karl d. Gr. bestimmt haben könnten, in Ingelheim eine besonders repräsentative Pfalz zu errichten: »Seine (Ingelheims) Lage auf der Terrasse des rheinhessischen Hügellandes zum Strome hin empfinden wir heute als unvergleichlich schön. Es klingt wie ein Anachronismus, mag aber doch auch von den Karolingern empfunden worden sein, daß dieser Ort zur herrscherlichen Repräsentation geeigneter war als mancher andere. Man überschaute von hier den ganzen Rheingau; wenn der Herrscher hier thronte, residierte er gleichsam in der Mitte seines Landes, und man konnte dies deutlicher in der Landschaft empfinden als an Orten wie Worms oder Mainz«. In diesen Sätzen spricht nicht nur ein Kenner, sondern auch ein Liebhaber der mittelrheinischen Landschaft, zu dem Peter Classen in seinen Mainzer Jahren geworden ist.

Das umfangreiche Buch über Gerhoch von Reichersberg hat Peter Classen als aus dem Werk erarbeitete Biographie angelegt und der wenige Jahre vorher erschienenen literar-historischen Monographie des Franziskaners van dem Eynde gegenübergestellt: »Eine Biographie... hat andere Aufgaben

und ein anderes Ziel als die literargschichtliche Untersuchung. Sie soll den Mann Gerhoch in seiner Zeit und Umwelt darstellen, seine Kämpfe um die Klerikerreform und seine Aufbauarbeit in Reichersberg schildern, die scheinbaren und wirklichen Widersprüche seiner Lehren aus den Kampfsituationen seines Lebens erklären und den Grundgedanken seiner Schriften nachspüren«. So entsteht vor dem Leser das Leben des süddeutschen Reformers und Theologen aus der Generation Bernhards von Clairvaux, der als Augsburger Domherr seine *vita apostolica* erlebt und diese in der Form der *vita communis* mit strikter persönlicher Armut zur Norm nicht nur für sich selbst, sondern für den Klerus schlechthin erhebt; der mit der Radikalität seiner Forderung in Konflikt mit der Umwelt und in die Nähe der Häresie gerät, kurz vor dem Scheitern in Regensburg aber in den rettendem Hafen der Salzburger Kirche einläuft und als Propst des Salzburger Eigenstifts Reichersberg in der Passauer Diözese sein Wirkungsfeld findet. Dann ein Panorama der Welt, in die Gerhoch nun eintritt: Salzburg unter dem Erzbischof Konrad von Abensberg, damals an der Spitze der Reform; das Stift Reichersberg, seine innere Struktur und seine Beziehungen zum Salzburger Eigenkirchenherren, zum Passauer Diözesanbischof, zum Adel des Landes, zum benachbarten Bamberger Grundherrn. Beziehungen, deren Ausgestaltung dem Propst Gerhoch oblag, die ihm aber auch zum Schicksal wurden, da sie am Abend seines Lebens durch die Verquickung lokaler Auseinandersetzungen nit dem Schisma von 1159 zu seiner zeitweiligen Exilierung führten.

In diese minutiös aus den Quellen - Handschriften und Urkunden - erarbeitete Lebensgeschichte hat Classen das Schrifttum Gerhochs eingeordnet, das reich ist an zeitgeschichtlichen Bezügen und deshalb das Interesse nicht nur der Theologen und Philosophen, sondern auch der Historiker geweckt hat. Entscheidend für die geistige Entwicklung des Mannes war einerseits die *conversio* zur *vita apostolica* (c. 1120, 1124), die ihn von Augsburg nach Regensburg führte, andererseits die Begegnung mit den Schriften Ruperts von Deutz (1128-1132) durch die Vermittlung Bischof Kunos von Regensburg, des vormaligen Abts von Siegburg.

Im Zentum der Ekklesiologie, die Gerhoch schon in Regensburg in seiner Erstlingsschrift De aedificio Dei entwickelte, steht »die allgemeine Klerikerreform durch die Vita communis et apostolica«. Sie behielt diese zentrale Stellung, wie Classen zeigt, bis ans Ende des Lebens des Streitbaren Reichersberger Propstes. In engstem Zusammenhang mit diesem Reformideal formulierte Gerhoch die radikale These, daß gültige Sakramente, insbesondere die Eucharistie, nicht außerhalb der Kirche vollzogen werden könnten, d. h. nicht von Schismatikern, Häretikern und Simonisten im weitesten Sinne. In der gleichen Zusammenhang rückt Classen auch die der Auffassung Kyrills von Alexandria nahe kommende Christologie Gerhochs.

Die lebensfremde Sakramentenlehre Gerhochs mußte selbst in Reformkreisen auf Ablehnung stoßen und führte zu Verstimmungen in der Beziehung zu Bernhard von Clairvaux. Das Verhältnis zu den Reformpäpsten blieb dagegen ungetrübt. Die Christologie entwickelte Gerhoch in Auseinandersetzung mit der Frühscholastik, den Schülern Abaelards und Gilberts von Poitiers. Durch eingehendes Handschriftenstudium hat Classen eine überraschend frühe Verbreitung scholastischen Schrifttums in den Bibliotheken der bayrisch-österreichischen Kirchen nachgewiesen. So erklärt sich die Härte des Zusammenstoßes, die durch den Gegensatz der Perspektiven und Methoden noch verschärft wurde.

Gerhoch entwickelte seine Ideen in der Nachfolge Ruperts von Deutz in der Sprache und mit der Methoden der symbolischen Theologie, die »vom Geschehen der Erlösung und seinem Fortwirken in der Kirche« ausging und exegetisch auf der Grundlage der Schrift, der Patres und der Liturgie argumentierte. Classen hat nicht nur ihren Eigenwert gegenüber der auf »logische und metaphysische Begriffsbildung« ausgerichteten scholastischen Methode betont, sondern auch ihre Modernität im 12. Jahrhundert verfochten. Gerhoch hat wie Honorius Augustodunensis und Anselm von Hanelberg auch »nach dem heilsgeschichtlichen Ort der gegenwärtigen Zeit und der gegenwärtigen Kirche« gefragt und wie seine genannten Zeitgenossen über Rupert hinaus eine »aktuelle Exegese» entwickelt, in der er vor allem in der Ausdennung der Typologie »vom Alten Testament über das Neue Testament hinaus auf die Kirchengeschichte« zu Periodisierungen der Kirchengeschichte kam und so Wege beschritt, die zu Joachim von Fiore führten oder führten konnten. Seinen scholastischen Gegnern war er in der Dialektik unterlegen. Aber er verfügte über eine breitere patristische Grundlage, bezog dabei durchaus eigene Positionen, zeigte Interesse für die griechische Theologie, besonders für den gerade in Ungarn übersetzten Johannes Damascenus, und »erwies sich... als der überlegene Philologe und Historiker«.

In der deutschen Verfassungsgeschichte ist besonders die Regalienlehre diskutiert worden, die Gerhoch als scharfsinniger Kritiker des Wormser Konkordats, unter dem Eindruck der drohenden Feudalisierung der Kirche in seinem Erstlingswerk begründet hat. Classen betont in Übereinstimmung mit Meuthen, daß Gerfhoch nicht ein »Staatsdenker« war, sondern als Kirchenmann argumentierte und seine Regalienlehre unter dem Aspekt der Freiheit der Kirche von weltlichen Geschäften formulierte. Schritt für Schritt verfolgt er wie Gerhoch seine Stellung zur Verwaltung der Regalien durch die Kirche abwandelte, den Bischöfen das Verfügungsrecht über sie (1142) und die aktive Lehnsfähigkeit (1156), dem König die Regalieninvestitur und den Treueid der

Bischöfe zugestand (1156), freilich unter »scharfer Ablehnung des Lehnsrechts«. Parallel dazu kam Gerhoch nach Classen zur Anerkennung des Königtums als *ordinata potestas* (1142), dann auch des Eigenrechts von König und Reich (1156) und selbst des *honor imperii* (1166).

Gerhoch ist Friedrich Barbarossa mehrfach persönlich begegnet und hat von ihm nur mit Achtung gesprochen. Daß er den Begriff des *honor imperii* übernahm, ist ein deutliches Zeichen für den Eindruck, den die staufische Reichsidee auf den Reichersberger Propst machte, der doch von gregorianischen Grundpositionen ausgegangen war. Classen korrigiert hier und in seinen Ausführgen über die Beziehungen Gerhochs zu Eberhard von Bamberg und der kaiserlichen Kapelle Verzerrungen des Barbarossabilds durch F. Heer und einseitige politische Perspektiven in der Beurteilung der Helfer des Kaisers. Die zwiespältige Position Gerhochs, der sich im Schisma von 1159 erst nach langem Zögern zu Alexander III. bekannte, kennzeichnet das Dilemma des Mannes der bernhardinischen Generation gegenüber dem seit der Jahrhundertmitte eingetretenen Wandel. Diesen Wandel - die Ablösung der »Reformpäpste« durch die politischer denkenden »Juristenpäpste« - hat er deutlich empfunden. Seine Kritik konzentrierte sich somit stärker auf den innerkirchlichen Bereich. Hatte er nach dem Abschluß des Wormser Konkordats die Gegenwart in Zeichen der *pietas* gesehen, so sah er seine Zeit nun im Zeichen der *avaritia,* die als Signum des Antichrists die an der *paupertas* ausgerichtete Reform bedrohte. Classen zeigte aber, daß sein Held sich auch bei wachsender Resignation einen lebendigen Geist bewahrte: der unter leidvollen Erfahrungen zwar manche früher bezogene Position revidierte, aber seine Grundüberzeugungen treu blieb und im Kampf um sie auch im Alter nicht erlahmte.

Die Schriften Gerhochs, sagt Classen abschließend, enthalten einen »Spiegel aller Probleme, die die deutsche Kirche (im 12. Jahrhundert) bewegten«. Die Beschäftigung mit Gerhochs Person und Werk ermöglichte Peter Classen den Einstieg in das geistig, kulturell und politisch so reiche 12. Jahrhundert, dessen weite und offene Horizonte ihn faszinierten und weiterhin im Bann hielten. Sie führte ihn an viele Themen heran. Manche von ihnen hat er schon während der Arbeit an seiner Habilitationsschrift aufgegriffen: so das frühe Eindringen der Scholastik in Bayern und Österreich (Abaelard, Hugo von St. Victor, Gilbert, Petrus Lombardus), das er durch Bibliotheks - und Handschriftenstudium nachwies; dann die geistigen und politischen Beziehungen zwischen Lateinern und Griechen (Erstübersetzungen des Johannes Damascenus, christologische Diskussionen auf dem 1166 durch Kaiser Manuel einberufenen Konzil von Konstantinopel). Sein Interesse galt der Brückenstellung Pisas (Leo Tuscus, Hugo Etherianus, Burgundio), aber auch

Österreichs (Babenberger, Petrus von Wien) und den politischen Zielen Kaiser Manuels im Gegenspiel zu Barbarossa (seinen Versuchen, über Mailand und die italienischen Seestädte in der Lombardei Einfluß zu gewinnen und bei Alexander III. seine Anerkenneung als »Kaiser« der Römer durchzusetzen). Ein anderes großes Thema -die Entstehung und Frühgeschichte der Universitäten- schlug er zuerst in seiner Gießener Antrittsvorlesung von 1961 an. 1964 erschien außer den beiden bereits erwähnten Abhandluungen zur Pfalzenforschung der für die staufische Reichs- und Staatsauffassung wichtige Beitrag Corona imperii in der Festschrift für P. E. Schramm.

Zwischen diesen und zeitlich anschließenden Arbeiten über das 12. Jahrhundert steht wie ein erratischer Block eine Abhandlung aus dem frühmittelalterlichen Bereich: »Karl der Große, das Papsttum und Byzanz« (1965). Das Thema wurde an Classen herangetragen von einem Gremium, das unter der Leitung von H. Beumann über die Gestaltung des ersten Bandes des großen Werks zum Aachener Karlsjubiläum beriet. Daß der Antrag bei Classen zwiespältige Gefühle weckte, weil er ihm aus seiner Beschäftigung mit dem 12. Jahrhundert herausriß, hat er mir in einem freundschaftlichen Brief, in dem er mich mitverantwortlich machte, freimüting zu verstehen gegeben. Indessen hätte kein anderer das Thema mit gleicher Kompetenz behandeln können. Schon in der Erstfassung bewundert man die Unsicht, mit der die zahlreichen einschlägigen Forschungen aus umfassender Kenntnis der Quellen zur Geschichte des Frankerreichs, Italiens und des Imperiums diskutiert werden, die Sicherheit des Urteils und die weit ausholende Synthese. Die überarbeitete und erweiterte Sonderfassung des Beitrags von 1968 bietet eine bisher nicht überholte Grundlage für alle weitere Forschung auf diesem Gebiet und ist wohl nicht nur in Bonn zur Bibel für alle Studenten geworden, die sich im akademischen Unterricht und für das Staatsexamen mit dem Kaisertum Karls des Großen und der ersten Ausformung des Karolingischen Imperiums befassen.

Nach vierjähriger Tätigkeit in Gießen, die ihn auch mit der von Schlesinger und Beumann ins Leben gerufenen Hessischen Zweigstelle des Konstanzer Arbeitskreises für mittelalterliche Geschichte in engere Berührung brachte, erhielt Peter Classen 1965 einen Ruf nach Hamburg und bald darauf einen weiteren nach Heidelberg, den er 1966 annahm. In beiden Fällen handelte es sich um die Nachfolge angesehener Gelehrter: Otto Brunners und Fritz Ernsts. In seiner Antrittsrede vor der Heidelberger Akademie nannte er einen Grund für die Heidelberger Entscheidung: »Alte unzerstörte Bibliotheken bieten dem Historiker hier bessere Arbeitsmöglichkeit«. Ich möchte annehmen, daß -bewußt oder unbewußt- auch andere Faktoren eine Rolle spielten: die Nähe zum geliebten bayrisch-österreichischen Arbeitsfeld und die

Orientierung nach Italien im Gefolge der Arbeiten zum 12. Jahrhundert, die wohl schon mit dem Vortrag über Mailand und Kaiser Manuel auf dem Münchener Byzantinistenkongreß von 1958 und dem Referat über Gerhoch und die Regularkanoniker in Bayern und Österreich auf dem Mendola-Colloquium 1959 einsetzte

In seiner Heidelberger Antrittsvorlesung nahm Peter Classen eine Thematik wieder auf, die er schon in seiner Gießener Antrittsvorlesung angesprochen hatte und später wieder, besonders im Zürcher Hochschulforum kurz vor seinem Tod, erneut beleuchtete: die Vor- und Frühgeschichte der abendländischen Universität. In der Gießener Vorlesung über die »Hohen Schulen und die Gesellschaft« ging es ihm darum, Herbert Grundmanns pointierte Aussage, daß »die Universität ohne bewußtes Vorbild aus Wissensdrang entstanden« sei, zu korrigieren oder -besser- zu ergänzen durch die Darlegung der sozialen Bedigungen, aus denen die Universitäten als neue Formen der Gemeinschaftsbildung entstanden. Neben die in der christlichen Ethik der Patres »suspekte«, im frühen 12. Jahrhundert erwachte »curiositas«, die »Wißbegierde«, stellte er das Motiv des Strebens nach *laus et pecunia,* Ruhm und Reichtum, und nach sozialem Aufstieg in der Kirche, an den Höfen und in den Städten einer Gesellschaft, die aus dem bis dahin »fast ausschließlich« agrarisch bestimmten Rahmen ihrer Existenz heraustrat, durch die große Auseinandersetzung zwischen Sacerdotium und Regnum zu rationalerer Geistigkeit erwachte, zugleich expandierte und dabei sowohl der griechisch-byzantinischen wie der arabischen Welt begegnete. »Mobilität der Lehrenden und Lernenden; die Begegnung zwischen Ost und West; die Höfe und die Städte, die der gelehrten Männer bedürfen; die Frage nach Autorität und Methode; die Erfahrung des Lebens als Impuls; das Selbstbewußtsein des Gelehrten und die besondere geistige Freiheit dieser Zeit», in der »die unbedingte Königsherrschaft über die Kirche gebrochen«, aber die künftige »Vormacht der Kirche und des Papsttums« noch nicht durchgesetzt war, bedingten nach Classen den Aufstieg der Wissenschaften und die Entstehung der Universitäten, deren Verfestigung und Vermehrung in frühen 13. Jahrhundert er in der Heidelberger Antrittsvorlesung erörterte.

In Heidelberg erlebte Classen in diesen Jahren den Ausbruch der Krise der deutschen Universität, die ihn persönlich schwer traf. Er war ein vorzüglicher, aber anspruchsvoller akademischer Lehrer - die Qualität der von ihm angeregten und betreuten Dissertationen legt davon Zeugnis ab. In der Mainzer Zeit waren seine Vorlesungen und Übungen gut besucht, obwohl er als Privatdozent noch keine Staatsexamina abhalten konnte. In Heidelberg ging der Besuch seit 1968 rapid zurück. Es drängt sich die Analogie der Veränderungen auf, die er selbst wenige Jahre zuvor bei der Schilderung des

Niederganges der Schule von Chartres beschrieben hat: »Chartres sträubte sich gegen den Ansturm der Masse und das Streben nach rascher Ausbildung.>Als die Meinung nehr galt als die Wahrheit<, so berichtet Johannes von Salisbury, >als die Menschen lieber Philosophen scheinen als sein wollten und die Professoren der Artes versprachen, ihren Hörern die gesamte Philosophie in weniger als zwei oder drei Jahren einzutrichtern, da gaben sie (die Meister von Chartres)...,besiegt vom Ansturm der ungebildeten Masse, ihre Lehrtätigkeit auf<... In einem Dialog spricht später ein Schüler Gilberts von Chartres davon, daß man bei Gilbert in Chartres zu vieren, in Paris aber zu 300 in der bischöflichen Halle hörte«.

Diese Sätze sind nicht in Voraussicht der Krise geschrieben, die ihn persönlich betreffen sollte; sie bilden vielmehr den Übergang zur Schilderung des unerhörten Aufstiegs von Paris seit der 2. Hälfte des 12. Jahrhunderts. Gewinn und Verlust dieser Entwicklung werden mit der gebotenen Objektivität des Historikers dargelegt. Classen hat geschichtliche Vorgänge nicht aktualisiert. Aber Zeitbezüge ergaben sich bei manchen, von ihm beobachteten Phänomenen von selbst: sie aus der geziemenden Distanz herauszus ihmn und dadurch zum Nachdenken anzuregen, ist gutes Recht des Historikers. Dazu möchte ich noch einen Satz zitieren: »Zunächst einmal erfordert klares Denken genauen Umgang mit der Sprache. Das wußten schon die karolingischen Theologen...« Bezogen ist dieser Satz auf die Entstehung der scholastischen Terminologie.

Classen hat nicht wie die Lehrer von Chartres resigniert und konnte vor seinem Tod noch erleben, daß sich sein Hörsaal wieder füllte. Die Genugtuung, die him in der Lehre zeitweise versagt blieb, fand er in reichem Maß auf dem Feld der Forschung und in der Anerkennung durch die gelehrten Gremien des In- und Auslandes. 1967 wurde er Mitglied der Zentraldirektion der Monumenta Germaniae und der Historischen Kommission für Baden-Württemberg, 1968 stellvertretender Vorsitzender des Konstanzer Arbeitskreises, 1970 ordentliches Mitglied der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, deren philosophisch-historische Klasse er in den Jahren 1974-1978 als Sekretar betreute. Reisestipendien der Deutschen Forschungsgeneinschaft ermöglichten ihm in der Wintern 1968/69 und 1972/73 Forschungsaufenthalte in Italien. Auf italienischen Kongressen -in Todi, Turin, Spoleto- war er ein angesehener Gast und Referent. Gastaufenthalte in Cambridge (1972) und Princeton (1977/78), Vorträge auf dem Internationalen Diplomatikerkongreß in Budapest (1973), dem Byzantinistenkongreß in Athen (1976), auf dem Colloquium über die »Renaissance« des 12. Jahrhunderts in Harvard (1977) und dem Kanonistenkongreß in Berkeley (1980) vervollständigen das Bild.

Die zahlreichen Veröffentlichungen Peter Classens aus dem Jahrzehnt

1969/79 stehen in deutlicher Beziehung zu seiner Tätigkeit in den verschiedenen Gremien unserer Wissenschaft, zu seinen Forschungsaufenthalten in Ausland und seinen Vorträgen auf internationalen Kongressen. In Budapest und Athen war die Thematik seiner Dissertation gefragt, an die er mit zwei Abhandlungen über die spätrömischen Grundlagen des frühmittelalterlichen Kanzlei- und Urkundenwesens anknüpfte. Zwei von vier Aufsätzen zur Geschichte der Zeit Karls des Großen wurden durch Tagungen in Kremsmünster und Spoleto angeregt, eine herausragende Abhandlung über das Wormser Konkordat durch ein Reichenauer Colloquium des Kostanzer Arbeitskreises. Im Auftrag des Konstanzer Arbeitskreises hat Classen einen Band ausgewählter Aufsätze des bedeutenden ungarischen Historikers J. Deér und eine Publikation über die Reichenauer Gründungsurkunden herausgegeben, darüber hinaus zwei Tagungen mit der von ihm vorgeschlagenen und für ihn sehr charakteristischen Thematik »Recht und Schrift im Mittelalter« und »Schulen und Studium im sozialen Wandel des hohen und späten Mittelalters« vorbereitet. Nur die erstgenannte konnte er noch selbst leiten und publizieren.

Classens besonderes Interesse galt nach wie vor dem 12. Jahrhundert, mit nunmehr deutlichem Schwerpunkt auf Italien. Das Spektrum ist weit gespannt: von eschatologischen Ideen und Armutsbewegungen über die Politik der Kommunen bis zur Renaissance der Wissenschaften, namentlich der Rechtswissenschaften. Hier reizte ihn ein neues Feld: die Entstehung des Akademikerstandes. Er ging dieser Aufgabe auf seine Weise nach, prosopographisch und biographisch. Die Studie »Burgundio von Pisa. Richter -Gesandter-Übersetzer«, die er in den Sitzungsberichten der Heidelberger Akademie veröffentlichte, ist auf den durch die DFG ermöglichten Reisen nach Italien 1968/69 und 1972/73 entstanden. Ihr sollten weitere Arbeiten folgen, die durch den plötzllichen Tod nicht zum Abschluß kamen.

Die Arbeit in der Heidelberger Akademie, in der er u. a. die von seinem Freund Vladimir Milojcić patronierte zweisprachige Edition zur Geschichte der Alemannen mitbetreute, -eine Aufgabe, die ihn auch mit K. Böhner wieder zusammenführte,- lag ihm sehr am Herzen. Als ich ihn 1977 fragte, ob er gegebenenfalls an meiner Nachfolge in Bonn interessiert sei, winkte er mit dem Hinweis auf seine Tätigkeit in der Akademie ab.

Herr Jakobs hat in seinem Nachruf auf Züge hingewiesen, die Peter Classen mit seinem »Freund« Gerhoch von Reichersberg verbanden. Ich möchte dazu eine briefliche Äußerung zitieren. Nach der Fertigstellung seiner Abhandlung über »Karl den Großen, das Papsttum und Byzanz« schrieb er mir: »Nun ist's abgeschlossen, unter Druck geschrieben, mehr schlecht als recht, und gewiß habe ich es niemandem recht gemacht; denn - wie sollte es anders sein- mit niemandem stimmt man dabei *ganz* überein, ob es Ohnsorge,

Dölger, Deér, Schramm, Beumann, Ganshof, Folz oder wer immer ist«. Man wird unwillkürlich an eine abschließende Äußerung über Gerhoch erinnert: »...in seiner Eigenwilligkeit und Hartnäckigkeit konnte er sich mit niemand ganz identifizieren... Es gibt kaum einen der führenden Geister seiner Zeit, mit dem er sich nicht auseinandersetzte - Gelehrte, Päpste, Kaiser und Könige, Kirchenreformer und Häretiker - aber niemandem spendete er vorbehaltlos Beifal, nicht einmal den nach ihrem Tod so hoch verehrten Päpsten Innozenz und Eugen«. Eine innere Verwandtschaft zwischen Peter Classen und dem streitbaren Propst von Reichersberg ist unverkennbar. Aber ich bezweifle, ob Classen -hätte er im 12. Jahrhundert gelebt- die radikale Sakramentenlehre Gerhochs vertreten hätte. Denn unbelehrbar war er nicht. Was ihn mit seinem »Freund« Gerhoch verband, waren die antik-mittelalterlichen Tugenden *fortitudo, constantia, fides.* Als »Dank für ein Jahrzehnt unwandelbarer Treue« hat er das Gerhochbuch seinem Lehrer Berges gewidmet. Mut und Beständigkeit, Treue zu seinen Übrezeugungen, zur Universität als Stätte freier Forschung und Lehre, zu seiner Fanilie, seinen Lehrern, Schülern und Freunden kennzeichnet den Gelehrten und den Menschen Peter Classen.